HISTOIRE
DU CHEVALIER
GRANDISSON.
TOME SIXIEME.





NOUVELLES

LETTRES

ANGLOISES,

OU

HISTOIRE

DU CHEVALIER

GRANDISSON.

Par l'auteur de PAMÉLA & de CLARISSE.

TOME SIXIEME.

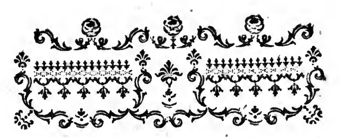


A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXII.







HISTOIRE

DU CHEVALIER

GRANDISSON.



LETTRE LXIV.

Miſs. BYRON *à la même.*

Lundi 17 d'Avril.

MILADY D..... ne fait que ſortir. M. Reves étoit engagé aujourd'hui chez milady Williams, & la comteſſe nous a trouvé ſeules, madame Reves & moi.

Je me ſuis ſenti le cœur ſerré, au moment qu'elle a paru ; & le mal n'a fait qu'augmentér pendant le thé, que nous avons pris enſemble. Ses regards étoient pleins d'une bonté dont je croyois en-

tendre le ſens. Il me ſembloit lire dans ſes yeux, vous n'avez plus d'eſpérances, miſs Byron, & je compte que vous m'appartiendrez bientôt.

Mais elle ne m'a pas fait languir après le déjeûner. Je remarque votre embarras, chere miſs, m'a-t-elle dit d'un air fort tendre, & j'ai ſouffert pour vous, en le voyant augmenter; mais il me fait connoître que ſir Charles m'a tenu parole. Je n'en doutois point. Il n'eſt pas ſurprenant, ma chere, que vous ayiez pris de l'inclination pour lui. Dans les manieres, comme dans la figure, c'eſt le plus aimable homme que j'aie jamais vu. Une femme de vertu & d'honneur peut l'aimer ſans reproche. Mais il n'eſt pas beſoin que je vous faſſe ſon éloge, ni à vous, madame Reves.

Il faut vous apprendre, a-t-elle continué, qu'on me propoſe pour mon fils une alliance dont j'ai fort bonne opinion; mais je l'aurois meilleure encore, ma chere, ſi je ne vous avois jamais vue. J'en ai parlé à milord. Vous ſavez que je ſouhaite extrêmement de le voir marié. Il m'a répondu qu'auſſi long-tems qu'il auroit quelque eſpoir de plaire à miſs Byron, il ne pouvoit entendre aucune propoſition de cette nature. Approuveriez-vous,

lui ai-je dit, que je priffe le parti de m'adreffer directement au chevalier Grandiffon, pour favoir fes intentions de lui-même ? On le repréfente comme le plus ouvert des hommes. Il fait que notre caractere n'eft pas moins irréprochable que le fien, & que notre alliance ne feroit point déshonneur à la premiere maifon du royaume. J'avoue que cette queftion peut paroître affez libre, entre des perfonnes qui ne fe connoiffent que de nom. Cependant fir Charles eft un homme auquel je prendrois plaifir à parler avec ouverture.

Milord a fouri de ma propofition ; mais voyant qu'il ne s'y oppofoit point, je fuis allé voir fir Charles, & je n'ai pas fait difficulté de m'expliquer avec lui.

La comteffe s'eft arrêtée. Elle eft pénétrante. Elle nous a regardées, madame Reves & moi. Hé bien, madame, lui a dit ma coufine, d'un air de curiofité ; de grace, achevez. Pour moi, chere Lucie, l'impatience ne m'a pas permis de dire un feul mot.

C'étoit avant-hier, a-t-elle repris. Jamais on n'a fait un fi beau portrait d'une mortelle, que fir Charles me fit de vous. Il me parla des engagemens qui l'obligeoient de partir. Il loua la perfonne qui étoit l'objet de fon voyage ; il fit le même

éloge d'un frere qu'il aime fort tendrement; il s'étendit avec beaucoup d'affection sur toute cette famille. Dieu seul, me dit-il, connoît le sort qui m'attend. Je me laisserai conduire par la générosité, par la justice, ou plutôt par la Providence. Après cette noble ouverture de cœur, je lui demandai si, dans la supposition d'un heureux rétablissement, il espéroit que la dame étrangere pût être à lui. Je ne me promets rien, me dit-il. Je pars sans aucune sorte d'espérance. Si les secours que je porte, rétablissent une santé qui m'est chere, & si celle d'un frère que je n'aime pas moins, en reçoit quelque soulagement, ma joie sera au-dessus de mes expressions. J'abandonne le reste à la Providence. L'événement ne peut dépendre de moi.

J'en dois conclure, monsieur, lui dis-je aussitôt, que vous n'avez aucun engagement avec miss Byron.

Ici je ne puis vous dire, chere Lucie, si la comtesse s'est arrêtée d'elle-même pour nous observer; car je n'ai pu vaincre un mouvement qui m'a fait lever de ma chaise. Elle s'est apperçue de mon trouble. Elle m'a demandé où j'allois, en m'offrant de ne pas continuer, si j'étois gênée de son récit. J'ai approché ma chaise de la sienne, & si proche que, penchant la tête derriere

ſa propre chaiſe, le viſage à demi caché, on ne voyoit paroître que mes yeux. Elle s'eſt levée. Non, madame, lui ai-je dit; demeurez aſſiſe, & continuez; de grace, continuez. Vous avez rendu ma curioſité fort vive. Souffrez ſeulement que je demeure comme je ſuis, & ne faites pas d'attention à moi. Oui, madame, a dit madame Reves, qui ne brûloit pas moins de curioſité que moi, comme elle me l'a confeſſé depuis, continuez, & permettez à ma couſine de garder ſa ſituation: quelle fut la réponſe de ſir Charles?

Ma chere miſs, a repris la comteſſe, en s'aſſeyant & s'adreſſant à moi, j'ai d'abord une queſtion à vous faire; car je ne veux chagriner perſonne.

O madame! vous n'en êtes pas capable, lui ai-je répondu. Mais quelle eſt cette queſtion?

Le chevalier Grandiſſon, ma chere, vous a-t-il jamais fait quelque ouverture formelle?

Non, madame.

Je ſuis fort trompée, néanmoins, s'il ne vous aime. Voici ſa réponſe: dans les circonſtances où je ſuis, quelque impreſſion qu'ait pu faire ſur moi le mérite de miſs Byron, je me croirois indigne du jour, ſi j'avois tâché d'engager ſon affection.

Ah Lucie! que sa conduite avec moi se trouve noblement justifiée!

Ainsi, monsieur, repliqua la comtesse, vous ne vous offenserez point que mon fils entreprenne de persuader à miss Byron qu'il n'est pas sans mérite, & que son cœur lui est dévoué.

M'en offenser? Non, madame. La justice & l'honneur ne me le permettent point. Puisse le ciel faire trouver à miss Byron, dans un heureux mariage, tous les biens qu'elle mérite! J'ai entendu parler fort avantageusement de milord D.... Sa fortune répond à sa naissance. Il peut faire gloire de sa mere......... Pour moi, dont tous les sentimens sont divisés, qui ne sais ce que je puis, ni souvent ce que je dois, je me garderai bien d'engager dans mes incertitudes une jeune personne que j'admire, & dont l'amitié m'est si précieuse, sur-tout, lorsqu'avec tant de charmes, il n'y a rien qu'elle doive croire au-dessus d'elle.

Quelle générosité, Lucie! qu'elle m'a touchée! j'en ai senti mon visage inondé de larmes, pendant que je le cachois derriere le fauteuil de la comtesse. Mais elle a continué, dans les termes de sir Charles.

Permettez, madame, que je vous épar-

gne d'autres queſtions. Il peut revenir quelque choſe à miſs Byron d'une converſation ſi délicate. Comme j'ignore quel ſera le ſuccès de mon voyage, je répete que mon propre honneur, & ce que je dois à deux jeunes perſonnes également reſpectables, m'impoſe des loix qu'il me ſeroit honteux d'oublier. Et pour vous ouvrir entiérement mon cœur, de quel front oſerois-je paroître devant une femme d'honneur, devant vous, madame, ſi dans le tems que la juſtice & l'honnêteté me ſoumettent à des devoirs dont on eſt en droit de me demander l'exécution, j'étois capable d'avouer d'autres deſirs, & de tenir en ſuſpens la faveur d'une autre femme, juſqu'à l'éclairciſſement de mon ſort? Non, madame; je perdrois plutôt la vie que de me ſouiller par cette indignité. Je me connois des liens, ajouta-t-il; mais miſs Byron eſt libre. La dame italienne dont l'infortune m'appelle à Boulogne, eſt libre auſſi. Mon voyage eſt indiſpenſable; mais je ne fais point de conditions avec moi-même; & n'enviſageant que mon devoir, je trouverai ma récompenſe dans la ſatisfaction de l'avoir rempli.

La comteſſe a changé de voix en répétant ce noble diſcours. Elle y a joint quelques marques d'admiration pour le

caractere du héros. Ensuite, reprenant son récit : je lui demandai alors, nous a-t-elle dit, si toutes les apparences devant le porter à croire qu'il ne reviendra d'Italie qu'après s'y être marié, & pensant avec tant de bonté en faveur de mon fils, il ne m'accorderoit pas sa recommandation auprès de cette chere miss Byron, qu'il nommoit quelquefois sa sœur, & sur laquelle ce titre pouvoit lui donner un peu d'ascendant. Il me répondit : Cette proposition, madame, marque la haute idée que vous avez de miss Byron, & dont vous reconnoîtrez qu'elle est digne : mais pourrois-je m'attribuer, sans une extrême présomption, l'ascendant que vous me supposez sur son esprit, lorsqu'elle a des parens aussi dignes d'elle, qu'elle l'est d'eux ?

Vous jugez, chere miss, m'a dit la comtesse, que mon dessein dans cette demande, étoit de mettre son cœur à l'épreuve. Cependant je lui en fis des excuses ; & ajoutai que je ne me persuaderois pas qu'il m'eût pardonné sincérement, s'il ne me promettoit, du moins, d'apprendre à miss Byron le sujet de ma visite.

Il me semble, Lucie, que je n'aurois point été fâchée qu'il eût eu moins de facilité à pardonner.

A présent, chere miss, a repris obli-

geamment la comtesse, vous me regarderez sans peine, & vous me laisserez revoir votre charmant visage. Elle s'est tournée alors vers moi ; elle m'a passé un bras autour du cou ; elle m'a fait la petite malice de m'essuyer les yeux ; elle m'a baisé la joue, & lorsqu'elle m'a vu un peu remise, elle m'a tenu ce discours :

Ma chere, ma charmante miss Byron... que ne puis-je dire ma chere fille, dans le sens que je le desire ? car de cette maniere ou d'autre, il faudra que vous me permettiez de ne pas vous donner d'autre nom : dites-moi maintenant, comme si vous parliez réellement à votre mere, avez-vous quelque espérance que sir Charles Grandisson puisse être à vous ?

Madame, lui ai-je répondu, avec beaucoup d'embarras, n'est-ce pas me faire une question aussi dure que celle que vous lui avez faite à lui-même ?

Oui, chere miss, aussi dure ; & je suis aussi prête à vous en demander pardon qu'à lui, si vous m'assurez sérieusement qu'elle vous chagrine.

J'ai déclaré, madame, & c'étoit du fond du cœur, que je le croyois dans l'obligation de se donner à son étrangere ; & quoique je le préfere, en effet, à tout ce que j'ai vu d'hommes, je suis résolue,

s'il est possible, de surmonter le penchant que j'ai pour lui. Il m'a fait l'offre de son amitié, aussi long-tems qu'elle peut être acceptée sans blesser d'autres attachemens ; j'y borne toutes mes vues.

Il n'y a point d'autre attachement, a repliqué la comtesse, avec lequel une amitié si pure ne puisse s'accorder. Mon fils contribuera de tout son cœur à la fortifier. Il admire le chevalier Grandisson. Il regarderoit, comme un double honneur, de se lier avec lui par vous. Chere miss, accordez aussi votre amitié, mais sous un nom plus tendre, à un jeune homme que vous en trouverez digne. Je vous demanderai la quatrieme place. O ma chere! de quelle heureuse liaison vous seriez le nœud!

Vous me faites trop d'honneur, madame. C'est tout ce que j'ai pu lui répondre.

Mais, chere miss, il me faut une explication. Je ne me paie point d'un compliment.

Hé bien madame, je consens à m'expliquer. J'ai de l'honneur : il ne me reste point de cœur à donner.

Vous n'êtes donc pas sans espérance, ma chere ?... N'importe, je veux tenir à vous, si je le puis. Je ne me serois jamais crue capable de la proposition que je vais vous faire : mais à mes yeux, comme à ceux de

mon fils, vous êtes une fille incomparable. Ecoutez-moi : nous ne penserons point à l'alliance qui nous est proposée, jusqu'au dénouement du voyage de sir Charles. Vous m'avez dit une fois, que vous pourriez donner la préférence à mon fils sur tous ceux qui ont des prétentions à votre cœur. Je ne parle point de sir Charles, à qui vos affections étoient engagées avant que vous nous ayiez connus. Mais vous engagez-vous en faveur de mon fils, si le chevalier ne revient pas libre ?

Je lui ai dit fort sérieusement, qu'elle me surprenoit. Quoi madame ! je ne tirerois aucun fruit de l'exemple que vous me proposiez il n'y a qu'un instant ? *De quel front* faisiez-vous dire à quelqu'un, (& c'est un homme à qui vous le faisiez dire) « de quel front paroîtrois-je devant » une femme d'honneur ; devant vous, » madame, si j'étois capable de tenir quel- » qu'un en suspens ? .... Non, madame, » je perdrois la vie, comme sir Charles, » plutôt que de me souiller par cette in- » dignité. » Mais je vois, madame, que vous ne me faites cette proposition, comme à lui, que pour mettre mon cœur à l'épreuve.

En vérité, ma chere, a-t-elle interrompu avec quelque embarras, vous me faites

plaisir de me fournir cette excuse. Cependant je parlois de bonne foi, & j'en dois ressentir un peu de confusion.

Quelle charmante ingénuité, chere Lucie! Elle m'a prise dans ses bras, elle a baisé encore une fois mes deux joues. Je n'ai, m'a-t-elle dit, qu'une apologie à faire pour moi-même: l'erreur où je suis tombée doit vous marquer avec quelle passion je souhaiterois de vous voir comtesse D.... Mais quel titre est capable de vous donner de la dignité? Elle ma demandé quand je pensois à retourner en Northamptonshire. Je lui ai dit mon intention. Vous ne partirez point, a-t-elle repris, sans m'être venue voir chez moi. Je vous promets que pendant votre visite, milord ne paroîtra point Je ne veux plus qu'il s'expose à votre présence; & s'adressant à madame Reves: s'il venoit ici sans ma participation, je vous prie, madame, ne lui permettez point de voir miss Byron.

Je lui ai marqué vivement la reconnoissance que je devois à tant de bonté. Elle m'a demandé un commerce de lettres dans mon absence. C'étoit un ordre qui me faisoit trop d'honneur, pour le refuser. Son fils, m'a-t-elle dit en souriant, ne verra pas plus mes lettres que moi. En sortant elle m'a prise un instant à l'écart, pour

pour me dire : il faut l'avouer ; jamais il ne m'étoit arrivé, dans les affaires que j'ai le plus à cœur, de me voir fermer la bouche par mes propres expressions. Que faire ? J'étois venue dans la confiance du succès. Lorsque l'espérance est presqu'égale au desir, on n'est rempli que des idées qui la flattent. Nos passions, ma chere, emportent toujours notre jugement. Cependant je connois deux exceptions à cette regle, vous & sir Charles Grandisson.

Elle nous a quittées. Je vous épargne, chere Lucie, toutes les réflexions auxquelles je me suis livrée sur cette importune & flatteuse visite. Hélas ! ce n'est pas pour ces petits chagrins que la constance m'est nécessaire, & que les efforts me coûtent.

N. B. *Quoiqu'on ne fasse pas difficulté de supprimer continuellement un grand nombre de lettres qui affoiblissent l'intérêt principal ; entre celles même de cette nature, il y en a de si singuliérement agréables, qu'elles méritent une exception. Telles sont les deux suivantes, où le caractere de miss Grandisson, à présent milady G.... éclate dans tout tout son jour.*



LETTRE LXV.

Miss BYRON à miss SELBY.

Mardi matin, 28 d'Avril.

QUE direz-vous de cette étrange milady G....? Pour moi, je la trouve extrêmement blâmable. Milord L.... perd patience avec elle. Milady est au même point. Emilie déclare qu'elle l'aime beaucoup, mais qu'elle n'aime point ses caprices. Milord G.... parle de m'apporter ses plaintes. Le sujet de la querelle ne paroît pas fort grave, comme je l'apprends d'Emilie : mais les bagatelles ont quelquefois des suites sérieuses, lorsqu'on a l'extravagance d'y insister. Quoi qu'il en soit, l'affaire est entr'eux, & ni l'un ni l'autre ne se pressent d'en parler. Cependant milord & milady L.... désapprouvent hautement l'air de raillerie qu'elle affecte.

Leur mésintelligence commença hier au soir. Nous avions soupé chez eux, madame Reves & moi, avec milord & milady L..... & les deux dames italiennes. Je ne me trouvai point de goût pour le jeu. Nous nous retirâmes de bonne heure, & la signora Olivia partit en même tems avec

sa tante. On se mit à jouer. Milord & milady L.... Emilie & le docteur Barlet tomberent ensemble. Au milieu de leur partie, milady G.... qui étoit montée à son appartement, descendit l'escalier avec précipitation, en fredonnant quelques notes. Milord G..... qui étoit monté après elle, la suivit d'un air fort troublé. Madame, commença-t-il, il faut vous dire.... Il faut, interrompit-elle, non, milord, il ne faut rien. Elle s'assit derriere Emilie. Ne prenez pas garde à moi, lui dit-elle. Qui gagne ? Qui perd ? Son mari se promena dans la chambre à grands pas. Milord & milady L..... auroient voulu feindre de ne rien remarquer, dans l'espérance que l'orage s'appaiseroit de lui-même ; car il étoit échappé à leur sœur quelques petites vivacités pendant le dîner, quoiqu'à souper tout eût été fort tranquille. Le docteur Barlet lui offrit ses cartes. Elle les refusa. Non, docteur, lui dit-elle ; j'ai mes propres cartes, avec lesquelles je veux jouer, & mon jeu n'est pas aisé. Mais, Lucie, vous confondriez les rôles, si je ne marquois le nom de chaque acteur.

Milord G... De la maniere dont vous vous y prenez, je le crois bien, madame.

Milady G... Ne vous exposez pas, milord : nous sommes en compagnie. Ma

fœur, je crois que vous avez Spadille à gages.

Milord G. Permettez, madame, que je vous diſe un mot ou deux.

Milady G.... Toujours prête à l'obéiſſance, milord.

Elle ſe leva. Il voulut prendre ſa main : elle la mit derriere elle.

Milord G... Vous me refuſez votre main, madame ?

Milady G... Elle m'eſt néceſſaire.

Il s'éloigna d'elle ; &, ſans ajouter un mot, il ſortit de la chambre.

Milady G... (Se tournant vers la compagnie d'un air gai & tranquille) Quelles étranges créatures que ces hommes !

Milady L... Charlotte, vous m'étonnez.

Milady G... J'en ſuis charmée, ma fœur.

Milady L... Mais, ma fœur, je n'y comprends rien.

Milady G... Nous autres femmes, nous aimons l'étonnant, l'incompréhenſible.

Milord L... En vérité, madame, je ne crois pas la raiſon pour vous.

Milady G... J'en ſuis charmée, milord.

Milord L... Charmée ! de quoi ?

Milady G... De ce que la raiſon eſt toujours pour ma fœur.

Milord L... Réellement, madame, ſi

j'étois à la place de milord G.... la patience m'échapperoit.

Milady G.... Bonne leçon pour vous, milady L... faites-en votre profit, & continuez d'être si raisonnable.

Milady L... Lorsque j'en userai comme vous, Charlotte...

Milady G... J'entends, chere sœur, il n'est pas besoin d'achever. Chacun a sa méthode.

Milady L... Cela n'arriveroit point, si mon frere.....

Milady G.... Peut-être non.

Milady L.... En vérité, chere Charlotte, je crois que vous avez tort.

Milady G... Je le crois aussi.

Milady L.... Pourquoi donc ne vous hâtez-vous pas....

Milady G... De réparer mes fautes? Chaque chose a son tems.

Emilie avoue qu'elle commençoit à craindre pour la fin de ce dialogue, lorsque sa femme de chambre de milady G... vint lui dire que milord souhaitoit de la voir. Ces hommes sont inexplicables, reprit-elle; ils ne sont contens ni avec nous ni sans nous. Mais je suis l'obéissance même. Tous mes sermens seront observés. Elle sortit.

Comme aucun des deux ne revint sur

le champ, milord & milady L... qui entendirent arriver leur carrosse, en prirent occasion de se retirer; & pour marquer leur mécontentement à leur sœur, ils partirent sans avoir pris congé d'elle. M. Barlet prit aussi le parti de monter à son appartement; de sorte que milady G... qui ne tarda point à descendre, fut extrêmement surprise, & même un peu piquée, de ne trouver qu'Emilie. Milord arriva presqu'aussitôt par une autre porte. Assurément, lui dit-elle, voilà une conduite bien étrange. Avec vos airs de mari, vous mettez toute une compagnie en fuite.

Milord G... Bon Dieu! Vous me jetez dans un étonnement, madame....

Milady. A quoi reviennent ces exclamations, lorsque vous avez effrayé tout le monde?

Milord. Moi, madame?

Milady. Vous, monsieur. Oui, vous. N'avez-vous pas pris le ton de maître dans mon cabinet? L'amour de la paix ne m'a-t-il pas fait descendre? Ne m'avez-vous pas suivie... avec des regards.... fort jolis, je vous assure, pour un homme marié depuis deux jours? Ensuite n'avez-vous pas voulu m'emmener? N'auroit-on pas cru que c'étoit pour me marquer quelque regret de votre conduite? A-t-il manqué quel-

que chose à ma soumission ? Ne m'a-t-elle pas attiré des *airs d'homme* ? N'êtes-vous pas sorti brusquement de la chambre ? Tous les assistans peuvent rendre témoignage du calme avec lequel je suis retournée vers eux, dans la crainte qu'ils ne s'affligeassent trop pour moi, & qu'ils ne crussent notre querelle fort grave. Enfin, lorsque votre chaleur s'est appaisée, comme je le suppose, vous m'avez fait appeller. Sans doute, ai-je pensé, qu'il est tout à fait revenu à lui-même. Je me suis encore hâtée d'obéir...

Milord. Et ne vous ai-je pas suppliée, madame...

Milady. Suppliée, monsieur ? Oui; mais avec des regards .... L'homme que j'ai épousé, permettez que je le dise, monsieur, avoit un visage tout différent. Voyez, voyez, Emilie; le voilà parti encore une fois.

En effet, milord étoit sorti dans un transport d'impatience. Oh ! ces hommes, ma chere ! s'écria-t-elle en regardant Emilie.

Je sais bien, m'a dit cette chere fille, ce que j'aurois pu lui répondre ; mais on assure qu'il ne faut jamais entrer dans les querelles conjugales.

La mésintelligence ne fit qu'augmenter

jusqu'au lendemain. Emilie n'a pu me donner d'autres informations; mais lorsqu'elle achevoit son récit, on m'a remis le billet suivant, de la part de milady G...

« Henriette, si vous avez pitié de moi, » venez me voir à l'instant. J'ai grand be- » soin de votre conseil. Je suis résolue de » faire casser mon mariage. Aussi ne veux- » je souscrire que mon cher nom de

CHARLOTTE GRANDISSON.

Je lui ai fait sur le champ la réponse suivante. « Je ne connois personne qui se » nomme Charlotte Grandisson. J'aime » tendrement milady G.... mais je ne suis » capable de pitié que pour milord. Je ne » vous verrai pas. Je n'ai pas de conseil à » vous donner, hors celui de ne pas vous » faire mal à propos un jeu de votre bon- » heur. »

Une demi-heure après, il m'est venu une seconde lettre.

« Voilà donc ce que j'ai gagné par mon » mariage! mon frere absent, un mari in- » traitable, milord & milady L.... dans » son parti, sans s'informer qui a tort ou » raison; le grave docteur Barlet, dont » le silence me condamne; Emilie qui me » laisse, en portant le doigt à l'œil; mon » Henriette qui renonce à moi! & tous

» dès la premiere ſemaine ! Quel parti
» prendre ? La guerre paroît déclarée. Ne
» prendrez-vous donc pas la qualité de
» médiatrice ? Vous ne voulez pas, dites-
» vous ? Hé bien, j'y conſens. Mais je
» veux expoſer devant vous toute l'aven-
» ture.

» Ce fut hier au ſoir, avant la fin de la
» premiere ſemaine des noces, que milord
» G... prit la liberté de forcer ma retraite,
» ſans avoir conſulté mes intentions. Vous
» obſerverez en paſſant, qu'il lui étoit
» échappé quelques impertinences pendant
» le dîner; mais j'avois paſſé là-deſſus.

» Quelle eſt cette hardieſſe ? lui dis-je.
» De grace, monſieur, ſortez. Pourquoi
» quittez-vous la compagnie ?

» Je viens, ma très-chere vie, pour vous
» faire une priere. L'exorde, comme vous
» voyez, étoit aſſez civil, s'il y eût mêlé
» un peu moins de ſes importuns tranſ-
» ports; mais il me jeta les bras autour du
» cou, en préſence de Jenny, ma femme
» de chambre. Les folles careſſes d'un mari
» ſont capables de faire dangereuſe impreſ-
» ſion ſur ces filles. Ne trouvez-vous pas,
» Henriette, que c'eſt bleſſer ouvertement
» les bonnes mœurs.

» Je refuſe votre demande, & je ne
» veux pas même l'entendre. Comment

» avez-vous osé pénétrer ici ? Vous avez
» dû juger que je n'avois pas quitté ma
» sœur pour long-tems. Quoi donc ? La
» cérémonie est-elle déjà si ancienne,
» qu'elle autorise un manque de savoir vi-
» vre ?

» De savoir vivre, Madame ! Il parut
» vivement frappé de l'expression. Laissez-
» moi, repris-je, sans lui donner le tems
» de répondre. Sortez à ce moment. Mes
» yeux ne durent pas être bien méchans
» dans ma colere, car il me déclara qu'il
» ne sortiroit point; & jetant encore une
» fois ses bras autour de moi, il joignit sa
» face dure à la mienne. Jenny étoit tou-
» jours dans le cabinet.

» A présent, miss Byron, vous ne m'a-
» bandonnerez point dans un cas où la
» bienséance est intéressée. Non, j'en suis
» sûre. Prendre la défense de ces odieuses
» libertés dans un commencement de ma-
» riage, ce seroit faire connoître qu'elles
» ne vous déplairont point à vous-même.

» Vous pouvez donc vous imaginer que
» je lâchai la bride à mon indignation. Il
» disparut avec l'audace de murmurer, &
» de marquer de l'humeur. Le mot de *dia-
» ble* sortit de sa bouche. Je demandai à
» Jenny si c'étoit à moi qu'il l'avoit adres-
» sé. Non assurément, me répondit-elle;

» & voyez, chere Henriette, le mauvais
» effet de l'exemple sur les filles de cette
» sorte; elle eut la hardiesse de parler en
» faveur de la tendresse d'un mari. Cepen-
» dant, en toute autre occasion, je lui vois
» faire la prude.

» Avant que ma colere fût appaisée, le
» hardi personnage ne fit pas difficulté de
» reparoître. C'est la pure vérité, Hen-
» riette. Comme vous ne faites rien de se-
» cret, me dit-il, je ne veux pas vous quit-
» ter. En vérité, madame, vous me traitez
» mal. Mais si vous permettez que je vous
» revoie demain au matin.

» Non, monsieur.

» Seulement à déjeûner, ma chere; &
» où? chez miss Byron. C'est une com-
» plaisance que je vous demande.

» Sa chere! Dans le monde entier, je ne
» hais rien tant qu'un hypocrite. Je savois
» que son dessein étoit de me mener au-
» jourd'hui en visite, pour faire parade de
» sa nouvelle propriété; & je jugeai que,
» me voyant en colere, il vouloit tout à
» la fois me nommer une maison agréable,
» se faire un mérite auprès de vous, & se
» procurer la satisfaction d'avoir fait obéir
» sa femme, sans y employer l'air d'auto-
» rité.

» C'est de ce misérable commencement

» que notre importante querelle a pris naissance. Ce qui me pique le plus, c'est l'artifice de l'homme, & le dessein manifeste qu'il a eu de vous mettre dans ses intérêts. Il ne manqua point dans le cours de l'altercation, d'y joindre la menace d'en appeller à vous. Vouloir me perdre dans le cœur de ma plus chere amie ! Cette méchanceté est-elle pardonnable ? Vous croyez bien, ma chere Henriette, que si la proposition de vous voir n'étoit pas venue de lui, sur-tout après tant d'offenses accumulées, c'étoit la visite qui pouvoit me causer le plus de plaisir.

» En vérité, monsieur....... assurément, milord..... Je vous proteste, monsieur...... avec un degré de hauteur assez modéré, furent les plus grands emportemens de ma part; suivis à la fin du mot rebelle, je n'en ferai rien.

» De son côté, il répéta vingt fois, en différentes formes : sur mon honneur, madame..... que je périsse, si..... & paroissant hésiter : vous me traitez mal, madame...... Je n'ai pas mérité.... & permettez que je vous déclare; j'insiste, madame, à vous demander cette complaisance.

» Ce langage, Henriette, ne pouvoit

» plus être supporté. La soirée étoit fraî» che; mais je n'en pris pas moins mon » éventail. Ho! ho! lui dis-je, quels ter» mes! quels termes! quelles expref» sions! Vous insistez, milord? Je juge » que je suis mariée: me tromperois-je? » Je pris alors ma montre: lundi soir, » à dix heures & demie, le...... quel jour » sommes-nous du mois? Je demande là » permission à milord de marquer ce pre» mier moment de l'exercice de son au» torité.

» Chere Milady G.........! (c'est peut» être pour mettre le comble à l'insulte, » qu'il me donna son nom) si j'étois ca» pable de supporter ce traitement, je » n'aurois pas toute la tendresse que j'ai » pour vous.

» Ainsi, monsieur, c'est par un excès » d'amour que vous commencez à faire » valoir tous les droits d'un mari. Fort » bien. J'ajoutai quelques plaisanteries » assez piquantes sur les préparatifs que » j'allois faire pour l'esclavage. J'aurois » continué; mais prenant un ton grave, » que je trouvai rude, & même un peu » méprisant (jugez, Henriette, s'il étoit » possible de se modérer), il entreprit de » me donner des leçons: un peu moins » d'esprit, madame, & un peu plus de

» discrétion, vous sieroient peut-être aussi
» bien.

» Le reproche étoit trop vrai pour être
» oublié; vous en conviendrez, Henriette;
» & de la part d'un homme qui n'a pas
» trop de l'un ni de l'autre.... mais ja-
» vois trop d'empire sur moi-même, pour
» lui communiquer cette observation. Mi-
» lord, c'est ce que je lui dis, je me re-
» pose sur votre jugement. Il sera tou-
» jours le contrepoids de mon esprit;
» & quelque jour, avec l'assistance de
» votre amour dédaigneux, il m'apprendra
» la discrétion.

» Dites, ma chere; n'étoit-ce pas lui
» faire un compliment très-flatteur? De-
» voit-il le prendre autrement, sur-tout
» avec le ton grave dont je le pronon-
» çois, & une fort belle révérence dont
» il fut accompagné? Mais, soit remords
» de conscience ou mauvais naturel, &
» tous deux peut-être, il le prit pour
» une satire offensante. Il se mordit les
» levres. Jenny, dit-il à ma femme de
» chambre, sortez. Jenny, dis-je de mon
» côté, demeurez. Jenny ne savoit à qui
» obéir. Réellement, Henriette, je com-
» mençai à craindre qu'il ne lui prît
» envie de me battre : & pendant qu'il
» se berçoit dans ses airs majestueux, je

» gagnai la porte, & j'allai rejoindre l'assemblée.

» Comme les personnes mariées ne doivent point s'exposer devant leurs amis, » parce que mille choses demeurent dans » la mémoire d'autrui, lorsque l'honnête » couple peut les avoir oubliées, je me » déterminai à suivre les conseils de la » prudence. Vous auriez été charmée de » ma discrétion. J'en imposerai à mes amis, » dis-je en moi-même; je ferai croire à » milord & à milady L....., au docteur, » à Emilie, que j'avois laissés les cartes » en main, qu'il ne manque rien à notre » bonheur : là-dessus je descends, dans la » résolution de faire mes observations sur » le jeu, avec la douceur d'un agneau; » mais je me vois suivie presqu'aussitôt, » par mon indiscret, le visage en feu, » & tous ses traits en action; & quoique je l'eusse averti de ne pas s'exposer, je lui vois prendre des airs dont » l'effet, comme vous allez l'entendre, » fut de chasser ma compagnie. Il sort » par un autre effet des mêmes airs, & » peu de momens après il me fait appeller. » Qui n'auroit pas cru que c'étoit quelque mouvement de repentir? D'autres » femmes auroient joué la reine Vasti, » & refusé de sortir, pour mortifier leur

» tyran. Mais moi, la ſoumiſſion même,
» mes vœux ſi récens devant les yeux,
» j'obéis au premier mot. Cependant vous
» jugez bien, que malgré ma douceur na-
» turelle, je ne pus retenir quelques pe-
» tites récriminations. Il étoit trop en hu-
» meur de maître pour les écouter. *Je*
» *vous dirai, madame. — Je ne veux pas*
» *qu'on me diſe, monſieur.* Nous eumes
» un petit dialogue de cette nature; &
» lorſque j'eus quitté aſſez bruſquement
» le paſſionné perſonnage, dans le deſ-
» ſein de rejoindre ma compagnie, que
» penſez-vous que j'aie trouvé? La ſalle
» déſerte. Tout mon monde étoit parti.
» Emilie reſtoit ſeule : & c'eſt ainſi qu'on
» renvoya la pauvre milady L......, les
» larmes aux yeux peut-être de la ty-
» rannie qu'elle avoit vu exercer ſur
» une ſœur trop facile.

» Milord G.... n'ayant pas manqué de
» me ſuivre, jugez ſi, lorſque nous nous
» vîmes ſeuls, & maîtres du champ de ba-
» taille, nous ne demeurâmes pas comme
» deux fous vis-à-vis l'un de l'autre. Je lui
» fis mes plaintes avec toute la douceur
» que je pus mettre dans mes expreſſions.
» Il vouloit que toutes les diſcuſſions fuſ-
» ſent remiſes à quelqu'autre jour. Mais,
» non. Après nous avoir expoſés tous

» deux par ses airs violens, devant un si
» grand nombre de témoins, vous con-
» viendrez, ma chere, vous que je con-
» nois pour une fille délicate, que sa pro-
» position étoit impossible. Ainsi la dé-
» cence m'obligeoit de tenir bon. Depuis
» ce moment notre mésintelligence éclate;
» & graces au ciel, elle est au point que,
» si nous nous rencontrons par hasard,
» nous fuyons volontairement chacun de
» notre côté. Nous avons déjà fait deux
» tables pour le déjeûner. Cependant je
» suis traitable; mais il est arrogant. Je lui
» fais des révérences. Il affecte de ne pas
» me les rendre. C'est joindre l'incivilité à
» l'arrogance. Je me mets à mon clavessin.
» La mélodie le fait enrager. Il est pire
» que le roi Saül; car Saül, dans son hu-
» meur sombre, prenoit plaisir aux ins-
» trumens de musique, dans les mains de
» celui même qu'il haïssoit.

« Je souhaiterois que vous prissiez la
» peine de venir. Ce seroit un achemine-
» ment à la complaisance; car, pervers
» comme il est, c'eût été trop aussi que de
» l'accompagner chez vous. Il voudroit
» porter sa cause à votre tribunal; mais je
» lui ai presque ôté ce dessein par mes
» railleries. J'ai pris le parti de vous écrire.
» Quelle réponse ai-je reçue! Cruelle Hen-

» riete ! refuser votre médiation dans un
» différent entre l'homme & la femme !
» Mais je laisserai brûler le feu. Si la mai-
» son se sauve, & qu'elle en soit quitte
» pour un peu de flamme dans la chemi-
» née, je saurai m'en consoler.

» Adieu, méchante fille. Si vous ne
» connoissez point de femme qui se nomme
» Grandisson, fasse le ciel qu'avec les sup-
» positions que j'entends pour la per-
» sonne, je ne connoisse plus bientôt de
» Byron ! Ne suis-je pas terrible dans mes
» vengeances ? »

Voyez, Lucie, avec quelle adresse cette chere capricieuse s'y prend, pour ne mettre dans ses intérêts. Mais je vous assure que je ne me laisserai pas gagner par ses flatteries.

LETTRE LXVI.

Miss BYRON *à miss* SELBY.

Mardi au soir.

J'ARRIVE de Saint-James-Squarre. J'avois pris une chaise à porteur. Emilie est venue au-devant de moi. Elle s'est jetée à mon cou. Je me réjouis de vous voir, m'a-t-elle dit. En chemin, n'auriez-vous pas

rencontré la maison? Voyant que je ne comprenois rien à ce langage, c'est que depuis mon retour, a-t-elle repris, on l'a jetée, comme on dit, par la fenêtre. Ah! mademoiselle, tout est ici en confusion. L'un est si indifférent, l'autre si passionné! Mais, paix! Je voix venir milady G....

Il faut, chere Lucie, que je revienne à la méthode du dialogue.

Milady G..... Enfin, vous voilà donc, Henriette. Vous m'aviez écrit que vous ne viendriez point.

Miss Byr. Je l'avoue. Mais je n'ai pu me tenir à ma résolution. Ah! Milady, vous voulez ruiner votre bonheur.

Milady. C'est ce que vous m'avez écrit. De grace, ne me dites rien que vous m'ayiez déjà dit. Je hais les répétitions, mon enfant.

Miss Byr. Il faut donc me taire.

Milady. Non point absolument. Vous pouvez me dire des choses nouvelles sur de vieux sujets. Mais, silence! l'homme vient. Elle a couru aussi-tôt à son clavessin... Est-ce l'air que vous demandez, Henriette? & pressant les touches, elle a joué un air d'accompagnement fort tendre.

Milord G.... Miss Byron, je suis votre serviteur très-humble. Votre présence répand la joie dans mon cœur. Madame, (en se tournant vers sa femme) vous n'avez

pas été assez long-tems avec miss Byron pour commencer un air. Je ne sais quelles sont vos vues.

Milady. Charmante chose que l'harmonie ! Mais pauvre affligée que je suis, je n'en connois plus d'autre que celle de mon claveslin.

Milord. (Levant les deux mains) L'harmonie, madame ! Dieu m'est témoin...... mais je veux tout exposer devant miss Byron.

Milady. Il n'est pas besoin, milord. Elle sait déjà tout ce qu'elle peut savoir ; à moins qu'il n'y manque les belles couleurs que votre impétueux esprit y peut ajouter. Auriez-vous ici ma longue lettre, Henriette ?

Milord. Seroit-il possible, Madame, que vous eussiez eu le cœur d'écrire.......

Milady. Dites *le courage*, milord. Pourquoi ménager les termes ? Vous pouvez parler aussi librement devant miss Byron, que vous l'avez fait avant qu'elle fût ici. Je pénetre le fond de votre pensée.

Milord. Eh bien, *le courage* donc.

Miss Byr. Fi, fi, milord. Fi, fi, madame. Quelle aigreur de part & d'autre ? Si je m'y connois un peu, vous avez badiné comme des enfans, jusqu'à ce que le jeu s'est tourné en querelle.

Milord. Si vous ſavez la vérité, miſs Byron, & ſi vous me trouvez blâmable....

Miſs Byr. Je ne blâme que votre chaleur, milord; vous voyez que milady eſt de ſang-froid; elle ne s'emporte point. Elle ne paroît deſirer que votre amitié.

Milord. Maudit ſang-froid! tandis que j'ai le déſeſpoir dans le cœur.

Milady. Excellent langage de tragédie! Mais Henriette, vous vous trompez. Ce n'eſt pas de la chaleur ſeulement. Milord eſt un emporté. Si humble avant le mariage! N'a-t-il pas connu mon caractere? Il l'a ſouffert, lorſqu'il ne me devoit rien; & maintenant qu'il m'a les plus grandes obligations........ Henriette; Henriette, croyez-moi, ne vous mariez jamais.

Miſs Byr. Chere milady! votre cœur vous condamne, Je ſuis ſûre que le tort eſt de votre côté.

Milord. Mille graces, mademoiſelle: Je veux que vous ſoyiez informée de tout, juſqu'à l'origine.

Milady. Juſqu'à l'origine! miſs Byron la ſait déjà: c'eſt moi qui vous l'apprends, milord. Mais ce qui s'eſt paſſé depuis deux heures, elle l'ignore. Vous pouvez lui en faire le récit, tel qu'il vous plaira.......... C'eſt à-peu-près l'heure, où

nous étions d'aſſez bonne intelligence, il y a huit jours, à l'Egliſe de Saint-Georges.

Milord. Je vous rappelle, madame, à ce que vous y avez promis.

Milady. Je pourrois être ici votre écho, milord, ſi je n'étois réſolue de me modérer, comme vous ne ſauriez déſavouer que je l'ai fait juſqu'à préſent.

Milord. Vous n'auriez pas cet empire ſur vous, madame, s'il n'étoit fondé ſur le mépris que vous faites de moi.

Milady. Fauſſe imagination milord, dont vous connoiſſez la fauſſeté vous-même; ſans quoi votre propre orgueil ne vous permettroit pas d'en faire l'aveu.

Milord. Miſs Byron, permettez...

Milady. Eſt-il poſſible qu'on prenne plaiſir à s'expoſer volontairement? Si vous aviez ſuivi mon conſeil, lorſque vous deſcendîtes hier après moi...... Milord, vous dis-je auſſi tranquillement qu'aujourd'hui, ne vous expoſez point. Mais l'avis fut inutile.

Milord. Miſs Byron, vous voyez......... Mais je ne ſuis venu ici que pour vous faire ma révérence. (Il m'en a fait une, & ſur le champ il vouloit ſortir. Je l'ai retenu par la manche.) Milord, vous ne nous quitterez point. Vous, milady, ſi votre

cœur ne vous fait aucun reproche, parlez. Je vous défie de dire non. (Elle est demeurée en silence.)

Miss Byr. Avouez donc votre faute. Promettez d'être moins vive. Faites vos excuses....

Milady. Ciel ! des excuses !

Miss Byr. Et milord vous en fera aussi de vous avoir mal entendue, de s'être piqué trop facilement.

Milord. Trop facilement, Mademoiselle ?

Miss Byr. Quel est l'homme généreux qui ne verra point avec complaisance les saillies d'une jeune femme vive & gaie, lorsque tout l'assure qu'il n'est question que d'un badinage innocent, sans aucun mélange de mauvaise intention ou d'humeur ? N'est-ce pas de son propre choix qu'elle est à vous ? Ne vous-a-telle pas préféré à tout autre ? Sa raillerie n'épargne personne ; elle ne peut se vaincre là-dessus. Je suis fort éloignée de l'approuver ; vous me permettrez cette franchise, milady. Votre frere ne vous est point échappé. Je me souviens de l'en avoir vu mortifié. Mais ensuite, milord, observant que c'étoit son caractere naturel, une gaieté de tempérament qu'elle exerce sur ceux qu'elle aime le mieux, il lui pardonna ; il se fit un plaisir de la railler à son

tour ; & cette petite guerre, soutenue de part & d'autre avec beaucoup d'esprit & d'agrément, fit les délices de la compagnie. Vous l'aimez, milord ?.....

Milord. Jamais on n'eut plus d'amour pour une femme. Comptez, miss Byron, que je ne suis pas un homme de mauvais naturel.

Milady. Mais captieux, emporté, milord. Qui s'y seroit attendu ?

Milord. En vérité, chere miss Byron, jamais femme n'entendit mieux l'art d'aggraver l'offense. D'où peut venir cette obstination, si ce n'est du mépris qu'elle a pour moi ?

Milady. Chanson ! Vous revenez à la plus folle de toutes les idées. Mais si vous le pensez sérieusement, ne prenez-vous pas une excellente voie pour remédier au mal, en vous emportant, en faisant mille grimaces, & poussant la passion jusqu'à sembler prêt d'écumer par la bouche ? Je lui ai dit, miss Byron (le voilà ; qu'il le nie, s'il en a le front), que l'homme auquel j'ai fait mes vœux, avoit un autre visage. Tout autre n'auroit-il pas pris ce reproche pour un compliment à sa figure naturelle, & n'auroit-il pas jeté à l'instant le vilain masque de la passion, pour ne montrer que sa physionomie ordinaire ?

Milord.

Milord. Vous voyez, miſs Byron, vous voyez l'air de raillerie qu'elle affecte, au moment même où nous ſommes.

Milady. Vous voyez, miſs Byron, s'il y eut jamais rien deſi captieux. Mais ſavez-vous quelle femme il falloit à milord ? Une femme hautaine, qui pût lui rendre colere pour colere. La douceur eſt mon crime. On ne peut me mettre de mauvaiſe humeur. Il me ſemble que juſqu'à préſent on n'avoit pas regardé la douceur comme un défaut dans une femme.

Milord. Juſte ciel ! De la douceur ! Juſte ciel !

Milady. Soyez juſte, Henriette ; il eſt queſtion de prononcer qui a tort. Milord G.... me préſente un viſage que je ne lui ai jamais vu avant la cérémonie. Il m'a trompée par conſéquent. Je lui montre le viſage que j'ai toujours eu, & je le traite à-peu-près comme j'ai toujours fait. Que peut-il dire où je ne lui montre une preuve qu'il eſt le plus ingrat des hommes dans les nouveaux airs qu'il ſe donne ? Des airs qu'il n'auroit pas eu la hardieſſe de prendre il y a huit jours. Parlez, Henriette ; de quel côté eſt le tort, entre milord & moi ?

Milord. Vous voyez, miſs Byron. Quel moyen d'entrer en raiſonnement

avec une femme qui ramene tout à la plaisanterie ?

Miss. Byr. Hé bien, milord, faites comme elle. Ce qui n'admet point de raisonnement, vaut-il la peine de s'en fâcher?

Milord. Miss Byron est votre amie, madame ; je lui abandonne la décision.

Milady. Vous feriez mieux de me l'abandonner à moi-même.

Miss. Byr. Dites oui, milord.

Milord. Eh bien, madame ! quel est donc votre décret ?

Milady. J'aimerois mieux que miss Byron prononçât. Je ne voudrois pas que mon décret fût contesté lorsqu'il sera sorti de ma bouche.

Miss Byr. Si vous l'exigez, voici ma décision. Vous, milady, vous reconnoîtrez que la faute vient de vous. Milord ne s'en souviendra que pour éloigner à jamais ses fausses imaginations, & pour promettre qu'à l'avenir il saura mettre de la distinction entre ce qui vient de bon ou de mauvais naturel ; qu'il se prêtera de bonne grace à vos plaisanteries, & qu'il ne s'en offensera jamais, parce que, tout excessives qu'elles soient quelquefois, elles ne changent rien au fond d'un admirable caractère. Qu'en dites-vous, milord ?

Milord. Croyez-vous qu'elle consente à ce que vous proposez ?

Milady. Odieuse question ! Je vous laisse ensemble. Apprenez que de ma vie je n'ai commis de faute. Ne suis-je pas une femme? Si milord veut demander pardon de toutes ses minauderies... Elle s'est arrêtée ; mais toujours en mouvement pour sortir. Je l'ai retenue.

Miss Byr. C'est ce que milord ne fera point. Vous avez déjà poussé le badinage à l'excès. Milord conservera sa dignité, pour l'honneur même de sa femme. Il ne consentira pas non plus à vous voir sortir.

Il a pris une de ses mains, qu'il a pressée de ses levres. Au nom du ciel, madame, soyons. heureux. Notre bonheur dépend de vous. Il en dépendra toujours. Si je suis coupable de quelque chose, n'en attribuez la faute qu'à ma tendresse. Je ne puis supporter votre mépris, & jamais je ne le mériterai.

Milady. Pourquoi ne m'avez-vous pas tenu le même langage, il y a quelques heures ? Pourquoi vous être exposé, malgré mes instances ?

Je l'ai prise un peu à l'écart. Soyez généreuse, Charlotte. Que votre mari ne soit pas le seul pour qui vous manquiez de générosité.

Milady. Bon ! Notre querelle n'a pas eu la moitié de sa durée. Si nous faisons la paix

devant vous, elle se fera de mauvaise grace. Une des plus insipides choses du monde, est une querelle qui n'est pas poussée avec un peu de vigueur. Il est certain que nous la renouvellerons.

Miss Byr. Prenez pour vous-même le conseil que vous donniez à milord; ne vous exposez point, & recevez-en un autre; c'est qu'une femme s'expose infailliblement lorsqu'elle expose son mari. Je ressens déjà un peu de confusion pour vous. Vous n'êtes point cette Charlotte que j'ai connue. Voyons si vous attachez quelque prix à l'opinion que j'ai de vous, & si vous êtes capable de reconnoître une erreur de bonne grace.

Milady. Je suis une femme douce, humble & docile. Elle s'est tournée vers moi; elle m'a fait une révérence plaisante, en tenant ses deux mains devant elle: c'est un essai, m'a-t-elle dit; en êtes-vous contente? Ensuite marchant vers son mari, qui promenoit ses regards vers la fenêtre, & qui s'est avancé au-devant d'elle en la voyant approcher; milord, a-t-elle commencé, avec une révérence, miss Byron vient de m'apprendre une partie de mon devoir que je ne savois pas. Elle se propose d'être quelque jour un modele d'obéissance. Il auroit été fort heureux pour vous

que j'eusse eu son exemple. Elle me fait entendre qu'à présent que je suis mariée, je dois être grave, sage, & sur-tout extrêmement soumise ; qu'un sourire me convient à peine ; que je dois être réservée, sérieuse, & respecter mon mari. Si vous croyez, monsieur, que cette conduite soit le devoir d'une femme mariée ; & si vous l'attendez de moi, ayez la bonté, lorsque vous m'y verrez manquer, de m'en avertir par quelque grimace. A l'avenir, si je me sens disposée à pousser le badinage un peu trop loin, je n'oublierai pas de vous en demander auparavant la permission. Et faisant une nouvelle révérence, les bras croisés devant elle : reste-t-il quelque chose à faire de plus ?

Il l'a prise dans ses bras ; il l'a serrée tendrement : cher objet de toutes mes affections, au milieu même de vos plus injustes caprices, voilà, voilà ce qui reste à faire ; je ne vous demande que la moitié de l'amour que j'ai pour vous, & je suis le plus heureux des hommes.

Milord, ai-je interrompu, vous gâtez tout par cet empressement, après le discours qu'elle vous a tenu. Si c'est là tout l'avantage que vous tirez d'une querelle, jamais, jamais ne retombez dans le même cas. O madame ! vous en êtes quitte trop

aisément, si vous n'êtes pas généreuse. Elle a levé la main vers moi avec un air de menace; & se tournant vers son mari: croyez-moi, milord, joignons-nous ensemble contre cette étrangere, qui ose se mêler de nos tracasseries domestiques. Henriette, Henriette, a-t-elle ajouté, je ne vous pardonnerai jamais votre derniere leçon.

C'est ainsi, ma chere Lucie, que s'est terminée cette puérile querelle. Ce qui me chagrine uniquement, c'est que dans la conclusion il n'y ait point eu assez de dignité de la part de milord. La joie de son cœur éclatoit si vivement sur ses levres, que l'impertinente Charlotte a laissé voir de tems en tems, par différentes marques, qu'elle s'applaudissoit d'être nécessaire à son bonheur. Mais, Lucie, ne l'en estimez pas moins; car elle a mille charmantes qualités.

Ils m'ont engagé à passer le reste du jour avec eux. Emilie s'est réjouie de leur réconciliation. Son cœur se faisoit voir dans les témoignages de sa joie. Si je pouvois l'aimer plus que je ne fais, elle m'en donneroit de nouvelles raisons chaque fois que je la vois.

N. B. Les lettres suivantes contiennent le récit des adieux de miss Byron à tous

ſes amis de Londres, avec de longues réflexions ſur leurs caracteres. Elle fixe le jour de ſon départ & de ſa route. Milord L... milord G... & leurs femmes, doivent l'accompagner pendant une partie du chemin. Elle a pris congé des dames italiennes, qui ſe propoſent d'aller promener leurs chagrins dans les provinces d'Angleterre. Deux longues lettres; l'une du vieux chevalier Meredith à miſs Byron; l'autre d'elle, en réponſe, apprennent à miſs Selby que M. Fouler, toujours éperdument amoureux, mais ſans eſpérance, a renoncé au mariage; que l'oncle & le neveu, dans un tranſport d'affection & d'eſtime pour miſs Byron, penſent à ſe défaire en ſa faveur d'une partie conſidérable de leur bien, pour juſtifier la qualité de pere qu'elle a donnée à l'oncle, & celle de frere qu'elle veut donner au neveu: mais dans ſa réponſe au vieux chevalier, elle emploie de fort bonnes raiſons pour lui ôter cette penſée. Bien entendu qu'en partant de Londres, elle promet d'entretenir un commerce de lettres avec ſes meilleurs amis, ſur-tout avec milady G.... Enſuite la ſcene changeant par ſon départ effectif, elle écrit du château de Selby. Sa premiere lettre contient un long détail de ſa route,

depuis qu'elle a quitté ses conducteurs à Dunstable, où son oncle, sa tante & sa cousine Selby étoient venus au-devant d'elle. Elle a rencontré tous ses anciens amans, c'est-à-dire, les *Greville*, les *Fenwick*, les *Orme*. Ils n'ont pas manqué de se trouver sur son chemin, pour lui renouveller leurs adorations. Elle peint l'état où elle a retrouvé sa famille, & tout ce qu'elle croit capable de plaire aux amis qu'elle a quittés. Leurs réponses roulent sur ce qui se passe, dans son absence, à Londres & parmi eux. Celles de Milady sont d'une longueur étonnante, & font admirer la féconde habileté de l'auteur à présenter les mêmes caracteres sous mille faces différentes. Enfin, une lettre de milady G... en date du 6 de Mai, donne à miss Byron les premieres nouvelles qu'on ait reçues de sir Charles Grandisson depuis son départ.

LETTRE LXVII.

Milady G... à miss BYRON.

A Londres, Samedi 6 Mai.

AUJOURD'HUI, ma chere, tous les autres sujets vont disparoître. Nous avons reçu des informations qui ne sont pas de

la main de mon frere, mais qui nous donnent de ses nouvelles. Un ami de M. Lowther est venu ici avec une lettre de ce chirurgien, par laquelle nous apprenons que sir Charles est actuellement à Paris. M. Belcher, qui étoit avec nous, lorsque l'ami de M. Lowther est arrivé, l'a prié de nous laisser sa lettre, parce qu'elle contient une aventure fort extraordinaire, dont nous avons pensé aussitôt à vous communiquer le récit. Premiérement, ayez le cœur tranquille sur le chevalier Hargrave Pollexfen, qui est à la vérité de retour de Londres, mais en fort mauvais état. La frayeur l'a ramené en Angleterre, d'où il ne pense plus à sortir. Vraisemblablement il doit son existence à mon frere.

M. Belcher, pour se procurer des éclaircissemens plus certains, a pris la peine d'aller chez lui, & de parler au valet même qui étoit présent à l'action. Des circonstances qu'il a recueillies, & de la relation de M. Lowther, il a fait une lettre pour le docteur Barlet, qu'il nous a communiquée; & je lui ai demandé la permission d'en prendre un extrait pour vous.

Le mercredi 30 d'Avril, dans le cours de l'après-midi, mon frere ayant M. Lowther avec lui dans sa chaise de poste, & s'approchant de Paris, dont il n'étoit plus

qu'à deux ou trois milles, un homme à cheval s'avança vers sa chaise, avec toutes les marques d'une vive frayeur, & le pria d'entendre un affreux récit. Mon frere fit arrêter le postillon. L'inconnu leur dit que son maître, qui étoit un gentilhomme anglois, avec un de ses amis, de la même nation, venoit d'être attaqué par sept hommes à cheval, & forcé de quitter le grand chemin dans sa chaise de poste; que les cavaliers étant en si grand nombre, il y avoit toute apparence que leur dessein étoit de l'assassiner: & montrant une petite hauteur du côté de Montmartre, il ajouta que c'étoit derriere ce lieu qu'ils exécutoient apparemment leur sanglante entreprise. Il s'étoit adressé à quelques autres passans, qui n'avoient pas été fort touchés de sa peine, & qui n'avoient fait que hâter leur marche. Mon frere lui demanda le nom de son maître, & ne fut pas peu surpris en apprenant que c'étoit le chevalier Pollexfen, accompagné de M. Merceda. Le chemin de Saint-Denis à Paris est planté d'arbres des deux côtés; mais la campagne étant découverte, il n'y avait que la hauteur qui pût empêcher, à une grande distance, d'appercevoir une chaise & tant d'hommes à cheval. Le grand chemin est bordé aussi d'un fossé; mais avec des rou-

tes par intervalles, pour le passage des voitures dans les terres. Sir Charles ordonna au postillon de prendre par une des ouvertures, en disant qu'il ne se pardonneroit pas d'avoir laissé périr sir Hargrave & son ami sans avoir fait ses efforts pour les sauver.

Il avoit trois de ses gens avec lui, sans compter le valet de M. Lowther. Il fit mettre pied à terre au dernier; & montant sur son cheval, il pria M. Lowther de demeurer tranquille dans la chaise, tandis qu'avec ses trois hommes il s'avança au grand galop vers la hauteur. Bientôt ses oreilles furent frappées de cris lamentables; & lorsqu'il eut découvert les cavaliers, il en vit quatre à pied, dont les autres gardoient les chevaux par la bride, & qui paroissoient tenir sous eux les deux Anglois, criant tous deux, se débattant, & demandant grace au nom du ciel. Comme il avoit dévancé ses gens d'assez loin, il leva la voix en approchant, pour interrompre au moins cette cruelle scene; & dans sa course, il paroissoit aller droit au secours des deux malheureux. Alors deux des quatre cavaliers quitterent leur proie, pour remonter à cheval; & se joignant aux trois autres, ils s'avancerent vers sir Char-

les, comme résolus de soutenir leur violence ; pendant que les deux, qui restoient à pied, continuerent de maltraiter sans pitié les objets de leur furie avec les manches de leurs fouets, dont chaque coup leur arrachoit d'affreux hurlemens. Les aggresseurs ne paroissant point disposés à fuir, & le tems ne leur ayant pas manqué pour exécuter leur dessein, s'il avoit été question de vol ou de meurtre ; sir Charles conclut qu'il s'agissoit de quelque vengeance particuliere. Il se confirma dans cette opinion, lorsque les cinq cavaliers, qui avaient tiré leurs pistolets en le voyant approcher avec le sien, lui demanderent un moment d'explication, après l'avoir averti néanmoins de ne pas s'attirer une mort certaine, s'il s'échappoit à la moindre témérité. Sa réponse fut de les exhorter à faire donc suspendre les violences ; & remettant son pistolet dans sa fonte, il promit ce qu'on lui demandoit. Ses gens arriverent au même instant. Il leur cria de ne rien entreprendre sans ses ordres. Ensuite descendant de son cheval, dont il leur laissa les rênes, il s'avança, l'épée à la main, vers les deux hommes qui n'avoient point encore cessé d'exercer cruellement leurs fouets. A son approche ils firent quelques pas vers lui, en ti-

rant aussi leurs épées. Les cinq cavaliers s'avancerent en même tems, & l'un d'eux leur dit : c'est assez, messieurs. Il faut apprendre à ce brave inconnu la cause d'une aventure qui doit lui causer quelque étonnement : & se tournant vers sir Charles : nous ne sommes, monsieur, ni des assassins, ni des voleurs ; mais les deux hommes qui paroissent exciter votre pitié, sont des infames. Quel que soit leur crime, repliqua sir Charles, nous sommes dans un pays qui ne manque point de magistrats pour le maintien de la justice. Aussitôt il aida successivement les deux malheureux à se relever. Ils avoient tous deux la tête ensanglantée, & le corps si brisé qu'ils ne purent étendre les bras jusqu'à leurs chapeaux, qui étoient à terre autour d'eux. Sir Charles leur rendit ce service. Pendant ce tems-là, un des deux cavaliers qui étoient à pied, s'impatientant du délai, cria furieusement qu'il n'étoit pas satisfait de sa vengeance, & se seroit précipité sur les coupables, s'il n'eût été retenu par ses compagnons. Sir Charles demanda aux deux Anglois s'ils étoient injustement maltraités. Non, répondit un des assaillans ; ils savent au fond de leur cœur qu'ils sont deux infames. En effet, soit remords ou terreur, ils ne répondirent que par des gé-

missemens ; & ni l'un ni l'autre ne pouvoit se souvenir sur ses pieds. M. Lowther, que l'honneur avoit fait marcher sur les traces de sir Charles, arriva le pistolet à la main, & descendit aussitôt, à sa priere, pour examiner si leurs blessures étoient dangereuses. Le plus furieux des assaillans voulut s'y opposer : mais sir Charles arrêta son cheval par la bride ; & se tournant vers les autres : messieurs, leur dit-il d'un ton ferme, ces deux étrangers sont des Anglois de distinction. Je les défendrai au péril de ma vie. Cependant, comme vous ne pensez point à fuir, & que votre emportement ne tombe que sur eux, je commence à craindre que vous n'ayiez eu quelque raison pour les traiter si mal. M'accorderez-vous un mot d'explication ?

Les infames, répondit un des cavaliers, nous connoissent tous, & rendront justice à notre ressentiment. Ils n'ont pas reçu la moitié du châtiment qu'ils méritent. Vous, monsieur, continua-t-il, qui paroissez homme d'honneur & de raison, apprenez que nous n'en avons pas moins, & que ces deux motifs sont ici les nôtres. Nous n'en voulons point à la vie de ces deux misérables ; mais nous avons voulu leur donner une leçon dont ils puissent se souvenir toute leur vie. Ils ont

lâchement outragé une femme d'honneur ; & craignant la vengeance de ses amis, ont pris la fuite, avec beaucoup de précautions pour dérober la connoissance de leur route. Ils avoient feint de vouloir prendre celle d'Anvers. Depuis deux jours nous les suivons à la trace. Vous voyez le mari, un frere & leurs meilleurs amis, transportés d'indignation & de fureur.

Il paroît, ma chere que les deux coupables avoient fait partir en effet quelques uns de leur gens pour Anvers, & que c'étoit par cette raison qu'ils n'en avoient qu'un à leur suite. Le cavalier ajouta, qu'il y avoit un troisieme Anglois dans un complot ; qu'il étoit sorti d'Abbeville, scene de leur infamie, dans une voiture différente ; mais qu'il avoit été suivi de près, & qu'il lui seroit difficile d'échapper. C'est apparemment M. Bagenhall. Sir Hargrave n'ayant vu d'abord que trois de ses adversaires, avoit entrepris de faire quelque résistance ; mais lorsque les quatre autres avoient paru, le courage lui avoit manqué en les reconnoissant. Il s'étoit laissé conduire dans un lieu commode à leur dessein. Son valet, qui étoit à cheval, & qu'ils avoient négligé, après l'avoir désarmé, s'étoit dérobé

pendant l'exécution, dans l'espérance de lui procurer du secours.

Sir Charles répondit que le plus juste ressentiment n'autorisoit personne à se faire justice de ses propres mains. On lui répliqua que si les coupables se coyoient en droit de se plaindre, ils savoient où trouver ceux qui les avoient maltraités. Dans l'intervalle, M. Lowther, qui avoit eu le tems de visiter leurs plaies, assura qu'elles n'étoient pas mortelles; mais jugeant qu'ils avoient besoin d'une prompte assistance, il proposa de les faire remonter dans leur chaise. Les sept cavaliers, qui s'étoient rétirés à quelque distance, pour tenir conseil, retournerent vers sir Charles avant que la chaise se fût approchée. Il craignit quelque retour de haine; & remontant à cheval, se mit à la tête de ses gens, avec cette présence d'esprit qui releve toujours son caractere. Il marcha au-devant de ceux qui venoient à lui. Est-ce en amis, messieurs, leur dit-il, ou dans d'autres vues, que vous revenez à moi? Un d'eux répondit: Notre inimitié n'est due qu'à ces deux infames. Je répete que nous n'en voulons point à leur vie; qu'ils savent qui nous sommes; & qu'ils doivent se connoître eux-mêmes pour les plus méprisables des

humains. Ils n'ont pas reçu le châtiment qu'ils méritent. Mais qu'ils reconnoissent leur bassesse à deux genoux, & qu'ils demandent pardon dans cette posture à l'honnête homme dont ils ont insulté la femme. C'est une satisfaction que nous exigeons pour lui, avec la promesse de n'approcher de leur vie à plus de deux lieues de sa demeure.

Je crois, chere Henriette, que nos deux héros n'avoient pas besoin d'être pressés, pour signer cette promesse.

Sir Charles, se tournant vers eux, leur dit avec beaucoup de douceur : messieurs, si vous avez tort, vous ne devez pas faire difficulté de demander grace; mais si vous êtes innocens, ma vie, celle de mon ami & de mes domestiques, seront employées sans ménagement pour sauver mes compatriotes d'une injuste oppression.

Les misérables se mirent à genoux; & les sept cavaliers, après avoir salué fort civilement sir Charles, retournerent droit à la grand'route. Il ne restoit qu'à mettre sir Hargrave & M. Merceda dans leur chaise. Ce ne fut pas sans difficulté qu'on leur rendit ce service, au milieu des plaintes que chaque mouvement leur arrachoit, & des humbles remercíemens qu'ils ne se lassoient pas de faire à leur

bienfaiteur. Il continua de leur servir d'escorte jusqu'à l'entrée de Paris. Le lendemain, ayant eu l'attention de passer chez eux, il les trouva tous deux au lit, si brisés de coups, qu'ils ne pouvoient se remuer. M. Merceda étoit le plus maltraité; ce qui fait juger qu'il étoit le plus coupable. Il est demeuré à Paris, entre les mains des chirurgiens; tandis que sir Hargrave a recueilli toutes ses forces pour se faire transporter en litiere à Calais, avec beaucoup de fidélité, sans doute, à ne pas trop approcher d'Abbeville. Il est à Londres depuis deux jours.

M. Lowther ajoute que sir Charles, occupé, sans relâche, des affaires qui regardent la succession de M. Danby, l'a prié de nous donner ces informations; & que, dans l'impatience de continuer son voyage, il remet à nous écrire lorsqu'il aura passé les Alpes.

N. B. On ne doutera point que dans l'intervalle les deux dames n'aient continué leur commerce de lettres. La suppression qu'on en fait, n'est à regretter que pour ceux qui aiment les petits détails domestiques. Il est tems de présenter sir Charles en Italie.

LETTRE LXVIII.

Le chevalier GRANDISSON *au docteur* BARLET.

A Boulogne, 21 Mai.

VOUS avez dû juger, mon cher & respectable ami, qu'il me seroit difficile de vous écrire avant mon arrivée dans cette ville. L'exécution testamentaire m'a donné à Paris plus d'occupations que je ne m'y étois attendu. Enfin le succès a rempli toutes mes espérances. M. Lowther doit vous avoir informé des premiers événemens de notre voyage, & d'une aventure fort-extraordinaire qui nous est arrivée presque aux portes de Paris.

Le retardement de la belle saison, nous a fait trouver quelque difficulté à passer le Mont-Cenis; & d'un si mauvais tems, je n'ai pas été surpris de trouver le sommet de cette montagne moins agréable qu'il ne l'est ordinairement au commencement de l'été. Vous vous souvenez que l'évêque de Nocera m'avoit offert de venir au-devant de moi jusqu'au pied des Alpes : mais lui ayant

écrit de Lyon que j'espérois de le voir à Parme, je l'ai trouvé dans cette ville, chez M. le comte de Belvedere, où il étoit arrivé la veille, avec le pere Marescotti. Ils ont marqué tous trois une extrême satisfaction de me voir : & lorsque je leur ai présenté M. Lowther, avec les éloges dus à son habileté, en leur apprenant aussi que j'avois consulté les plus habiles médecins de ma nation, sur la maladie de leur Clémentine, ils m'ont comblé de bénédictions, jusqu'à m'ôter le tems de leur demander des nouvelles d'une si chere famille. Disgrace ! affliction ! m'a dit seulement l'évêque, avec un regard si triste qu'il m'a pénétré de compassion. Il a voulu qu'avant son récit, on commença par m'offrir quelques rafraîchissemens.

A la fin, pressé par mes instances, il m'a dit : Jeronimo, le pauvre Jeronimo est vivant; c'est tout ce que j'ai d'heureux à vous apprendre. Votre présence lui sera plus salutaire que tous les remedes. Clémentine est en chemin, pour revenir de Naples à Boulogne. Elle est d'une extrême foiblesse, obligée à mettre beaucoup de lenteur dans sa marche. On lui fera prendre quelques jours de repos à Urbin. Chere sœur! que n'a-t-elle pas souffert de la cruauté de sa

cousine, aussi bien que de sa maladie? Le général l'a toujours traitée avec amitié. Il est marié, depuis votre départ, à une dame dont le mérite, la fortune & la naissance ne nous laissent rien à desirer. Il ne s'oppose point au desir qu'il nous a vu de faire encore une tentative. Sa femme a souhaité d'accompagner ma sœur; & ne pouvant vivre sans elle, il a pris le parti de faire aussi le voyage. S'il avoit pris conseil de moi, il seroit demeuré à Naples. Cependant j'espere que vous le trouverez aussi disposé que nous à la reconnoissance pour votre visite & pour toutes les peines où vous n'avez pas fait difficulté de vous engager.

A l'égard de ma sœur, a-t-il continué, sa santé n'a souffert aucune diminution; mais il nous reste peu d'espérance que son esprit se rétablisse jamais. Elle garde un silence obstiné. Elle ne répond pas même aux questions qu'on lui fait. Camille est avec elle. C'est la seule personne qu'elle paroisse écouter. On lui a dit que le général est marié. Cette nouvelle n'a fait aucune impression sur elle, non plus que les caresses de sa belle-sœur, qui s'efforce d'obtenir son amitié. Nous espérons qu'à son retour, mon pere & ma mere auront plus de pouvoir sur son esprit. Dans ses plus fâ-

cheux accès, elle n'a jamais oublié ce qu'elle doit à l'un & à l'autre. Camille croit lui voir quelquefois de l'attention lorsqu'on lui parle de vous : mais cette situation dure peu. Tout d'un coup elle tressaillit avec une apparence de terreur ; elle regarde autour d'elle, elle met le doigt sur ses levres, comme si sa crainte étoit que sa cousine ne sache qu'on a prononcé votre nom devant elle.

Le prélat & le pere Marescotti, regrettent également que l'entrevue qu'elle desiroit lui ait été refusée. Ils sont persuadés, tous deux, que cette complaisance, & celle de l'abandonner aux soins maternels de madame Bemont, étoit la seule voie dont on pût espérer quelque succès. Mais à présent, dit l'évêque...... Il n'a point achevé. Un soupir a déclaré le reste.

Le lendemain, je dépêchai un de mes gens à Boulogne, pour me préparer un logement, & nous nous mîmes en chemin l'après-midi. Le comte de Belvedere trouva l'occasion de m'apprendre que sa passion n'est pas ralentie pour Clémentine, & que, malgré sa maladie, il a fait de nouvelles ouvertures de mariage à la famille. Comme il n'est pas question d'un mal héréditaire, il se promet tout de la patience & des remedes. En nous quittant, après nous

avoir accompagnés pendant une partie du chemin : souvenez-vous, chevalier, me dit-il, que Clémentine est le centre de mes espérances. Il m'est impossible d'y renoncer. Je n'aurai point d'autre femme. Le silence fut ma seule réponse. J'admirai la force de son attachement, & je le plaignis beaucoup. Il me promit d'autres explications à Boulogne.

Nous y arrivâmes le 15. J'y repris mon ancien logement. Pendant la route, Jeronimo avoit été le principal sujet de notre entretien. L'évêque & le pere n'eurent pas besoin d'entendre long-tems M. Lowther pour prendre une haute opinion de son habileté ; & dans la satisfaction qu'ils en ressentirent, ils l'assurerent qu'indépendamment du succès, son voyage seroit pour lui la plus avantageuse affaire qu'il eût jamais entreprise. Il répondit qu'étant au-dessus du besoin, l'intérêt avoit eu peu de part à ses vues, & qu'il étoit parfaitement satisfait des conditions que je lui avois déjà fait accepter.

Jugez, cher docteur, avec quelle émotion je revis le palais della Porretta, quoique Clémentine n'y fût point encore. Je me hâtai de passer dans l'appartement de mon cher Jeronimo, qui étoit instruit de mon arrivée. En me voyant paroître : j'embras-

ſerai donc encore une fois, s'écria-t-il, l'homme que j'aime, mon cher, mon généreux Grandiſſon! Ah! c'eſt aujourd'hui que j'ai aſſez vécu. Il pencha la tête ſur ſon oreiller, pour me conſidérer d'un air attendri. Je voyois éclater ſur ſon viſage le plaiſir au milieu de la douleur.

L'évêque, qui n'avoit pu être témoin de cette tendre ſcene, parut alors, & me dit que le marquis & la marquiſe étoient fort impatiens de me voir. Il me conduiſit lui-même. L'accueil du marquis fut civil; mais celui de la marquiſe ne peut être comparé qu'à celui d'une mere qui revoit un fils après une longue abſence. Auſſi me dit-elle qu'elle m'avoit toujours regardé comme un quatrieme fils; & qu'à préſent qu'elle venoit d'apprendre que je m'étois fait accompagner d'un habile chirurgien, & que j'apportois les avis des plus grands médecins d'Angleterre, elle reconnoiſſoit que les obligations de ſa famille ne pouvoient jamais être acquittées.

J'avois M. Lowther avec moi. Sur le champ, on fit appeller les chirurgiens qui traitoient le ſeigneur Jeronimo. Ils ne firent pas difficulté d'expliquer leur méthode & leurs opérations. M. Lowther prit le ton d'un homme éclairé qui reſpecte les lumieres d'autrui; & la jalouſie, naturelle pour

pour les étrangers, n'empêcha point que ſon mérite ne fût reconnu. Jeronimo, dans une confiance aveugle pour tout ce qui vient de moi, a ſouhaité qu'il prît une chambre proche de la ſienne. Depuis ce moment, M. Lowther, qui n'a pas ceſſé de l'obſerver, m'aſſure qu'il ſe rendra digne de ſa confiance & de la mienne. Quel bonheur pour moi, cher ami, ſi je devenois utile à la guériſon du frere & de la ſœur, tous deux ſi chers l'un à l'autre, qu'on doute ſi leur mutuelle tendreſſe n'a pas beaucoup de part à la durée de leur maladie! Mais que de préſomption dans une ſi flatteuſe eſpérance!

A préſent, l'impatience commune eſt de voir arriver Clémentine. Elle eſt à Nocera. Le général & ſa femme ſont avec elle. Ce fier comte ne peut ſoutenir l'idée de mon retour, ni penſer avec modération qu'on me croie ſi néceſſaire au rétabliſſement de ſa ſœur. C'eſt ce que la marquiſe m'a fait entendre dans une converſation que je viens d'avoir avec elle Elle m'a conjuré de me modérer, ſi quelque excès de ſenſibilité pour l'honneur de la famille, emportoit ſon fils au-delà des bornes. Dans cet entretien, je n'ai pas été peu ſurpris de lui entendre dire qu'elle commençoit à craindre que cette chere fille, dont elle avoit eu

long-tems une si haute opinion, ne fût pas digne de moi, dans la supposition même qu'elle eût le bonheur de se rétablir. Un compliment de cette nature n'a pu manquer de me causer beaucoup d'embarras. Que pouvois-je répondre qui ne parût ou trop froid, ou peut-être intéressé, & capable de faire juger que je comptois trop sur une récompense que le général croit encore au-dessus de moi ? Je me contentai de dire, & c'étoit avec vérité, que l'infortune de l'aimable Clémentine me la rendoit plus chere que tout l'éclat de sa fortune. Il n'y a point d'ouverture, repliqua la marquise, que je ne sois portée à vous faire. Toutes mes résolutions sont en suspens. Nous ne savons à quel parti nous attacher Votre voyage entrepris au premier signe ; la possession où vous êtes d'un bien considérable dans le pays de votre naissance ; car vous devez bien juger que nous n'avons pas négligé les informations sur tout ce qui vous regarde ; Olivia, qui, sans être une Clémentine, a des prétentions sur vous, & qui a quitté l'Italie, comme nous le savons, & comme vous l'avouez vous-même, pour les faire valoir en Angleterre ; quelles obligations ne vous avons-nous pas ? A quoi nous résoudre ? Que devons-nous souhaiter ?

La Providence & vous, madame, vous réglerez mes pas. Je suis en votre pouvoir. La même incertitude, qui vient de la même cause, ne me laisse pas plus qu'à vous la liberté de me déterminer. C'est au rétablissement de notre chere Clémentine que toutes mes idées & tous mes desirs se rapportent à présent, sans la moindre vue d'intérêt.

Permettez que je vous fasse une question, a-t-elle repris; c'est pour ma satisfaction particuliere. Si l'événement devenoit heureux pour Clémentine, vous croiriez-vous engagé par vos premieres offres?

Lorsque je les fis, madame, la situation, de votre côté, étoit la même qu'aujourd'hui: Clémentine ne jouissoit pas d'une meilleure santé. La seule différence, c'est que ma fortune a changé, & qu'elle répond à mes desirs. Mais je vous déclarai alors, que si vous me faisiez l'honneur de me donner votre fille, sans insister sur un article indispensable, je renoncerois volontiers à tout autre bien qu'elle, & je me reposerois de mon établissement sur la bonté de mon pere. L'héritage de mes ancêtres seroit-il capable d'altérer mes résolutions? Non, madame. Jamais je n'ai fait d'offre à laquelle j'aie manqué, lorsqu'il n'est point arrivé de changement dans les circonstan-

ces. Si vous vous relâchez sur l'article de la résidence, je me reconnoîtrai fort obligé à votre bonté, sans vous proposer d'autre condition.

Elle a répété qu'elle ne m'avoit fait cette question que pour se satisfaire elle-même. Je parle sincérement, a-t-elle ajouté, & jamais vous ne me trouverez coupable de mauvaise foi.

Je l'ai assurée que toute mon ambition étoit de répondre à l'opinion qu'elle avoit de moi. Je me crois lié, lui ai-je dit. Vous, madame, & les vôtres, vous êtes libres. Quelle satisfaction, cher docteur, pour un cœur aussi fier que vous connoissez le mien, de m'être trouvé en état de lui tenir ce langage! Si, m'abandonnant à mes inclinations, j'avois tâché de plaire à la jeune personne dont vous connoissez les charmes, comme je le pouvois avec honneur, & comme je l'aurois fait sans doute, si j'avois été moins touché des malheurs de cette noble famille, je me serois engagé dans des difficultés qui augmenteroient beaucoup mes peines. Apprenez-moi, cher ami, que miss Byron est heureuse. Quelle que soit ma destinée, je me réjouis de n'avoir entraîné personne dons mes incertitudes. La comtesse de D.... est une femme respectable. Miss Byron mérite une telle mere, &

la comtesse ne trouvera jamais une fille plus digne d'elle. Que le bonheur de cette chere miss est important pour le mien ! Je lui ai demandé son amitié. Je me suis bien gardé de souhaiter une correspondance avec elle, & je m'applaudis de ne m'être pas fié là-dessus à mon cœur. Quel auroit été mon embarras ! Graces au ciel, je n'ai rien à me reprocher. Lorsqu'on ne se jette pas témérairement dans le danger, & qu'on n'a pos trop de confiance à ses propres forces, on peut espérer de sa propre prudence des secours proportionnés à l'occasion.

J'ai parlé à la marquise, de madame de Sforce & de sa fille, & je lui ai demandé si ces deux dames étoient à Milan. Vous savez, sans doute, m'a-t-elle répondu, le cruel traitement que Clémentine a reçu dans cette maison ; madame de Sforce prend parti pour sa fille. Ce différent nous a mis fort mal ensemble. Elles sont toutes deux à Milan. Le général a fait serment de ne les revoir jamais, s'il peut l'éviter. L'Évêque a besoin de toute sa religion pour leur pardonner. Vous n'ignorez pas, chevalier, les raisons qui ne nous permettent point de laisser prendre le voile à Clémentine.

J'ai conçu, madame, que c'étoient des

raisons de famille, fondées sur les dernieres dispositions de son grand-pere; mais je n'ai jamais eu la curiosité de m'en informer plus particuliérement.

Ma fille, monsieur, est en possession d'une terre fort considérable, qui touche à la principale des nôtres. Elle doit ce présent à ses deux grands-peres, qui l'aimoient tous deux avec passion, & qui se réunirent, pour lui donner une marque solide de leur tendresse. L'un d'eux, qui étoit mon pere, avoit aimé dans sa jeunesse une jeune personne d'un mérite extraordinaire, & s'étoit cru bien établi dans son cœur; mais lorsque, de l'aveu des deux familles, le mariage étoit prêt à se conclure, un accès de piété mal entendue la porta tout d'un coup à se jeter dans un couvent, où son impatience lui permit à peine d'attendre la fin des épreuves, pour former le dernier engagement. Dans la suite elle eut le malheur de s'en repentir, & sa triste situation ne fut ignorée de personne. Mon pere, d'ailleurs zélé catholique, en conçut une aversion insurmontable pour le cloître; & remarquant de bonne heure un tour sérieux dans le caractere de Clémentine, il prit, de concert avec le pere de mon mari, la résolution de ne rien épargner pour lui ôter le goût de la vie

religieuse. Leur dessein étoit aussi de fortifier les deux maisons par de bonnes alliances. En un mot, cette terre s'étant présentée, ils l'acheterent à frais communs pour ma fille; &, par une clause spéciale de leurs testamens, ils statuerent que si Clémentine prenoit le voile, un legs si riche passeroit à Daurana, fille de ma sœur Sforce.

Nous étions bien loin de soupçonner que Daurana eût des sentimens fort passionnés pour le comte de Belvedere, & que son dessein, comme celui de sa mere, fût de pousser ma fille dans un couvent, pour succéder à son bien, & pour s'assurer du comte. Cruelle cousine! cruelle tante! Avec les apparences d'une si vive affection pour ma fille! Malheureux le jour où nous la remîmes entre leurs mains!

Outre la belle terre qu'elle tient de ses grands-peres, nous pouvons faire beaucoup en sa faveur. L'Italie a peu de familles aussi riches que la nôtre. Ses freres ne considerent point leur propre intérêt, lorsqu'il est question des siens; & je lui dois aussi cette justice, que sa générosité ne cede point à la leur. Nos quatre enfans n'ont jamais connu ce que c'est que l'altercation. L'avantage de l'un, est toujours celui de l'autre. Cette fille, cette chere fille, a

fait de tout tems les délices de sa famille. Quelle seroit notre joie de la voir rétablie, & mariée suivant l'inclination de son cœur! Cependant nous avions toujours cru remarquer que, malgré les dispositions de ses grands-peres, son penchant étoit pour le cloître. Mais à présent, chevalier, vous ne vous étonnerez point que nous soyions résolus de nous y opposer. Pourrons-nous consentir à voir la cruauté de Daurana récompensée, sur-tout lorsque nous ne pouvons plus nous dissimuler les motifs de sa barbarie? L'aurois-je jamais pensé de ma sœur Sforce? Mais que ne peuvent l'amour & l'avarice, lorsque ces deux passions réunissent leurs forces; l'une régnant dans le cœur de la mere, & l'autre dans celui de la fille? Hélas! hélas! elles ont ruiné l'esprit de ma chere Clémentine. Le seul nom de Daurana lui cause de la terreur.

J'appréhende, mon cher docteur, & je suis impatient tout à la fois de revoir l'objet de tant de larmes. Je souhaiterois qu'elle ne fût point accompagnée du général. Ma crainte est de manquer de modération, s'il oublie la sienne. Je trouve dans mon cœur que je n'ai pas mérité qu'on en use mal avec moi; & que de mes égaux sur-tout, ou de mes supérieurs, je ne dois pas le souffrir. C'est un aveu que je vous

fais avec confusion ; car cet orgueil étant un vice réel, il y a long-tems que je devrois l'avoir surmonté.

Mes plus tendres complimens à ceux pour qui vous me connoissez de l'affection. M. & madame Reves sont du nombre. Je crois Charlotte heureuse. Si quelque chose manque à son bonheur, je suis persuadé que c'est sa faute. Dans l'égalité de ma tendresse pour mes deux sœurs, qu'elle ne me donne pas sujet de dire que son ainée est la meilleure, & par conséquent la plus aimable.

Olivia me cause de l'inquiétude. J'ai honte pour elle & pour moi, qu'avec sa naissance & ses bonnes qualités, elle ait été capable d'une démarche qu'elle condamneroit dans une autre. Lorsqu'une femme a passé sur cette délicatesse, qui est comme le rempart de la modestie, que reste-t-il à la modestie même, pour se mettre à couvert de l'ennemi ?

Dites à mon Emilie qu'elle n'est jamais hors de ma mémoire, & que parmi les excellens exemples qu'elle a devant les yeux, ceux de miss Byron ne doivent jamais sortir de la sienne.

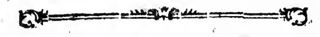
Milord L... & milord G... sont en pleine possession de ma tendresse fraternelle. Je n'écris point aujourd'hui à mon cher Bel-

cher ; vous écrire, c'est écrire à lui.

Vous connoissez le fond de mon cœur. Si dans cette lettre, ou dans les suivantes, il échappoit à ma plume quelque chose dont la communication vous parût demander des ménagemens, je compte sur votre discrétion avec plus de confiance qu'à la mienne.

J'attends de mes amis un grand nombre de lettres par le premier ordinaire. Ma patrie, que j'ai toujours aimée, n'a jamais été si chere qu'aujourd'hui à votre, &c.

GRANDISSON.



LETTRE LXIX.

Le chevalier GRANDISSON *au docteur* BARLET.

A Boulogne, 22 Mai.

L'ÉVÊQUE de Nocera partit hier pour Urbin, dans la seule vue d'être informé par ses yeux de la santé de sa sœur, & peut-être de disposer le général à me voir avec politesse. Si j'etois sûr que l'honnête prélat crût cette précaution nécessaire, mon orgueil en seroit piqué.

Le comte de Belvedere est d'hier au soir à Boulogne. Il a cherché d'abord à me voir. Dans un assez long entretien, il m'a dit en confidence, qu'on lui avoit fait des propositions de mariage avec la signora Daurana; qu'il avoit répondu que son cœur est engagé, quoiqu'avec peu d'espérance; & qu'il regrettoit peu d'avoir fait une réponse si courte, parce qu'il avoit su avec quelle cruauté & par quels motifs les auteurs de cette ouverture avoient aggravé les maux du plus parfait ouvrage de la nature. Vous voyez, a-t-il ajouté, que je m'explique avec vous sans réserve. Vous m'obligeriez beaucoup, chevalier, si vous vouliez m'apprendre quelles sont à présent vos propres vues. Mais je serois charmé d'entendre de vous-même ce qui s'est passé entre vous, Clémentine & la famille, avant votre départ d'Italie. Ils m'ont déjà fait leur relation.

Je lui ai fait la mienne avec une fidélité dont il a paru fort satisfait. C'est exactement, m'a-t-il dit, ce qu'on m'avoit déjà raconté. Si vous étiez d'une même religion, Clémentine & vous, il n'y auroit rien à prétendre pour un autre homme. J'adore sa piété & son attachement à l'église; mais je n'ai pas le cœur assez étroit, pour ne pas rendre la même justice à vos

ſentimens. Comme ſa maladie eſt accidentelle, je ne penſerois jamais à d'autres femmes, ſi je pouvois me flatter qu'elle ne ſe crût pas malheureuſe avec moi. Parlez naturellement : je ſais qu'on a deſiré votre retour; êtes-vous venu dans la réſolution de l'épouſer, ſi ſa ſanté ſe rétablit ?

Je lui ai fait la même réponſe qu'à la marquiſe. Il a paru auſſi content de moi que je le ſuis de lui. Le même jour il eſt retourné à Parme.

Vendredi, 23 de Mai.

Le prélat eſt de retour. Clémentine avoit été fort mal. La fievre étoit ſurvenue. Combien n'a-t-elle pas eſſuyé d'agitations ? L'évêque m'aſſure que le général & ſa femme ſe reconnoiſſent obligés aux ſoins que j'ai pris pour le ſervice de Jeronimo. La fievre ayant quitté Clémentine, elle ſera ici dans un jour ou deux.

Que je ſuis impatient de la voir ! Cependant ce ſpectacle ne me promet que de l'amertume. C'eſt, dit-on, le vrai tableau de la triſteſſe muette. Ses traits ſont les mêmes, ajoute l'évêque, quoiqu'elle ſoit fort maigrie. On lui a dit que Jeronimo commençoit à ſe trouver mieux : votre cher Jeronimo, lui a répété le général. Elle a prononcé tendrement ce nom ; & baiſſant

les yeux, elle eſt retombée dans un profond ſilence. Enſuite on lui a prononcé auſſi mon nom. Elle a regardé promptement autour d'elle, comme dans l'eſpérance d'y voir quelqu'un. Mais ſur quelque bruit que le haſard a fait entendre, elle a treſſailli, elle a jeté les bras autour de Camille, les yeux troublés, dans la crainte apparemment, d'être obſervée par la cruelle Daurana. Combien doit-elle avoir ſouffert de ſa barbarie?

Vendredi au ſoir.

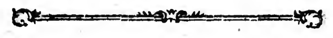
Je paſſe la moitié du tems avec le ſeigneur Jeronimo; mais à différentes heures, pour ne pas fatiguer ſes eſprits. Les chirurgiens italiens & M. Lowther s'accordent heureuſement dans toutes leurs meſures. Auſſi le malade rend-il témoignage qu'il n'a pas été ſi bien depuis pluſieurs mois. Tout le monde attribue le retour de ſes forces à mes fréquentes viſites. On doit lui faire demain une ouverture ſous ſa plus dangereuſe plaie. M. Lowther, qui entreprend cette opération, ne veut ſe flatter de rien, dit-il, avant le ſuccès.

Le marquis & ſa femme ne ceſſent point de me marquer leur reconnoiſſance dans les termes les plus vifs & les plus obligeans. Je reçus hier leur viſite, ſous le prétexte

d'une légere indiſpoſition qui me retint dans ma chambre, & que je crois venue du tumulte de mes eſprits, occaſionné par la fatigue, par mes craintes pour Jeronimo, par mon inquiétude pour Clémentine, & par le ſouvenir continuel des chers amis que j'ai laiſſés en Angleterre. Vous ſavez, cher docteur, que malgré tous mes efforts pour déguiſer ſouvent des peines auxquelles je ne puis remédier, le ciel m'a donné un cœur plus ſenſible qu'il ne convient à mon repos. Olivia eſt un tourment pour mon imagination. Pour miſs Byron, elle doit être heureuſe dans la droiture de ſon cœur. Je ſuis porté à croire qu'elle ne réſiſtera point aux vives inſtances de la comteſſe D..... en faveur de ſon fils, qui eſt aſſurément un de nos plus aimables ſeigneurs. Elle ſera la plus heureuſe femme du monde, comme elle en eſt une des plus dignes, ſi ſon bonheur répond à mes vœux. Emilie occupe une grande partie de mes penſées. Notre cher Belcher eſt fait pour être heureux. Milord W......, mes ſœurs & mes beaux-freres doivent l'être auſſi. Pourquoi ne le ſerois-je pas moi-même? Je dois, je veux l'être, ſi j'obtiens du ciel la ſanté de Jeronimo & celle de ſa ſœur. Vous, cher docteur, il eſt impoſſible que vous ne le ſoyiez pas. Qui m'empêche donc de croire

que je partage le bonheur de tous mes amis, comme je vous assure, mon cher docteur, que je suis le plus fidele & le plus dévoué des vôtres ?

GRANDISSON.



LETTRE LXX.

Le chevalier GRANDISSON au docteur BARLET.

Lundi, 26 Mai.

HIER au soir, Clémentine, le général, sa femme, le comte Della Porretta & le seigneur Sebastien son fils, arriverent à Boulogne. Il n'y avoit pas une heure que j'avois quitté Jeronimo. L'opération s'étoit faite avec succès; mais dans son extrême foiblesse, il s'étoit évanoui plusieurs fois pendant le jour. Cependant je l'avois laissé assez tranquille, & même agréablement occupé du retour de sa sœur. Le prélat me fit dire avant la nuit, que Clémentine étoit arrivée; qu'elle étoit fatiguée, abattue, & dans ses méditations ordinaires; mais que Camille viendroit m'apprendre le lende-

main quelle feroit la fituation de fa maîtreffe.

Pendant toute la nuit je n'ai pas fermé les yeux. Vous concevez, cher docteur, la caufe de mon infomnie. Camille eft venue ce matin. Cette pauvre fille étoit fi pénétrée de la joie de me revoir en Italie, que je n'ai pu obtenir tout d'un coup les éclairciffemens qui caufoient mon impatience. Enfin elle m'a dit que le général & l'évêque fe difpofoient à me venir furprendre chez moi; & continuant avec autant de foupirs que de mots: hélas! monfieur, que ma maîtreffe a fouffert depuis que vous nous avez quittées! Vous ne la reconnoîtrez pas. Nous ne fommes pas fûres non plus qu'elle vous reconnoiffe. Quelle fera votre premiere entrevue! Elle n'a que peu de bons intervalles. Ses ténebres font ordinairement fi profondes! Elle ne parle à perfonne. Le moindre étranger l'épouvante. O cruelle, cruelle Daurana! Camille m'a tenu long-tems les mêmes difcours, fans que mes queftions aient pu l'interrompre, & fans me donner d'autres lumieres que ce que j'ai pu recueillir de fes plaintes & de fes exclamations. Hélas! ai-je penfé, les fouffrances de Clémentine ont affecté auffi la tête de cette pauvre fille.

Elle m'a quitté avec la même précipita-

tion, de peur qu'on eût besoin d'elle, & dans la crainte que le général ne la trouvât chez moi.

Les deux freres sont arrivés presqu'aussitôt. Le général m'a pris la main avec une sorte de politesse forcée. Nous avons, monsieur, m'a-t-il dit, beaucoup de graces à vous rendre, pour nous avoir amené votre M. Lowther. Les chirurgiens anglois sont-ils si fameux ? Mais comme les guerriers de votre nation savent faire des blessures, ils ne doivent pas manquer d'artistes pour les guérir. Nous vous sommes obligés aussi d'avoir entrepris vous-même le voyage. Jeronimo en est déjà mieux. Puisse le ciel achever sa guérison ! Mais, hélas ! notre malheureuse sœur ! La pauvre Clémentine ! je n'en espere plus rien.

Que je regrette, a dit le prélat, qu'on ne l'ait pas laissée à la garde de madame Bemont !

Le général, l'ayant enlevée lui-même de Florence, n'étoit pas disposé à témoigner le même regret. Il y avoit des tempéramens, a-t-il interrompu, auxquels on auroit peut-être mieux fait de s'arrêter. Mais Daurana est une fille infernale ; & madame de Sforce doit être détestée, pour avoir favorisé ses cruelles vues.

Il a parlé de mon retour, dans des ter-

mes assez froids. Cependant, a-t-il dit; puisque j'étois à Boulogne, & que sa sœur avoit paru souhaiter de me voir, on pouvoit permettre une entrevue, pour satisfaire ceux de la famille qui m'avoient invité à repasser en Italie; en quoi il admiroit d'autant plus ma complaisance, qu'on n'ignoroit point que j'avois en Angleterre la signora Olivia; mais que d'ailleurs il espéroit peu.....

Il s'est arrêté. Je n'ai pu retenir un regard d'indignation, mêlé de mépris: & sans autre réponse, je me suis tourné vers l'évêque, pour lui demander comment Jeronimo avoit passé la nuit. Assez bien, m'a répondu froidement le général même; mais je suis trompé, chevalier, si je n'ai remarqué dans vos yeux un air méprisant. Mes yeux, ai-je repliqué, s'accordent toujours avec mon cœur. Il me semble, monsieur, que vous attachez peu de prix à mon intention; & je n'en attache pas plus à la peine de mon voyage, si vos réflexions ne tombent pas personnellement sur moi. Si j'étois à Naples, monsieur, & chez vous-même, je vous dirois que dans cette occasion vous ne rendez point assez de justice à l'envie d'obliger. Au reste, je ne vous demande aucune faveur qui ne soit pour votre avantage autant que pour le mien.

Cher Grandiſſon ! s'écria l'évêque. Mon frere ! dit-il au général : ne m'avez-vous pas promis.... Pourquoi parler d'Olivia au chevalier ? Eſt-ce là, monſieur, ce qui vous chagrine ? reprit le général, en s'adreſſant à moi. Je me garde bien de faire des réflexions qui puiſſent offenſer un homme de votre importance.... ſur-tout pour les dames, monſieur. Un air de raillerie accompagnoit ce diſcours. Je me ſuis tourné vers l'évêque : vous voyez, lui ai-je dit, que votre frere a pour moi un fond inſurmontable d'averſion. Je me ſouviens qu'à Naples il me marqua des ſoupçons auſſi injurieux pour ſa ſœur que pour moi. J'ai cru les avoir détruits ; mais ſa mauvaiſe diſpoſition renaît. Cependant, tranquille comme je ſuis dans mon innocence, il lui ſera difficile, par mille raiſons, de me faire ſortir des bornes.

Et de ces mille raiſons, chevalier, mon intérêt ſans doute en eſt une (d'un ton moqueur) ?

Vous en jugerez comme il vous plaira, ai-je répondu. Mais ne partons-nous pas, meſſieurs, pour aller voir le ſeigneur Jeronimo ?

Non, a dit l'évêque, juſqu'à ce que je voie l'amitié plus ferme entre vous. Mon

frere, donnez-moi votre main (en s'efforçant de la prendre). La vôtre, chevalier.

Difpofez de la mienne, ai-je répondu en la lui offrant. Il l'a prife, & celle du général en même tems. J'ai fait un pas pour lui donner plus de facilité à les joindre ; & faififfant celle du général, qui fembloit réfifter encore : rendez-vous, monfieur, lui ai-je dit ; acceptez l'offre d'un cœur fincere. Faites-moi connoître, par une heureufe expérience, ces grandes qualités que tout le monde vous attribue. Je demande votre amitié, parce que je trouve dans mon cœur un témoignage que je la mérite ; & je ne l'y trouverois pas, fi j'étois capable d'une baffeffe. Je ferois fâché de paroître méprifable à vos yeux ; mais je ne le ferai jamais aux miens.

Il a demandé à fon frere s'il croyoit que cet air de fupériorité fût fupportable. J'ai répondu, que l'aveu qu'il en faifoit me combloit d'honneur. L'évêque s'eft hâté d'ajouter que je parlois avec nobleffe, que mon caractere étoit connu, & qu'il efpéroit de nous voir intimes amis. Il nous a preffés d'accepter ce nom.

Pourquoi le diffimuler ? a repris le général : je ne puis foutenir que le chevalier

se croie aussi nécessaire à ma sœur, qu'on paroît se le persuader dans ma famille.

Vous me connoissez peu, monsieur, lui ai-je répondu. Je ne fais point à présent d'autres vœux que pour le rétablissement de votre sœur & du seigneur Jeronimo. Si j'ai le bonheur d'y contribuer, ma joie seule est une récompense. Mais pour vous mettre l'esprit en repos, & pour vous faire entrer dans les sentimens que je desire, je vous donne ma parole d'honneur (c'est une loi, monsieur, que je n'ai jamais violée), que quelques succès que nous obtenions du ciel pour la maladie de votre sœur, je n'accepterai la plus grande faveur qu'on puisse m'accorder, qu'avec le consentement des trois freres, comme avec celui du pere & de la mere. J'ajoute que ma propre fierté ne me permettroit pas d'entrer dans une famille où l'on ne penseroit pas honorablement de moi, ni d'exposer une femme que j'aime, au mépris de ses plus proches parens.

Le général a paru satisfait de cette explication. C'est parler noblement, m'a-t-il dit : je vous demande la main, & je fais profession d'être votre ami.

Que dites-vous de cet orgueil, mon cher docteur ? Il ne peut digérer qu'un

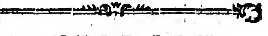
ſimple gentilhomme anglois, car c'eſt de cet œil qu'il me regarde, s'allie jamais avec ſa famille, quelque peu de vraiſemblance qu'il trouve lui-même au rétabliſſement de ſa ſœur. D'ailleurs il aime beaucoup le comte de Belvedere, & toute la famille auroit été charmée d'une alliance avec lui.

Le prélat a paru fort ſatisfait de nous voir diſpoſés de part & d'autre à vivre en meilleure intelligence. Il m'en a d'autant moins coûté pour accorder quelque choſe à l'orgueil d'autrui, que madame Bemont avoit eu ſoin de m'y préparer. Le pere même & la mere de cet eſprit hautain, craignoient beaucoup de ſon humeur; ils apprendront avec joie, que j'ai vaincu ſi facilement ſes préventions.

En ſe retirant, le général m'a pris la main, & m'a dit d'un air enjoué: je ſuis marié, chevalier. Aux vœux que j'ai faits pour ſon bonheur, il a répondu qu'ils étoient inutiles, & qu'il étoit parfaitement heureux. Ma femme, a-t-il repris, eſt tout ce qu'il y a d'aimable au monde. Elle brûle de vous voir. Je ſuis ſans crainte, parce qu'elle eſt généreuſe, & que je ſerai toujours reconnoiſſant. Mais veillez ſur vous-même, chevalier; veillez ſur vous, je vous en avertis. Le moindre

coup d'œil fera observé. Admirez-là, j'y consens ; & je vous défie de vous en défendre : mais je suis bien aise au fond qu'elle ne vous ait pas vu avant qu'elle fût à moi.

Les deux freres m'ont quitté avec d'autres marques d'amitié ; & pour dernier compliment, l'évêque m'a dit qu'il se félicitoit d'avoir désormais trois freres. Je me dispose à les suivre au palais della Porretta. Imaginez-vous, cher docteur, avec quelle agitation.



LETTRE LXXI.

Le chevalier GRANDISSON au docteur BARLET.

A Boulogne, lundi au soir, 26 Mai.

JE suis revenu. J'arrive. Vous attendez de moi, cher docteur, un détail intéressant.

Je n'étois parti qu'après dîner, mais de fort bonne heure, dans la vue de pouvoir passer quelque tems avec mon cher Jeronimo. Il lui reste de vives douleurs de sa derniere opération. Cependant M. Lowther est tranquille, & n'en a pas moins d'espérance.

Lorſque je ſuis demeuré ſeul avec ce fidele ami, il m'a dit qu'on ne lui avoit pas encore fait voir ſa ſœur; qu'il en concluoit qu'elle devoit être fort mal; mais qu'il ſavoit néanmoins qu'on la diſpoſoit à recevoir ma viſite. O cher Grandiſſon! s'eſt-il écrié dans un tranſport de tendreſſe; que je plains un cœur auſſi ſenſible, auſſi généreux que le vôtre! Mais qu'avez-vous fait au général? Il m'aſſure qu'il vous admire, qu'il vous aime; & l'évêque m'en a fait des félicitations. Il ſait que rien ne pouvoit me cauſer plus de plaiſir.

Le général eſt entré dans le même inſtant. Il m'a ſalué avec tant d'amitié, que j'ai vu éclater la joie dans les yeux de Jeronimo. Dans quel état je viens de laiſſer ma ſœur! nous a dit le général. Je ne ſais, chevalier, comment vous pourrez ſoutenir ce ſpectacle. Le prélat s'eſt fait voir auſſitôt: ô chevalier! m'a-t-il dit en entrant, ma ſœur n'eſt ſenſible à rien. Elle ne connoît perſonne. Camille même eſt étrangere pour elle aujourd'hui. Dans leur premier mouvement, ils avoient oublié que ce récit pouvoit faire trop d'impreſſion ſur leur frere. Après l'avoir conſolé, ils m'ont propoſé de paſſer dans l'appartement de M. Lowther, qui eſt demeuré ſeul avec ſon malade.

La

La marquise nous y a joints, les yeux tout en larmes. Cette chere fille ne me connoît point, ne fait pas la moindre attention à moi Je ne l'avois pas encore vue dans cette insensibilité pour sa mere. Je lui ai parlé du chevalier Grandisson. Votre nom ne la réveille point : que penser de cet étrange silence ? Camille lui a dit que vous devez la voir. Ma belle-fille lui a fait la même promesse. O chevalier ! c'en est fait ; elle a perdu entiérement la raison. Nous avons même été assez barbares pour essayer le nom de Daurana ; elle n'en est point effrayée, comme elle l'a toujours été.

Camille est entrée, d'un air fort joyeux : ma maîtresse vient de parler. Je lui ai dit qu'elle devoit se préparer à voir le chevalier Grandisson, & que tout le monde, le général même, s'empressoit à le caresser. Allez, m'a-t-elle répondu, vous ne me tromperez plus par des fables. C'est tout ce que j'ai pu tirer de sa bouche.

On a conclu de ce changement, qu'elle pourroit me reconnoître lorsque je paroîtrois devant elle ; & nous sommes passés dans le cabinet de la marquise. Le directeur m'avoit fait une peinture fort avantageuse de la femme du général, que je n'avois pas encore vue ; & je savois du prélat, qu'avec tout le mérite de la marquise, elle

avoit reçu, comme elle, une éducation françaife. Le marquis, le comte, le directeur & cette dame, dont j'ai réellement admiré les charmes, étoient dans le cabinet. Le général a pris foin lui-même de me préfenter à fa femme. Nous nous fommes affis. On s'étoit propofé, comme je l'ai remarqué, de réveiller l'attention de Clémentine, en me faifant paroître devant elle, aux yeux de toute l'affemblée. Mais j'ai demandé à la marquife s'il n'étoit pas à craindre qu'une compagnie fi nombreufe ne lui causât trop d'émotion. Plût au ciel, a répondu le marquis, en foupirant, qu'elle pût être émue de quelque chofe! Notre conférence, a dit la marquife, n'aura l'air que d'une converfation de vifite. Que n'avons-nous pas tenté, pour exciter fon attention par d'autres voies? Au refte, a dit le prélat, nous fommes fes plus proches parens. Et nous fommes bien aifes, a dit le général, de faire nos obfervations. Elle eft prévenue, a repris la marquife, fur toutes les perfonnes qu'elle doit voir ici; & j'ai donné ordre qu'elle ne foit accompagnée que de Laure & de Camille.

La chere Clémentine eft entrée au même inftant, appuyée fur le bras de Camille, & fuivie de Laure. Sa marche étoit lente & majeftueufe; fes yeux baiffés. Elle étoit en

robe noire & traînante. Un voile de gaze blanche couvroit ſon viſage. Quelle vive image de l'affliction !

Je n'ai pu me défendre d'une extrême émotion. Je me ſuis levé ; je me ſuis remis ſur ma chaiſe, & je me ſuis levé encore une fois, irréſolu, ne ſachant que faire ni que dire.

Elle s'eſt arrêtée au milieu du cabinet. Elle s'eſt tournée vers Camille, pour lui faire ajuſter ſon voile, mais ſans prononcer un mot, ſans lever les yeux devant elle, & ſans obſerver perſonne. J'allois m'avancer vers elle : le général m'a retenu par la main. Demeurez, demeurez, cher Grandiſſon, m'a-t-il dit. Cependant votre ſenſibilité me charme. Elle vient ! elle marche vers nous !

Elle s'eſt approchée, les yeux à demi fermés, & toujours baiſſés vers la terre. Sur un mouvement qu'elle a fait pour tourner vers la fenêtre, Camille lui a dit : ici, ici, mademoiſelle, & l'a menée vers un fauteuil qu'on avoit placé pour elle entre les deux marquiſes. Elle a ſuivi ſans réſiſtance. Elle s'eſt aſſiſe. Sa mere a pleuré. La jeune marquiſe a pleuré auſſi. Son pere ſoupiroit, & détournoit ſes yeux d'elle. Sa mere lui a pris la main, en lui diſant : mon amour, regardez autour de vous. Je vous prie, madame,

a dit le vieux comte, laissez-lui faire ses propres observations. Elle a paru sourde à ce que disoient sa mere & son oncle. Elle n'a pas même levé les yeux. Camille étoit debout derriere son fauteuil.

Le général s'est levé, avec un mêlange de douleur & d'impatience, & s'est approché d'elle. Chere sœur, lui a-t-il dit, en penchant la tête sur son épaule, regardez-nous donc. Ne nous traitez pas avec cette apparence de mépris. Voyez votre pere, votre mere, votre sœur, & tout le monde en pleurs autour de vous. Si vous nous aimez, accordez-nous un sourire. Il a pris sa main, que sa mere avoit quittée pour s'abandonner à ses propres émotions.

Elle a levé enfin la vue sur lui; & faisant comme un effort de complaisance, elle a tâché de sourire : mais l'air sombre avoit pris une si forte possession de tous ses traits, qu'elle n'a pu marquer à son frere que le desir de l'obliger. Son sourire sembloit plongé dans un nuage de tristesse. Pour marquer encore plus de complaisance, elle a dégagé sa main de celle de son frere, elle a jeté ses regards des deux côtés; & distinguant celle de sa mere, elle l'a prise des deux siennes, en penchant la tête dessus avec un mouvement de tendresse.

Le marquis s'est levé de sa chaise, son

mouchoir aux yeux. Chere fille ! s'est-il écrié ; ah ! que je ne revoie jamais un sourire de cette espece! Il pénetre jusqu'ici, a-t-il ajouté, en appuyant la main sur sa poitrine.

Chere & obligeante sœur, a repris le général, vous ne nous méprisez donc pas! Mais voyez les pleurs que vous faites répandre. Voyez votre pere. Il attend de vous un peu de consolation. Sa douleur de votre silence...

Elle a jeté les yeux du côté où j'étois. Elle m'a vu : elle a tressailli. Elle m'a regardé une seconde fois ; elle a tressailli encore : & quittant la main de sa mere, pâlissant & rougissant tour à tour, elle s'est levée, elle a passé les deux bras autour de Camille... O Camille ! c'est tout ce qu'elle a pu prononcer. Un torrent de larmes s'est ouvert le passage ; & toute l'assemblée, quoique vivement touchée, a trouvé du soulagement à les voir couler dans cette abondance. Je me serois précipité vers elle, je l'aurois prise dans mes bras, sans attention pour les témoins ; mais le général me retenant, m'a dit, d'un ton qu'elle pouvoit entendre : cher Grandisson, demeurez assis. Si Clémentine n'a pas oublié son précepteur anglois, elle sera charmée de vous revoir à Boulogne. O Camille ! a-t-elle in-

terrompu, vous ne me trompiez point! Je recommencerai à vous croire. C'eſt lui.... c'eſt lui-même, & ſe penchant ſur le ſein de cette fille, elle y a caché ſes larmes, qui continuoient d'inonder ſon viſage.

L'orgueil naturel du général s'eſt encore fait ſentir. Il m'a tiré à l'écart. Chevalier, m'a-t-il dit, je ne vois que trop le pouvoir que vous avez ſur cette malheureuſe fille. Tout le monde le voit. Mais je me repoſe ſur votre honneur. Vous vous ſouvenez de ce que vous avez dit ce matin.... Juſte ciel! ai-je interrompu, avec quelque émotion. J'ai eu néanmoins la force de m'arrêter; & je me ſuis contenté de reprendre, avec un orgueil peut-être égal au ſien; apprenez, monſieur, que l'homme à qui vous croyez cet avis néceſſaire, ſe qualifie d'homme d'honneur; & que vous le reconnoîtrez tel, vous & tout le reſte du monde. Cette réponſe a paru le déconcerter un peu. Je me ſuis éloigné, d'un air qui n'avoit rien de trop vif pour lui, mais qui l'auroit été trop pour tous les autres, ſi toute leur attention n'eût été tournée ſur Clémentine. Cependant nous n'avons point échappé à celle du prélat. Il eſt venu à nous, lorſque je quittois le général; & comme je n'ai pas continué de m'éloigner, les deux freres ſont ſortis enſemble.

En rejoignant la compagnie, j'ai trouvé la chere Clémentine ſoutenue par les deux marquiſes, & ſuivie de Camille, en chemin, comme j'en ai jugé, pour ſortir du cabinet. Elle s'eſt arrêtée en m'appercevant près d'elle. Ah ! chevalier. Elle n'a dit que ces deux mots ; & penchant la tête ſur le ſein de ſa mere, elle a paru prête à s'évanouir. J'ai pris une de ſes mains qui pendoit ſans mouvement ſur ſa robe, & mettant un genou à terre, je l'ai preſſée de mes levres. Je me ſentois pénétré de tendreſſe, quoiqu'une minute auparavant j'euſſe éprouvé des mouvemens d'une autre nature. Clémentine a jeté ſur moi des yeux languiſſans, avec un air de ſatisfaction qu'on ne lui avoit pas remarqué depuis long-tems. Je n'ai pu prononcer un mot de plus. Je me ſuis levé. Elle a continué de marcher vers la porte ; & lorſqu'elle y eſt arrivée, elle a tourné la tête en arriere, pour me regarder auſſi long-tems qu'elle l'a pu. Je ſuis demeuré comme immobile, juſqu'à ce que le vieux comte, me tirant la main, & prenant en même tems celle du directeur, qui ſe trouvoit proche de lui, nous a dit qu'on ne pouvoit plus ſe tromper ſur la nature du mal, & que le remede n'étoit pas plus in-

certain. Mais, chevalier, a-t-il ajouté, vous deviendrez catholique! le directeur l'a secondé par des souhaits fort ardens. Aussitôt la jeune marquise a reparu, les yeux gros de larmes. On a rejeté mes soins, nous a-t-elle dit; ma sœur est dans un nouvel accès: & se tournant vers moi; ah! monsieur, vous êtes.... mais de quoi vous accuser? Je ne vois que trop ce que vous avez vous-même à souffrir.

Le général est rentré en même tems avec le prélat. A présent, mon frere, a dit le dernier, si ce n'est pas de la générosité, c'est de la justice que je vous demande. Le chevalier conviendra, j'en suis sûr, qu'il y a quelque excès de vivacité à lui reprocher. Oui, monsieur, ai-je répondu; mais il n'est pas moins vrai que les propos du général étoient hors de saison. Peut-être, a dit assez doucement le général. Je me suis tourné vers lui: un aveu juste, monsieur, est un glorieux triomphe. Je me donne hardiment pour un homme incapable de bassesse, qui ne mollira point sur l'honneur, mais qui prend droit du témoignage de son propre cœur, pour souhaiter d'être regardé dans cette famille comme un ami désintéressé. Pardon, messieurs, si je mets quelque air de

hauteur dans mon langage. Ne l'attribuez qu'à l'éloignement que j'ai pour toute sorte de témérité dans mes actions ; mais je me sens le cœur pénétré de mille choses qui n'ont pas toujours fait, je le dis avec chagrin, la même impression sur le vôtre.

Quoi ! Grandisson, m'a dit assez fiérement le général, vous allez jusqu'aux reproches ?

Il n'en est pas besoin, ai-je répliqué, si vous en sentez la justice. Mais, en vérité, ou vous me connoissez mal, ou vous vous oubliez vous-même. A présent, monsieur, que je me suis expliqué avec franchise, je suis prêt à vous faire des excuses pour tout ce que vous avez pu trouver d'offensant dans la maniere : & prenant brusquement sa main, quoiqu'avec ardeur, plutôt qu'avec rudesse ; acceptez mon amitié, monsieur, & comptez que je mériterai la vôtre.

Il a regardé son frere. Apprenez-moi, lui a-t-il dit, quelle réponse je dois faire à cet étrange homme ? Prendrai-je l'air chagrin ou content ?

Ah ! soyez content, & ne prenez point d'autre air, a répondu le prélat.

Il m'a embrassé, en me disant que je l'emportois ; qu'il s'étoit alarmé à contre-tems, & que j'avois marqué trop de chaleur, mais qu'il falloit nous pardonner mutuel-

lement. Sa femme a paru incertaine, ſans pouvoir deviner ce qui donnoit occaſion à ce renouvellement d'amitié. Le vieux comte & le directeur n'en ont pas été moins ſurpris. Le marquis avoit quitté le cabinet.

Nous nous ſommes aſſis, & nous avons raiſonné diverſement ſur la ſituation de notre chere malade. Mais je ne doute point que ſi cette entrevue avoit été ménagée avec moins de ſurpriſe pour elle, on ne lui eût épargné les accès qui nous ont tenus en alarme, ſur la deſcription de la jeune marquiſe. Enfin Camille eſt venue avec l'heureuſe nouvelle qu'elle commençoit à revenir, & que ſa mere, pour l'obliger, lui promettoit volontairement que la permiſſion de la voir ne me ſeroit pas refuſée.

J'ai pris cette occaſion pour remettre à la jeune marquiſe les conſultations des médecins d'Angleterre. Le prélat eſt paſſé dans l'appartement de Jeronimo, qu'il jugeoit fort impatient de ſavoir le réſultat de cette premiere entrevue, & dans la réſolution, comme il me l'a témoigné, de ne lui rien apprendre des petites vivacités auxquelles nous nous étions échappés, le général & moi. Mon eſpérance, cher docteur, eſt de tirer parti, pour mon propre avantage, de l'orgueil & de la chaleur

de ce jeune emporté; car ne suis-je pas sujet au même défaut? O! cher ami, combien n'ai-je pas regretté d'avoir manqué de modération avec Ohara & Salmonet, dans une occasion où leur folle violence ne m'obligeoit qu'à les faire congédier par mes domestiques? Cependant il est vrai que si je souffrois ici trop patiemment les injures de ces esprits hautains, qui se croient d'un rang supérieur au mien, & d'un homme d'épée, moi qui me fais un principe de ne tirer la mienne que pour ma défense, je serois exposé à des insultes qui me jetteroient continuellement dans les difficultés que je souhaite d'éviter.

J'ai accompagné le général & sa femme chez Jeronimo, à qui l'intérêt qu'il prend au rétablissement de sa sœur, & l'espoir qu'on lui avoit donné d'une heureuse révolution, faisoit oublier généreusement ses propres maux. Comme il n'y avoit aucune apparence que je pusse la revoir de tout le jour, le général m'a proposé d'aller passer deux heures au *Casino*, lieu d'assemblée, où vous savez qu'on trouve le soir tout ce qu'il y a de personnes de distinction à Boulogne. Mais je me suis excusé. L'inquiétude dont j'étois rempli pour un frere & une sœur que leurs

disgraces me rendent si chers, m'a fait prendre le parti de me retirer à mon logement.

LETTRE LXXII.

Le chevalier GRANDISSON *au docteur* BARLET.

Mardi au soir.

J'AVOIS passé une fort mauvaise nuit, & je me trouvois si indisposé ce matin, que je m'étois borné à faire demander des nouvelles du frere & de la sœur, dans le dessein de prendre un peu de repos jusqu'après midi. Mais la marquise s'est servie de mon messager même pour me faire dire qu'elle souhaitoit de me voir sur le champ. Je n'ai pas balancé à lui obéir. Clémentine avoit demandé s'il étoit vrai qu'elle m'eût vue, & si ce n'étoit pas un songe. On avoit pris cette question pour un bon augure, dont on vouloit me faire partager la joie.

J'ai rencontré le général dans l'appartement de Jeronimo. Il a remarqué que je n'étois pas en bonne santé. M. Lowther a proposé de me tirer du sang. J'y ai consenti. Ensuite j'ai vu panser les plaies de mon ami. Les chirurgiens n'ont pas

mal jugé des apparences. Deux médecins, amenés par le prélat, nous ont dit qu'ayant examiné les consultations angloises, ils approuvoient une partie des méthodes prescrites; & l'on est convenu de les suivre.

A mon arrivée Clémentine étoit renfermée dans son appartement. Ses terreurs avoient recommencé pour les cruautés de sa cousine; & dans cet état, on n'avoit pas cru que je dusse la voir. Mais étant devenue plus tranquille, elle a passé dans le cabinet de sa mere. Le général & sa femme s'y sont rendus, & l'on m'a fait avertir que je pouvois paroître.

Clémentine, lorsque je suis entré, étoit assise près de Camille, la tête appuyée sur le bras de cette femme, en silence, & comme occupée de ses réflexions. Le bruit de ma marche & de mes révérences lui a fait lever la tête. Elle m'a regardé; & jetant les bras autour du cou de Camille, elle a caché pendant quelques momens son visage. Ensuite le tournant vers moi, avec quelque air de confusion, elle a retiré ses mains, elle s'est tenue debout, elle m'a regardé d'un œil ferme. Cependant ses regards se partageoient tour à tour entre Camille & moi, & sembloient marquer de l'irrésolution. A la fin, quittant Camille, elle est venue vers moi d'un pas lent; mais

tournant tout d'un coup, elle s'eſt précipitée vers ſa mere ; & lui paſſant un bras autour du cou, l'autre levé, elle a recommencé à me regarder, comme s'il lui étoit reſté quelque doute de ce qu'elle avoit vu. Elle ſembloit murmurer quelque choſe à ſa mere, mais trop confuſément pour être entendue. Elle s'eſt avancée enſuite vers ſa belle-ſœur, qui a ſaiſi ſa main lorſqu'elle l'a vue près d'elle, & qui la lui a baiſée. Elle a marché juſqu'au général, près duquel j'étois aſſis, & qui m'avoit prié d'obſerver tous ſes mouvemens. Elle eſt demeurée debout proche de lui ; & ſans lui dire un mot, elle m'a regardé long-tems avec une douce incertitude.

Tant d'avances qu'elle avoit comme dérobées ſur moi, ne m'ont pas laiſſé la force de me faire une plus longue violence. Je me ſuis levé ; & ſaiſiſſant une de ſes mains : voyez, mademoiſelle, lui ai-je dit un genou à terre, celui que vous avez honoré du nom de votre précepteur. Ne remettrez-vous pas le reconnoiſſant Grandiſſon, que toute votre famille honore de quelque amitié ?

Oh ! je vous remets. Oui, oui, n'en doutez pas. Tout le monde s'eſt réjoui de l'avoir entendu parler. Mais, a-t-elle repris, qu'êtes-vous devenu depuis ſi longtems ?

J'ai fait le voyage d'Angleterre, mademoiselle, & j'en suis revenu depuis peu pour vous voir, vous & votre cher Jeronimo.

Jeronimo! en levant une main, sans retirer celle que je tenois dans les miennes. Pauvre Jeronimo!

Bénissons le ciel! a dit le général, je vois quelque lueur d'espérance. Les deux marquises ont pleuré de joie.

Votre Jeronimo, mademoiselle, ce tendre frere, commence à donner d'heureuses espérances. L'aimez-vous?

Si je l'aime! Mais de quoi est-il question? Il me semble que je ne vous entends point.

A présent que vous êtes rétablie, Jeronimo va se croire heureux.

Suis-je rétablie!... Ah! monsieur.... Mais secourez-moi, secourez-moi, chevalier! en criant d'une voie foible, & regardant autour d'elle avec une apparence d'affliction & de terreur.

C'étoit l'idée de sa cruelle cousine qui revenoit troubler son imagination. Je lui ai promis mon secours, & je l'ai assurée aussi de celui du général. Ha! vous ne savez pas, m'a-t-elle dit, avec quelle barbarie j'ai été traitée. Mais vous allez être mon défenseur. Venez vous asseoir pro-

che de moi. Je vous apprendrai ce que j'ai souffert. Elle est retournée avec précipitation sur sa chaise. Je l'ai suivie. Elle m'a fait signe de me placer près d'elle: Vous saurez donc, chevalier..... Elle s'est interrompue. Ah! ma tête! en y portant la main. Je ne sais ce qui m'arrive. Mais il faut que vous me quittiez. Je suis mal. Quittez-moi. Je ne me connois plus moi-même. Ensuite me regardant d'un air effrayé: vous n'êtes pas le même à qui je parlois...... Qui êtes-vous, monsieur? Elle a poussé un cri foible; & passant ses bras autour de Camille, elle a caché encore une fois la tête dans son sein.

Je n'ai pu soutenir ce spectacle. N'ayant pas été bien de tout le jour, c'étoit trop pour ma situation. Je me suis levé pour sortir. Ne sortez point, chevalier, m'a dit le général en s'essuyant les yeux. Mais je n'ai pas laissé de quitter le cabinet, pour me rendre à l'appartement de M. Lowther, & ne l'y trouvant point, je m'y suis renfermé. Je ne puis vous représenter, cher docteur, combien j'avois le cœur oppressé. Cependant un peu de solitude m'ayant remis, je suis passé chez Jeronimo, où j'ai vu entrer au même instant le général, qui, sans pouvoir prononcer un mot, m'a pris par la main, & m'a conduit avec le

même silence au cabinet de sa mere. En y arrivant, il m'a dit que sa sœur me demandoit, qu'elle s'affligeoit de mon départ, qu'elle craignoit de m'avoir offensé, & que c'étoit peut-être une heureuse marque.

Nous sommes entrés. Elle étoit entre les bras de sa mere, qui la caressoit, en pleurant sur elle. Voici le chevalier, ma chere fille, vous n'avez rien fait qui ait pu l'offenser. Elle a quitté les bras de sa mere. Je me suis approché d'elle. Tantôt, m'a-t-elle dit, j'ai cru que ce n'étoit pas vous qui étiez assis proche de moi; mais après votre départ, j'ai reconnu que ce ne pouvoit être un autre que vous. Pourquoi vous êtes-vous retiré? vous ai-je causé quelque déplaisir?

Vous n'en êtes pas capable, mademoiselle; mais vous m'avez ordonné de vous quitter, & j'ai dû vous obéir.

Fort bien (en regardant sa mere). Mais que lui dirai-je, madame? Je ne me rappelle point ce que je voulois lui dire. Et s'avançant d'un air empressé vers sa belle-sœur; vous me promettez, Madame, de ne rien dire contre moi à ma cousine Daurana. La jeune marquise a répondu, en prenant sa main, qu'elle haïssoit Daurana, & qu'elle n'aimoit que sa chere Clémentine.

Oh! Je ne lui souhaite la haine de

perſonne......... & ſe baiſſant vers moi, elle m'a demandé qui étoit cette dame. Le général s'eſt réjoui de cette queſtion : c'étoit la premiere fois qu'elle avoit paru faire attention à ſa belle-ſœur, & qu'elle avoit demandé qui elle étoit, quoiqu'elle en reçût des marques continuelles de tendreſſe.

Je lui ai dit que cette dame étoit ſa ſœur, la femme du général ſon frere.

Ma ſœur ! Quelle apparence ? Comment ne l'aurois-je pas ſu juſqu'à préſent ?

Votre ſœur, mademoiſelle, par ſon mariage avec votre frere ainé.

Je n'y comprends rien. Mais pourquoi ne me l'avoir pas dit ? Je vous ſouhaite, madame, toute ſorte de bonheur. Daurana n'a pas voulu me reconnoître pour ſa couſine. M'avouerez-vous pour votre ſœur ?

La jeune marquiſe l'a ſerrée dans ſes bras. Ma ſœur, mon amie, ma chere Clémentine ! Nommez-moi votre ſœur, & je ne demande rien de plus pour être heureuſe !

Combien d'étranges événemens, a-t-elle repris avec un air d'attention ſur elle-même : & ſe tournant vers le général, elle lui a demandé un moment d'entretien. Il l'a menée par la main à l'autre bout du

cabinet. Qu'on ne nous entende point, lui a-t-elle dit (mais assez haut néanmoins pour être entendue). Qu'avois-je à vous dire ? J'avois quelque chose de pressant..... dont je ne me souviens point..... Eh bien, chere sœur, vous vous le rappellerez, lui a répondu le général. Ne vous hâtez point. Votre nouvelle sœur vous aime. C'est la meilleure de toutes les femmes, la joie de ma vie. Aimez-la, chere Clémentine.

Oh! je l'aimerai. N'ai-je pas de l'amitié pour tout le monde.

Mais il faut l'aimer plus que toute autre femme, excepté la meilleure des meres. C'est mon épouse, c'est votre sœur; elle vous aime tendrement, vous & notre cher Jeronimo.

Et n'aime-t-elle personne de plus ?

Qui voudriez-vous qu'elle aimât encore ?

Je ne sais; mais ne doit-on pas aimer tout le monde?

Elle aimera tout ce que vous aimez; car elle est la bonté même.

C'est ce que je demande. Je vous promets de l'aimer, à présent que vous me l'avez fait connoître. Mais je me doute, monsieur.........

De quoi, chere sœur ?

Je ne sais : mais dites-moi, monsieur, qu'est-ce qui ramene ici le chevalier Grandisson ?

Le desir de vous voir, de voir votre pere, votre mere, Jeronimo; de nous voir tous, & de servir à nous rendre heureux les uns dans les autres.

Quelle bonté! N'avez-vous pas cette opinion de lui? Il a toujours été le meilleur des hommes. Et vous, mon frere, êtes-vous heureux?

Je le suis; & je le serois bien plus, si vous l'étiez, vous & Jeronimo.

Mais, hélas! vous en désespérez.

A Dieu ne plaise ! chere sœur. Le chevalier a pris soin de nous amener un chirurgien fort habile, qui se promet de guérir Jeronimo.

Est-il vrai ? Et pourquoi ne l'a-t-il pas amené plutôt ?

Cette question m'a paru causer un peu d'embarras au général. Cependant sa générosité lui a fait répondre qu'on avoit eu tort, qu'on n'avoit pas pris les bonnes méthodes, & qu'il regrettoit qu'on n'en eût pas cru d'abord le chevalier Grandisson.

Elle a levé une main avec une espece d'admiration. Bon Dieu ! combien de choses il s'est passé ! Monsieur, mon-

ſeur, je ſuis à vous dans l'inſtant : & ſans lui laiſſer le tems de répondre, elle a couru vers la porte. Camille l'a ſuivie, en lui demandant où elle alloit. Oh! puiſque vous êtes là, Camille, vous irez auſſi bien que moi : & mettant la main ſur ſon épaule, allez, lui a-t-elle dit, chercher le pere Mareſcotti; dites-lui...... elle s'eſt arrêtée : enſuite, reprenant, dites-lui que j'ai la plus heureuſe idée du monde.......... & que je me recommande à ſes prieres.

Elle s'eſt rapprochée de ſa mere; elle a pris ſa main, qu'elle a baiſée; & la paſſant ſur ſon front & ſur ſa joue avec une douceur enfantine, elle lui a demandé ſa tendreſſe. Vous ne ſavez pas, madame, a-t-elle ajouté, & j'ignore auſſi ce qui ſe paſſe dans ma tête. Que votre chere main me guériſſe! Elle a récommencé à paſſer la main de ſa mere ſur ſon front; enſuite elle l'a placée ſur ſon cœur. La marquiſe, baiſant mille fois ſa tendre fille, a mouillé ſon viſage de ſes pleurs.

Camille a demandé au général, s'il falloit faire appeller le pere Mareſcotti. Non, lui a-t-il dit, à moins qu'elle ne vous renouvelle ſes ordres : peut-être l'a-t-elle déjà oublié. En effet, elle n'a plus

parlé du pere Marefcotti. La marquife s'imagine qu'il lui refte quelque fouvenir confus de l'ancienne prévention que le général & ce pere avoient contre moi, & que me voyant réconcilié avec le premier, elle a fouhaité auffi ma réconciliation avec l'autre.

J'ai cru vous devoir, mon cher docteur, ce détail des agitations d'une fi chere perfonne dans nos deux premieres entrevues. Tout le monde en conçoit déjà de meilleures efpérances. A préfent que, par une révolution fi furprenante, elle eft fortie du profond filence où elle étoit comme enfevelie, & qu'elle commence à fuivre un difcours, quoiqu'avec fort peu de liaifon, nous avons jugé qu'il eft important de ne pas la fatiguer par de trop longs entretiens. Camille a reçu ordre de l'amufer dans fon appartement, & de ne lui rien propofer que de flatteur pour fon imagination. Je lui ai demandé la permiffion de me retirer : elle m'a répondu : mais je vous reverrai donc avant votre retour en Angleterre? Sans doute, & très-fouvent, lui a dit le général. Elle eft fortie fort fatisfaite avec Camille.

Nous fommes paffés dans l'appartement de Jeronimo, que la jeune marquife a réjoui beaucoup par le récit de ce qui

s'étoit passé. Ce généreux ami vouloit que cet heureux changement ne fût attribué qu'à ma présence ; & le général a protesté qu'à l'avenir il entreroit avec joie dans toutes les résolutions qui seroient prises de concert pour la guérison de sa sœur.

Le vieux comte & l'aîné de ses fils sont retournés ce soir à Urbin. Ils sont venus me faire leurs adieux chez moi ; & le pere m'a répété qu'il se flattoit toujours de me voir bon catholique.

N.B. *Plusieurs lettres suivantes contiennent non-seulement de nouvelles entrevues du chevalier & de Clémentine, & par conséquent de nouveaux détails, par lesquels il se propose, dit-il, pour en justifier l'extrême longueur, de faire voir les progrès du changement; mais encore des réponses au docteur Barlet sur diverses affaires, qui n'ont d'intéressant qu'un rapport général au caractere du héros. L'inépuisable auteur oublie souvent que le goût de ses lecteurs n'est pas toujours conforme au sien, & que la vraisemblance même, dont il ne s'écarte jamais dans cette multitude d'incidens, ne suffit pas pour soutenir l'intérêt. Cependant il revient quelquefois au nœud, comme dans la lettre suivante.*

LETTRE LXXIII.

Le chevalier GRANDISSON au docteur BARLET.

A Boulogne, 13 & 24 de Juin.

LE comte della Porretta & ses deux fils revinrent hier d'Urbin, pour se réjouir de nos espérances, qui augmentent de jour en jour. J'ai cru remarquer aujourd'hui dans le visage de la marquise un air de réserve que je n'y avois pas vu jusqu'à l'arrivée du comte, ou plutôt une sorte de complaisance qui m'a paru trop civile pour une amitié telle que la nôtre. Vous savez, mon cher docteur, que je n'apperçois jamais de nuage sur le front d'un ami, sans en chercher aussitôt la cause, dans l'espérance de pouvoir contribuer à l'éclaircir. J'ai demandé à la marquise un moment d'entretien particulier.

Elle n'a pas fait difficuté de me l'accorder au premier mot. Mais après m'avoir laissé le tems de lui ouvrir mon cœur, elle m'a demandé si le pere Marescotti, qui a pour moi, m'a-t-elle dit, toute la tendresse d'un pere, ne pouvoit être

être présent à notre conversation. Cette question m'a surpris. Cependant j'ai répondu que j'y consentois volontiers.

Elle l'a fait appeller. Il est venu sur le champ. Un tendre intérêt, & je ne sais quelle réserve que j'ai cru lire aussi sur son visage, m'ont fait juger qu'il n'ignoroit pas les dispositions de la marquise, & qu'il comptoit d'être appellé, ou d'avoir quelque part à cette explication, quand je ne l'aurois pas demandé.

J'ai répété devant lui ce que j'avois déjà dit à la marquise de mon inquiétude sur le changement que je croyois remarquer, depuis le jour précédent, sur un visage où je n'avois jamais vu que de la bonté. Chevalier, m'a-t-elle répondu, si vous ne vous croyez pas tendrement aimé de toute notre famille, à Naples, à Urbin, comme à Boulogne, vous êtes fort éloigné de nous rendre justice. Elle s'est étendue alors sur ce qu'elle a nommé leurs obligations; elle les a fort exagérées. Je lui ai protesté que je n'avois pu faire moins, pour répondre aux sentimens de mon propre cœur. C'est à nous, a-t-elle repris, que vous devez laisser le soin d'en juger; & de grace, ne nous croyez pas capables d'ingratitude. Nous commençons à voir renaître avec joie tou-

tes nos espérances pour une chere fille, après l'avoir vue dans une extrémité dont il y a peu d'exemples. En honneur, en justice, & par toutes les loix de la reconnoissance, elle doit être à vous, si vous nous la demandez aux conditions que vous nous avez autrefois proposées.

C'est mon sentiment, a dit le pere, en baissant la tête.

Que puis-je ajouter? a continué la marquise. Nous sommes tous dans un mortel embarras. On me charge d'une commission qui m'afflige. Soulagez mon cœur, chevalier, en m'épargnant une plus longue explication.

Il n'en est pas besoin, madame. Je crois vous entendre. L'ingratitude ne sera jamais un reproche que je puisse faire à votre famille. Vous, mon pere, dites-moi (supposé, du moins, que vous puissiez faire en ma faveur ce que je ferois pour vous), si vous étiez à ma place (& vous ne sauriez être plus convaincu de votre religion que je le suis de la mienne), dites-moi ce que vous feriez, & par conséquent ce que vous jugez que je dois faire.

Le pere m'a répondu qu'il ne pouvoit admettre une supposition de cette nature; mais est-il possible, a-t-il repris, que l'er-

reur puisse avoir sur un esprit raisonnable la même force que la vérité ?

Vous n'ignorez pas, lui ai-je dit, que cette question se réduit à rien, & que j'ai le même droit de vous la faire à mon tour. Mais continuons nos prieres pour l'heureuse fin qui nous intéresse tous, pour le parfait rétablissement de notre chere Clémentine. Vous êtes témoin, madame, que je ne cherche point à me faire valoir auprès d'elle. Vous voyez avec quel respect je me conduis. Dans ses plus affligeantes rêveries, vous ne remarquez rien qui puisse vous faire juger qu'elle pense au mariage. Je n'ai, comme je me souviens de vous l'avoir déjà dit, qu'un seul desir à présent, c'est de la voir parfaitement rétablie.

Que dire, mon pere ? que répondre ? a repris la marquise, en le regardant d'un air affligé. Et se tournant vers moi : mais vous, chevalier, aidez-nous de votre conseil. Vous connoissez notre situation. Hélas! ne nous soupçonnez pas d'ingratitude. Nous sommes persuadés que le salut de notre chere fille est en danger. Si Clémentine est à vous, elle ne sera pas long-tems catholique. Encore une fois, aidez-nous.

C'est votre générosité, madame, qui vous alarme sitôt pour l'intérêt de votre fille

& pour le mien. Vous dites qu'elle eſt à moi, ſi j'inſiſte aux conditions que j'ai propoſées. Le général a ma parole que ſans le conſentement des trois freres, comme ſans le vôtre, madame, je n'éleverai jamais mes vues à l'honneur de votre alliance : & je vous ai déclaré, à vous-même, que je me regardois comme lié, mais que je vous reconnoiſſois libres. Si vous jugez qu'en avançant vers ſa guériſon, Clémentine puiſſe être portée plus loin que vous ne le deſirez, par un ſentiment de reconnoiſſance pour des ſervices ſuppoſés, approuvez que mes viſites diminuent par dégrés; c'eſt un moyen de la dégager dans ſes propres idées, en lui faiſant reconnoître que j'aurai ſervi moins qu'elle ne penſe à ſon rétabliſſement. J'ai promis au général de lui rendre une viſite à Naples. Mon abſence peut durer trois ſemaines, & je me tiendrai toujours prêt à revenir au premier ordre. Suſpendons toutes ſortes de réſolutions, juſqu'à la fin de ce terme : & faites fond ſur l'honneur d'un homme qui vous aſſure encore qu'il ſe regarde comme lié, & qu'il vous reconnoît libres.

Ils ſe ſont regardés tous deux, ſans me faire aucune réponſe.

Que penſez-vous, madame, de cette pro-

position? Qu'en dites-vous, mon pere? Si je pouvois imaginer quelque chose de plus désintéressé, je vous le proposerois de même.

Le docteur m'a dit que j'étois un homme étonnant. La marquise s'est plainte de manquer d'expressions. Elle a pleuré. Elle a pris le fort à partie. Je n'ai pu manquer d'être extrêmement sensible à son affection : cependant j'ai dit en moi-même, avec un chagrin peut-être trop visible : quand, quand trouverai-je le retour que mon cœur orgueilleux croit mériter ? Mais mon orgueil même, dois-je lui donner ce nom ? est venu à mon secours. Ciel, je te rends graces, ai-je pensé, de m'avoir donné la force de remplir ce qui m'est dicté par la conscience & l'humanité, sans égard pour d'autres loix. Le pere m'a vu fort touché. J'avois les larmes aux yeux. Il s'est retiré, pour cacher sa propre émotion. La marquise, encore plus pénétrée, m'a nommé le plus généreux des hommes. J'ai pris respectueusement congé d'elle, & je suis entré chez Jeronimo.

Lorsque je pensois à le quitter, pour aller tenter chez moi de calmer un peu mes agitations, le marquis, le comte & le prélat m'ont fait prier de passer dans l'appartement de la marquise, où ils étoient avec le

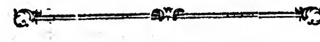
pere Marescotti, qui leur avoit appris ce qui s'étoit passé dans notre entretien. Le prélat s'est levé ; & m'embrassant : cher Grandisson, m'a-t-il dit, que je vous admire ! Pourquoi, pourquoi ne pas vouloir que je puisse vous nommer mon frere? Un prince qui s'offriroit pour ma sœur, si vous étiez catholique... Que ne le voulez-vous? a interrompu la marquise, les mains & les yeux levés. Vous ne le voulez ; vous ne le pouvez donc pas? m'a dit le comte. Le marquis m'a pris la main. Il a loué le désintéressement de ma conduite. Il a fort approuvé la proposition d'une absence ; mais il m'a représenté que je devois entreprendre moi-même le ménagement de ce projet, non-seulement avec Clémentine, mais du côté de Jeronimo, dont le cœur reconnoissant s'affligeroit du seul soupçon que l'idée en fût venue d'eux. Toutes nos mesures seront suspendues ; & la santé de Clémentine se fortifiant, nous abandonnerons le reste à la conduite du ciel.

Je suis retourné chez Jeronimo, à qui j'ai communiqué le dessein où j'étois de partir pour Rome & pour Naples, suivant la parole que j'en avois donnée au général & à sa femme. Il m'a demandé ce que deviendroit sa sœur dans l'intervalle, & s'il n'y

avoit rien à craindre pour nos espérances? Je ne partirai pas, lui ai-je dit, sans l'approbation de Clémentine. Sa guérison doit être l'ouvrage du tems. Si j'y suis aussi nécessaire que l'amitié vous le persuade, de courtes absences, & l'attente qu'elles peuvent exciter, auront plus de force pour soutenir son attention, que de continuelles visites. Mais, a-t-il repris, ne trouvez-vous pas d'objection de la part de mon pere, de ma mere & de mon frere? Ne sont-ils pas alarmés pour Clémentine? Je lui ai répondu qu'après nous être expliqués sur mon départ, ils jugeoient aussi qu'un peu d'absence pouvoit exciter son attention. Il s'est rendu à des raisons si plausibles, en me recommandant de ménager avec soin la délicatesse de sa sœur.

N. B. *L'entreprise de faire consentir Clémentine à son voyage, réussit par les ménagements qu'il y apporta, & dont l'auteur ne nous épargne aucune circonstance. Le chevalier part, non-seulement pour Rome & Naples, mais aussi pour Florence, dans le dessein d'engager madame Bemont à venir passer quelque tems à Boulogne. Il avertit le docteur Barlet que dans le mouvement du voyage, il sera peut-être quelques semaines sans lui écrire. En effet, cet intervalle est occupé ici par diverses lettres de milady G...*

à miſs Byron, qui contiennent le récit de ſes querelles avec ſon mari, & d'autres incidens domeſtiques. On doit être averti que miſs Byron étoit retournée dans ſa famille. Milady G.... qui ne peut vivre ſans elle, prend à la fin le parti de s'y rendre auſſi; & delà elle écrit à ſa ſœur milady L..... tout ce qu'elle voit d'agréable autour d'elle; c'eſt-à-dire, les excellentes qualités des parens de ſon amie, & les plaiſirs qu'on ne ceſſe pas de lui procurer. La langueur de miſs Byron eſt décrite avec tout l'intérêt d'une vive amitié. Son mal n'eſt inconnu à perſonne, & la vertueuſe nobleſſe de ſes ſentimens le fait reſpecter. Enfin trois lettres du chevalier arrivent au docteur Barlet.



LETTRE LXXIV.

Le chevalier GRANDISSON *à* M. BARLET.

Florence, 5 & 16 Juillet.

JE ne compte pas moins de trois ſemaines, depuis la date de ma derniere lettre; mais cet intervalle n'a pas été ſans agrément pour moi. J'ai reçu des nouvelles de tous mes amis d'Angleterre & de France; &

celles qui me ſont venues de Boulogne par le prélat, le pere Mareſcotti & M. Lowther, ont toujours été des plus heureuſes. Le prélat me marque particuliérement qu'on attribue aux favorables progrès de la ſanté du frere, l'eſpérance dont on ſe flatte à préſent de voir la ſœur bientôt rétablie.

J'ai paſſé quinze jours à Naples & à Portici. Le général & ſa femme ſe ſont fait une étude continuelle de m'obliger. A mon arrivée, le général étant entré avec moi dans quelqu'explication ſur mes vues, je lui fis la même réponſe qu'à ſa mere. Il en parut ſatisfait. En nous ſéparant, il m'embraſſa, comme ſon frere & ſon ami, avec des excuſes fort tendres pour l'animoſité dont il n'avoit pu ſe défendre contre moi, & la promeſſe formelle de ſe déterminer par le choix de ſa ſœur, ſi le ciel nous accordoit ſon rétabliſſement. Sa femme n'a pas été plus réſervée dans les témoignages de ſon eſtime. Elle m'a dit ouvertement, que ſes plus ardens deſirs, après la ſanté de Clémentine, étoient de pouvoir me donner le nom de frere.

Quelle ſera donc ma deſtinée, cher docteur? La plus forte oppoſition ceſſe : mais le prélat, comme vous avez pu l'obſerver, rejette ſur une autre cauſe le mérite que ſon

frere m'attribue, & dans la vue apparemment de rabattre mes espérances. J'en laisse le succès au ciel; mais je ne changerai rien à ma conduite.

Madame Bemont, qui a fait le voyage de Boulogne, n'est revenue que d'hier au soir. Elle me confirme tout ce qu'on m'avoit écrit de l'heureux changement du frere & de la sœur, & par conséquent de toute la famille. M. Lowther est accablé de louanges & de caresses. Jeronimo a déjà la force de demeurer levé quelques heures; & Clémentine, celle de lui rendre deux visites par jour. Elle a recommencé à se servir de son aiguille; & souvent elle se plaît à travailler dans la chambre de son frere.

Ses égaremens d'esprit sont plus rares; & lorsque ses idées commencent à se troubler, elle s'en apperçoit aussitôt. Alors elle s'arrête d'elle-même. Elle verse une larme; & le parti qu'elle prend, est de se retirer dans son cabinet, ou de garder le silence. Elle parle quelquefois à M. Lowther, qu'elle trouve dans la chambre de son frere. S'il est question de moi, ses discours sont fort réservés, & durent peu sur le même sujet; mais elle marque beaucoup de curiosité sur tout ce qui regarde l'Angleterre, sur les usages & les manieres du pays, particuliérement des femmes.

Chacun s'eſt fait une regle, ſans excepter Jeronimo & Camille, de ne jamais faire tomber la converſation ſur moi. Elle ne laiſſe pas de demander ſouvent de mes nouvelles, & de compter les jours de mon abſence. Un jour, ſe trouvant ſeule avec madame Bemont, elle lui dit : ne m'apprendrez-vous pas, madame, pourquoi tout le monde évite ici de parler du chevalier Grandiſſon, & cherche à me faire changer de diſcours, lorſque j'en parle moi-même ? Je remarque dans Camille cette affectation comme dans les autres. Jeronimo même n'en eſt pas exempt, & je l'ai mis plus d'une fois à l'épreuve. Seroit-il capable d'ingratitude ? Peut-il être indifférent pour un ami dont il a reçu tant de bienfaits ? Je me flatte qu'on n'a point aſſez mauvaiſe opinion de moi, pour craindre de haſarder en ma préſence le nom d'un homme à qui je dois autant de reconnoiſſance que d'eſtime. Dites-moi, madame, me ſeroit-il échappé, dans mes malheureux momens, quelque choſe d'indigne de mon caractere, de ma famille, ou de la modeſtie de mon ſexe ? Si j'ai commis cette faute, mon cœur y renonce ; il faut qu'en effet mon malheur ait été terrible.

Madame Bemont ſe hâta de la raſſurer. Eh bien, reprit-elle, j'eſpere que la mo-

destie & la reconnoissance seront toujours dans ce cœur au même degré. Qu'il me soit permis d'avouer que je l'estime ; car j'ai ce sentiment pour lui ; & jamais il ne me fera sortir de la décence. Permettez-vous, madame? parlons de lui un quart d'heure; pas plus. Voici ma montre. C'est une montre angloise, que j'ai achetée dans ce dessein, sans que personne le sache. N'allez pas me trahir. Ici, se défiant de sa tête, elle laissa tomber une larme, & elle sortit en silence.

Je ne vous cacherai point, cher ami, que madame Bemont connoît l'état de mon cœur, & qu'elle en a pitié. Elle souhaite que la raison de sa chere amie se rétablisse; elle craint tout de l'opposition : mais il y a, dit-elle, un homme qu'elle souhaite à Clémentine. Il y a une femme.... Providence, c'est à toi que j'abandonne ma destinée.

Madame Bemont raconte que deux jours avant son départ. Clémentine sembloit commencer à croire mon retour peu éloigné. Elle rompit le silence, dans un de ses accès : vingt jours, Camille! dit-elle, en se tournant vers cette femme. Elle redevint muette aussi-tôt. La veille du départ de madame Bemont, pendant qu'elle étoit à travailler avec la marquise, Camille entra d'un air empressé, de la part du prélat,

qui demandoit à les voir. La marquise ayant répondu qu'il pouvoit entrer, Clémentine, qui l'entendit venir, quitta son ouvrage, changea de couleur, & prit un air de dignité. Mais lorsqu'elle vit le prélat seul, le chagrin se peignit sur son visage, comme si son attente eût été trompée.

Adieu, cher ami, je compte d'être demain au soir à Boulogne. Vous aurez bientôt une seconde lettre de moi.

LETTRE LXXV.

Le chevalier GRANDISSON *au même.*

Boulogne, 7 & 18 Juillet.

IL étoit nuit lorsque j'arrivai hier en cette ville. Je fis faire, sur le champ, mes complimens à la famille. Ce matin, je me suis rendu au palais della Porretta, & je suis allé droit à l'appartement du seigneur Jeronimo. Il se disposoit à se lever, pour me recevoir debout, & me faire partager la joie de cet heureux changement. J'ai reçu les plus tendres marques de son affection. Tout le monde, m'a-t-il dit, commençoit à reprendre du courage & de la santé,

Camille, paroissant bientôt, m'a félicité de mon retour, de la part de sa jeune maîtresse, & m'a dit que dans un quart d'heure elle seroit prête à recevoir ma visite. Miracle! miracle! s'est écrié cette bonne femme. Vous ne verrez ici que de la joie & de l'espérance. En sortant, elle m'a dit à l'oreille : ma maîtresse prend une robe de couleur, pour vous recevoir. Elle ne paroîtra plus devant vous en habit noir. Vous touchez au terme ; car le général a marqué à son pere, qu'il donne absolument les mains au choix de sa sœur.

Le prélat est entré. Soyez mille fois le bien venu à Boulogne, m'a-t-il dit affectueusement. Vous triomphez, M. Grandisson. Clémentine a la disposition de sa destinée ; celui qu'elle rendra maître d'elle, quel qu'il puisse être, possedera réellement un trésor.

Le Marquis, le comte, le pere Marescotti, qui sont arrivés successivement, m'ont fait les plus vives caresses. La marquise, entrant aussitôt, a prévenu mes complimens par les siens. Votre retour, m'a-t-elle dit, répond à notre impatience. Nous avons compté les jours. J'espere que la joie de Clémentine ne sera pas au-dessus de ses forces. Vous connoissez l'excellence de son cœur.

Le pere Marescotti a répondu pour moi, qu'on pouvoit se fier à ma prudence; & qu'en reparoissant devant elle, j'aurois sans doute l'attention de modérer ma propre joie, pour contenir la sienne. Un quart d'heure s'est passé dans ces témoignages mutuels de satisfaction & d'amitié. Camille est arrivée, pour m'inviter de la part de sa maîtresse à passer dans son cabinet. La marquise est sortie la premiere. J'ai suivi Camille, qui m'a dit en allant qu'elle ne croyoit pas sa maîtresse aussi tranquille qu'elle l'avoit été depuis quelques jours; ce qui venoit, sans doute, a-t-elle ajouté, de sa précipitation à s'habiller, ou de son impatience à m'attendre. Dans le tems de sa bonne santé, Clémentine étoit l'élégance même, sans aucun air d'affectation. Je n'ai jamais vu qu'une femme qui l'égale de ce côté-là. Miss Byron paroît sentir qu'elle peut se fier à ses charmes naturels, & n'en marque pas plus de vanité. Qui pense à sa parure, quand on a jeté les yeux sur son visage? Pour le mêlange de dignité & d'aisance dans l'air & les manieres, je ne connois rien de comparable à ces deux jeunes personnes.

Clémentine m'a paru charmante. Mais la disposition un peu bizarre de ses ornemens, & quelque chose de plus brillant

que je ne l'avois jamais vu dans ses yeux, où l'on n'admiroit ordinairement qu'un doux éclat, m'a fait craindre plus de désordre dans son imagination que je ne m'y étois attendu. Cette idée m'a causé quelque chagrin en entrant.

Le chevalier, mon amour! lui a dit la marquise. Clémentine, recevez notre ami.

Elle s'est levée, avec un air de dignité & de douceur. Je me suis approché d'elle. Elle ne m'a pas refusé sa main. Le général, mademoiselle, & son épouse, m'ont chargé, pour vous, de leurs plus tendres complimens.

Ils vous ont reçu, sans doute, comme l'ami de toute la famille? Mais, dites-moi, monsieur (en souriant), votre voyage n'a-t-il pas été plus long que vous ne l'aviez promis?

De deux ou trois jours seulement, mademoiselle.

Seulement? Monsieur. Fort bien. Je ne vous en fais pas de reproche. Il n'est pas surprenant qu'un homme si desiré ne soit pas toujours le maître de son tems.

Elle a paru hésiter. Elle a regardé sa mere, moi, la terre, avec un embarras visible. Ensuite, paroissant douter de sa situation, elle s'est tournée, en portant son mouchoir à sa tête.

Madame Bemont, ai-je repris pour faire diverſion à ſon chagrin, vous embraſſe avec toute ſa tendreſſe.

Vous avez paſſé à Florence? Madame Bemont, dites-vous! A Florence! & courant vers ſa mere, elle lui a paſſé ſes deux bras autour du cou. Elle a caché ſon viſage dans ſon ſein... O madame! Sauvez-moi, ſauvez-moi de moi-même. Je ne ſais plus où je ſuis.

La marquiſe, baiſant ſon front, la ſerrant dans ſes bras maternels, s'eſt efforcée de la conſoler, & lui a répété pluſieurs fois, qu'elle ſe porteroit mieux dans un inſtant. J'ai fait un mouvement pour me retirer; & la marquiſe m'approuvant d'un ſigne de tête, je ſuis paſſé dans une chambre voiſine.

Bientôt Camille eſt venue m'avertir de rentrer. J'ai trouvé ſa maîtreſſe aſſiſe, la tête appuyée ſur l'épaule de ſa mere. Pardon, chevalier, m'a-t-elle dit. Ma ſanté ſe ſoutient peu; je le vois. Mais, n'importe. Je ſuis mieux & pis que je n'étois: pis, parce que je ſens ma diſgrace. Ses yeux avoient perdu le luſtre qui venoit d'une imagination trop élevée. Ils étoient abattus, ſombres, inondés de pleurs.

J'ai pris ſa main. Ne vous affligez point, mademoiſelle; votre rétabliſſement appro-

che. Ces petits retours du mal, dont vous vous plaignez, marquent qu'il touche à sa fin.

J'en demande la grace au ciel. Ah! chevalier, quelles peines j'ai causées à nos amis, à ma mere, à vous, à tout le monde! O cruelle Daurana! Mais pourquoi parler d'elle? Dites-moi, est-il vrai qu'elle soit morte?

Souhaitez-vous, ma chere, qu'elle le soit? lui a demandé sa mere.

Oh! non, non. Je souhaite qu'elle vive, & qu'elle se repente du mal qu'elle m'a fait. N'a-t-elle pas été la compagne de mon enfance? Elle m'aimoit autrefois. Je l'ai toujours aimée. Dites, chevalier, vit-elle encore?

J'ai regardé la marquise, pour la consulter sur ma réponse; & ses yeux m'expliquant son intention, j'ai répondu que sa cousine Daurana étoit vivante. Eh bien! a repris vivement la noble Clémentine, c'est un triomphe qui se prépare pour moi; car le ciel m'est témoin que je lui pardonne! Et me regardant: vous dites donc, monsieur, que vous espérez ma guérison, & que le mal commence à changer? Que cette espérance est consolante pour moi! Là dessus, se laissant tomber à genoux près de sa mere: Dieu tout-puissant, a-t-elle dit, en

levant les mains & les yeux vers le ciel, j'implore ton secours pour ma guérison, dans la seule vue, tu connois le fond de mon cœur, de rendre aux meilleurs de tous les parens, le bonheur que je leur ai dérobé. Joignez vos prieres aux miennes, vous, monsieur, qui êtes l'ami de ma famille, vous, madame, dont la tendresse va si loin pour moi. Puissé-je obtenir cette grace, & celle de ne jamais rien faire qui déplaise à la plus indulgente des meres! La marquise, attendrie jusqu'à me faire craindre qu'elle n'eût besoin de secours, s'est soulagée heureusement par ses larmes. Camille, qui étoit à pleurer aussi dans un coin du cabinet, s'est avancée à ma priere; & Clémentine a pris l'occasion pour lui demander son bras. Je sors, nous a-t-elle dit; mais demeurez, monsieur; je reviens à l'instant. Excusez, madame (en portant la main à sa tête); je ne me sens pas tout-à-fait bien; j'ai besoin de me retirer un moment.

Nous sommes demeurés, la marquise & moi, dans une tendre admiration de tout ce que nous venions de voir & d'entendre; & quoiqu'elle fût accompagnée d'autant de douleur, nous avons trouvé de la consolation à pouvoir nous féliciter des apparences d'un prompt rétablissement. Clémen-

tine n'a pas tardé à rentrer, soutenue par Camille, qui, pour la flatter, m'a demandé si je n'étois pas convaincu que sa maîtresse jouiroit bientôt d'une parfaite santé. J'ai répondu qu'il ne m'en restoit plus aucun doute. La marquise a confirmé ma réponse, & s'est efforcée, par les plus douces promesses, d'encourager un cœur abattu.

Mais, tandis qu'elle se livroit à sa tendresse, elle a cru remarquer, à la contenance de sa fille, qui tenoit les yeux baissés, & dont le visage s'est même couvert d'une charmante rougeur, qu'il se passoit quelque chose de nouveau dans son esprit. Elle lui a demandé, en lui prenant la main, ce qui l'occupoit, d'où venoit cette rêverie? Je ne vous le dissimulerai pas, madame, a répondu Clémentine, d'une voix basse & timide, mais que je pouvois entendre: je serois bien aise d'avoir un moment d'entretien avec le chevalier. Il est plein de bonté & d'honneur. Cependant je cesserai de le desirer, si vous ne l'approuvez pas. Je ne veux me gouverner que par vos ordres. Au fond, j'ai honte de moi, car ai-je quelque chose à dire, que ma mere ne puisse pas entendre? Non, non, madame. Mon cœur fait partie du vôtre.

Mon amour ne sera contredit en rien. Camille, retirez-vous avec moi. Elles sont sorties toutes deux.

Clémentine m'a ordonné de m'asseoir près d'elle. J'ai obéi : dans la situation où j'étois, il ne m'appartenoit point d'ouvrir la scene. J'ai attendu ses ordres en silence.

Elle m'a paru embarrassée. Ses yeux se tournoient de divers côtés, tomboient un moment sur moi, se fixoient ensuite à terre, ou devant elle. J'ai cru ne pouvoir me dispenser de parler. Il me semble, lui ai-je dit, que l'aimable Clémentine a quelque chose dans l'esprit, qu'elle souhaite de me communiquer. Vous n'avez pas, mademoiselle, d'ami plus sincere & plus fidele que moi. Votre bonheur & celui de mon cher Jeronimo, font ma seule occupation. Honorez-moi de votre confiance.

J'ai quelque chose à dire. J'ai plus d'une question à faire. Mais, plaignez-moi, chevalier ; il ne me reste plus de mémoire. Je l'ai tout-à-fait perdue ! Ce qui m'est fort présent, c'est que nous vous avons des obligations qu'il nous est impossible de reconnoître, & ce sentiment m'agite beaucoup.

Qu'ai-je fait, mademoiselle, que de répondre à la voix de l'amitié, comme chaque personne de votre famille l'auroit fait dans la même situation ?

Cette généreuse maniere de penser augmente l'obligation. Dites-moi seulement,

Monſieur, comment notre reconnoiſſance peut s'exprimer, comment la mienne le peut en particulier; & je ſerai plus tranquille. Il m'eſt impoſſible, autrement, de l'être jamais.

Eh quoi! mademoiſelle, ne me croyez-vous pas bien récompenſé par l'approche du ſuccès que toutes les apparences promettent à nos deſirs?

Telle peut être votre opinion: mais la dette n'en a que plus de force pour nous.

Jugez, cher docteur, ſi je n'étois pas comme forcé d'expliquer cette ouverture en ma faveur. Cependant, quand la chere Clémentine auroit été ſans parens, quand elle n'auroit dépendu que d'elle-même, je ne pouvois la croire aſſez bien rétablie, pour ſe déterminer d'elle-même dans une ſituation ſi délicate. Ainſi, quoique toute ſa famille m'eût déclaré qu'on ne ſe conduiroit que par ſes propres deſirs, l'honneur me permettoit-il de prendre avantage du noble ſentiment de reconnoiſſance dont je la voyois remplie?

Si vous ſuppoſez, mademoiſelle, ai-je répondu, que votre famille m'ait des obligations qu'il lui ſoit difficile de reconnoître, le retour doit être un acte de famille. Permettez que je m'en rapporte à votre pere, à votre mere, à vos freres, &

à vous-même. Ce que vous déterminerez ensemble, aura sûrement ma parfaite approbation.

Après quelques momens de silence; oui, monsieur, je crois que vous le prenez fort bien. Mais, voici ma difficulté: la récompense est impossible. Je ne puis vous récompenser. Malheureusement, le sujet commence à passer mes forces. J'ai de hautes idées, monsieur, de ce que je dois au ciel, à mes parens, à vous.... j'ai commencé à jeter par écrit tout ce qui m'est venu sur cet important sujet. Je voudrais agir avec noblesse. Vous m'en avez donné l'exemple. Il faut que je continue d'écrire mes pensées; je ne puis me fier à ma mémoire; non, ni même encore à mon cœur. Laissons un sujet dont je me sens trop affectée. J'en parlerai d'abord à ma mere; mais ce ne sera point sur le champ, & je vais la prier seulement de revenir.

Elle est passée aussitôt dans la chambre voisine, d'où elle est revenue avec la marquise, qu'elle conduisoit par la main. J'en demande pardon à votre bonté, lui disoit-elle, en rentrant. J'avois plusieurs choses à dire au chevalier, pendant quelques momens que j'ai passés avec lui, & rien ne m'est revenu à la mémoire. Je n'ai pas dû me souvenir en effet de tout ce que je n'ai

pu dire devant ma mere. La marquise n'a pensé qu'à la consoler par les plus indulgentes caresses. Mais tous les efforts qu'elle avoit faits, commençant à l'affoiblir beaucoup, elle s'est retirée avec précipitation. Camille l'a suivie. Un instant après, elle est venue presser la marquise de passer aussi dans le cabinet ; & je n'ai pas douté qu'il ne fût arrivé quelqu'accident extraordinaire. En effet la marquise, après m'avoir laissé seul un quart d'heure entier, est revenue d'un air consterné. Que faire, chevalier ? Elle est aussi mal que jamais. J'ai même observé des symptômes que je ne lui avois jamais vus.

Il me semble, madame, qu'elle a dans l'esprit quelque fardeau dont elle a de la peine à se décharger. Elle sera plus tranquille lorsqu'elle aura révélé son secret. Vos tendres instances l'engageront à vous le communiquer. Je passe chez le seigneur Jeronimo. Vous apprendrez d'elle-même, lorsqu'elle sera un peu revenue, ce qui s'est passé entre elle & moi.

J'ai tout entendu, chevalier ; & je vous regarde comme le plus noble des hommes. Il n'y a que vous au monde, qui soit capable à la fois de tant de bonté & de désintéressement. Un acte de famille! Assurément, il en faut un. Et comptez qu'il ne tardera

tardera point. Promettez-moi seulement que la maladie de ma fille ne diminuera point votre affection, & qu'il lui sera permis de demeurer catholique. De ma part, ces deux conditions sont les seules que j'exigerai. Tous les autres vous presseront encore d'embrasser notre foi, mais ce n'est plus que par honneur, & pour sauver les apparences..... L'arrivée du marquis & du prélat est venue interrompre cette effusion de cœur. Je les ai laissés, en priant la marquise de leur apprendre ses nouvelles craintes, dont elle ne m'avoit informé qu'à demi. Camille, que j'ai rencontrée en me retirant, m'a dit que sa maîtresse étoit beaucoup mieux, mais qu'il étoit évident qu'elle ne se rétabliroit pas avant la célébration du mariage. Jeronimo étant endormi, je suis retourné à mon logement, après avoir fait dire à la marquise que je reviendrois le soir.



LETTRE LXXVI.

Le chevalier GRANDISSON au même.

Boulogne, 7 & 18 Juillet.

C'EST à présent, cher ami, que les affaires touchent à leurs crises. En arri-

vant, on m'a dit que j'étois attendu dans l'appartement de la marquiſe. Le marquis, que j'y ai trouvé ſeul avec elle, m'a reçu d'un air tendre, mais ſérieux, & m'a pris la main pour me placer ſur un fauteuil, entre celui de la marquiſe & le ſien. Le prélat, le comte & le pere Mareſcotti, ſont entrés auſſitôt, & ſe contentant de me ſaluer, ils ont pris leur place.

Ma chere, a dit le marquis, en s'adreſſant à ſa femme.

Après un moment d'héſitation, nous n'eſpérons plus, a-t-elle commencé, le parfait rétabliſſement de ma fille, que de.... elle s'eſt arrêtée.

Que de notre complaiſance pour tous les deſirs de ſon cœur, a continué le prélat.

Eh bien, continuez lui a dit la marquiſe.

Il ſeroit inutile, a-t-il repris, de preſſer le chevalier ſur un point rebattu que nous avons fort à cœur.

Je me ſuis baiſſé, en confirmant ce qu'il diſoit par ſon ſilence.

Quel malheur! a-t-il repliqué.

Le plus grands des malheurs, a dit le comte.

Alors le marquis m'a demandé par quelle garantie je pouvois les aſſurer que leur fille ne ſeroit pas pervertie.

J'ai répondu que le pere Marescotti prescriroit les conditions.

Ma conscience, a dit le pere, ne me permet pas de consentir à ce mariage : cependant le mérite & les généreux services du chevalier m'ôtent le pouvoir de m'y opposer. Je demande qu'il me soit permis de me taire.

Ma situation est la même, a dit le prélat : mais la qualité de frere me fait oublier celle d'évêque. Cher Grandisson, nous laissez-vous du moins la liberté de répondre aux curieux, que nous vous regardons comme un enfant de l'église, mais que de fortes raisons vous empêchent à présent de le déclarer ?

J'espere de votre bonté, monseigneur, que vous n'exigerez point de moi ce que je ne pourrois accorder sans perdre une partie de votre estime. Si vous m'honorez beaucoup en m'admettant dans votre illustre famille, que ce ne soit point en me déshonorant à mes propres yeux.

Vous avez l'exemple de plusieurs grands princes, m'a dit le pere Marescotti, de Henri de France, chevalier, d'Auguste de Pologne.

Il est vrai, mon pere, mais les plus grands rois n'ont pas été grands dans toutes les actions de leur vie. Un changement de re-

ligion leur cauſe d'autant moins de ſcrupule, que la plupart n'en obſervent guere les maximes....

Le prélat m'a interrompu : nous avons déjà pouſſé cette matiere aſſez loin entre le chevalier & moi. Je reviens à la queſtion de mon pere. Quelle sûreté pouvons-nous avoir que ma ſœur ne ſera point pervertie ? Le chevalier s'en rapporte au pere directeur. Le pere ſe diſpenſe de répondre. Moi, chevalier, je vous demande, ſi vous promettez que, par vous ou par les miniſtres de votre égliſe, vous n'entreprendrez jamais de pervertir Clémentine. Vous lui accorderez un confeſſeur : conſentez-vous que ce ſoit le pere Mareſcotti ?

Eh ! le pere Mareſcotti ſeroit-il diſpoſé...

Je le ſuis, monſieur, pour ſoutenir l'attachement de Clémentine à ſa foi, & dans l'eſpérance de convertir un homme, qui ſera juſtement cher alors à toute cette famille.

Non-ſeulement je donne volontiers les mains à cette propoſition, mais je me croirai fort heureux, que le pere Mareſcotti m'accorde le pouvoir de lui marquer tout le reſpect que j'ai pour lui. Je n'ai qu'une demande à faire ; c'eſt que le pere me preſcrive lui-même ſes conditions. Elles ſeront remplies, je vous aſſure, à quelque prix qu'il mette ſes ſoins.

Jamais, a-t-il repliqué, il n'y aura de difficulté là-deſſus entre vous & moi.

Vous n'en ſauriez avoir ſur cet article, a dit le marquis; car le pere Mareſcotti ne ceſſera point d'être le directeur de cette maiſon.

Je ne propoſe au pere qu'un ſeul engagement de ſa part; c'eſt de borner ſes ſoins à ceux qui ſont déjà dans ſes principes, & de n'entrer jamais dans aucune diſcuſſion avec mes domeſtiques, mes vaſſaux, mes voiſins dans un pays où la religion établie eſt différente de la ſienne. Je pourrois m'en repoſer ſur ſa propre modération: mais, ſans l'engagement que je lui demande, ſa conſcience ſeroit peut-être embarraſſée; & je crois devoir cette précaution au repos de ma patrie.

Vos Anglois, chevalier, m'a dit le comte, ſe plaignent beaucoup des perſécutions de notre égliſe : cependant, à quelle contrainte les catholiques ne ſont-ils pas reduits en Angleterre?

J'aurois mille choſes à dire ſur ce point. Mais il me ſuffit de répondre pour moi-même & pour ma propre conduite.

A l'égard des domeſtiques de ma fille, je crois pouvoir eſpérer, a dit la marquiſe, que le ſoin en ſera confié au pere Mareſcotti, qui en formera une petite

église autour d'elle, pour la soutenir dans un pays où sa religion ne laissera point d'être exposée à quelque danger. Ses femmes, ai-je répondu, & ses domestiques particuliers, seront toujours de son choix. Si leur conduite est raisonnable, ils trouveront de l'avantage à me regarder aussi comme leur maître. S'ils se conduisent mal, il est juste que je puisse les croire dans ma dépendance, comme dans celle de leur maîtresse. Je ne dois pas être soumis à leurs caprices. S'ils se croyoient indépendans de moi, je serois désobéi, peut-être insulté, & mon ressentiment pour leur insolence, passeroit peut.être pour haine de leur religion.

Cet article ayant été réglé sous une bonne forme, j'ai ajouté que si Camille suivoit sa maîtresse, j'aurois beaucoup de confiance à sa discrétion. Comme vous en avez aussi pour le pere, m'a dit le prélat; nous nous flattons qu'en Angleterre vous ne feriez pas difficulté de le consulter sur les fautes dont les domestiques de ma sœur pourroient être accusés.

C'est à quoi je ne puis m'engager. Je dois être le juge des mœurs & de la conduite de tous mes domestiques. Leur indépendance pourroit faire naître, entre leur maîtresse & moi, des difficultés qui

n'arriveroient jamais autrement. C'eſt à moi que le pouvoir de les congédier pour une faute grave, doit appartenir. Je ne ſuis pas d'un naturel capricieux. Ma charité ne ſe borne point à ceux qui ont la même religion que moi. Dans un pays éloigné, je ſais ce qu'on doit à des étrangers ſur leſquels on a quelque pouvoir. Peut-être ſe trouveront-ils mieux de celui que j'aurai ſur eux. Mais les domeſtiques de ma femme, fût-elle reine du monde entier, doivent être auſſi les miens.

Quel malheur, a dit le pere Mareſcotti, que nous n'ayions pas tous une même foi! Mais, monſieur, vous permettrez du moins que dans l'occaſion je prenne quelque part aux affaires de cette nature.

Oui, mon pere; & je me conduirai volontiers par vos avis. Mais je n'accorderois pas au plus grand ſaint du ciel, ni au plus ſage de tous les hommes, l'empire ſur moi dans ma famille.

Mes ſentimens ont paru raiſonnables au prélat. D'accord, m'a-t-il dit, ſur cet important article. N'eſt-ce pas neuf mois que vous vous propoſez de paſſer en Italie?

Cette promeſſe, monſeigneur, ſuppoſe que le goût de Clémentine ne ſoit pas pour un plus long ſéjour en Angleterre. Alors je ne paſſerois que trois mois dans le pays

de ma naiſſance. Autrement j'avois propoſé que l'Angleterre & l'Italie euſſent alternativement leur année.

Nous ne pouvons deſirer, a dit le marquis, que le mari vive ſéparé de ſa femme. Clémentine vous accompagnera ſans doute, & la ſtipulation ne ſera que d'année en année : mais la premiere année doit être pour nous; & nous nous promettons, de votre part, toute ſorte d'indulgence pour cette chere fille, en faveur d'une ſanté ſi foible.

Que je vous faſſe une autre propoſition, a repris la marquiſe : c'eſt que dans cette premiere année, qui ſera pour nous, vous engagerez vos deux ſœurs, qu'on nous a repréſentées ici comme de fort aimables femmes, & votre pupille même, qui peut être regardée comme une petite Italienne, à venir paſſer une partie du tems avec nous. Vous aimez vos ſœurs, & je ſerois bien aiſe de voir Clémentine familiariſée, avant ſon départ, avec les dames de votre famille.

Mes ſœurs, madame, ſont du caractere le plus obligeant, & je dois le même éloge à leurs maris. Je ne doute point qu'elles n'entrent volontiers dans cette idée. Le tems que vous jugez le plus agréable pour leur viſite, eſt ſans doute vers la fin de la

premiere année. Outre la commodité de pouvoir s'y préparer, elles auront alors le double avantage d'avoir commencé une heureuse amitié avec Clémentine, & de pouvoir l'accompagner dans son voyage en Angleterre.

Cette ouverture n'a reçu que des applaudissemens. J'ai ajouté que l'année d'après je n'étois pas sans espérance de voir quelqu'un de l'illustre famille disposé à se mettre de la partie, pour ne laisser rien manquer à la satisfaction d'une fille si chere.

Qui sait, m'a répondu la marquise, si le marquis & moi nous ne serons pas du nombre? Il nous sera bien difficile de nous séparer de notre chere fille. Cependant ces mers.....

Le prélat, nous interrompant, a dit qu'il falloit remettre ce soin à l'avenir, & le faire dépendre des circonstances; mais qu'il étoit question à présent du bien de sa sœur.

Il est considérable, a dit le comte, & chacun de nous prendra plaisir à l'augmenter.

Si le ciel vous donnoit plus d'un fils, a repris le prélat, comme votre bien d'Angleterre suffiroit pour l'un, & que celui de nos deux grands-peres, qui est légué à ma sœur, feroit un ample partage pour l'autre,

nous espérons que l'un des deux seroit confié à nos soins.

Toute l'assemblée a jugé cette demande fort raisonnable.

J'ai répondu que c'étoit à quoi je ne pouvois m'engager. L'éducation des fils, ai-je continué, ne regarde que moi, comme celle des filles appartient à la mere. Je consens que le bien d'Italie soit le partage des filles, & qu'elles soient élevées sous vos yeux. Les fils n'y auront aucune part.

A moins qu'ils ne deviennent catholiques, a dit le prélat.

Non, non, monseigneur, ai-je repliqué. Ce pourroit être une tentation pour eux. Quoique je sois résolu de laisser, sur l'article de la religion, la même liberté à mes descendans, qu'on m'a laissée à moi-même, je ne veux pas qu'on m'accuse de leur tendre un piege. En qualité d'Anglois, ils seront exclus de tout droit à la succession d'Italie. Ce pays sans doute a des loix qui peuvent assurer cette disposition.

Par le mariage de Clémentine, a dit le marquis, toutes les prétentions de Daurana sont annullées. Mais croyez-vous, chevalier, qu'il y ait de la justice à priver du droit de la nature, des enfans qui ne sont point encore nés ?

Je jouis, monſieur, d'une fortune conſidérable, & j'ai d'autres eſpérances. Ce que je ne poſſede point, ne peut être regardé comme à moi. C'eſt le mariage qui fera mon droit, & les articles peuvent les modifier. Vous ſavez que les richeſſes ne font pas le bonheur. Si mes deſcendans ne ſe trouvent point heureux de ce qui peut leur ſuffire, ils ne le deviendront point par une abondance ſuperflue. J'eſpere que le ſeigneur Jeronimo ſe rétablira. Il peut ſe marier. Que le bien d'Italie paſſe entre ſes mains au moment de mon mariage. S'il juge convenable, en le recevant, d'en marquer quelque reconnoiſſance à ſa ſœur, ce qu'il fera pour elle ne tournera qu'à ſon uſage, ſans aucune dépendance de moi. Si le ſeigneur Jeronimo meurt dans le célibat, ou ſans enfans, que ce bien paſſe au général. Il ne peut être mieux employé; & par le conſentement que je promets, il ne ſortira pas du nom.

Ils ſe ſont entre-regardés tous, avec diverſes marques d'étonnement. Mon frere, a dit le comte au marquis, nous pourrions tout abandonner à la généroſité d'un jeune homme de ce caractere. J'avoue qu'il me confond.

Le plus juſte tempérament, a repris la marquiſe, eſt celui que le chevalier a tou-

ché d'abord, & le plus conforme aussi à l'intention des deux grands-peres: c'est que le bien en question soit assuré aux filles. Nos deux fils n'auront rien à desirer après notre succession; & ce sera une sorte de récompense, pour la générosité du chevalier, que le patrimoine des siens ne soit pas diminué par la dot des filles.

Tout le monde a généreusement applaudi; & cet expédient m'étant proposé, j'y ai pleinement donné les mains. Voyez, chevalier, m'a dit le pere Marescotti, à quelle généreuse famille vous êtes prêt à vous allier. Quoi! des sentimens si conformes aux vôtres n'auront pas la force de vous toucher assez pour vous rendre catholique? Sa sainteté, M. l'évêque s'y engage, recevroit elle-même votre aveu, & se feroit une joie de vous accorder toutes ses bénédictions. Vous convenez qu'on peut faire son salut dans notre église; nous croyons qu'on ne le peut hors de son sein. Rendez-vous. Répandez la joie dans cette famille. Faites le bonheur de Clémentine.

Quelle idée, mon pere, prendriez-vous d'un homme qui sacrifieroit sa conscience aux plus grands avantages, aux plus hautes considérations de la terre? Si je pouvois me persuader qu'il fût indifférent...... Mais remettons ce point à d'autres circonstan-

ces, lorsque nous pourrons le traiter entre vous & moi, comme entre un pere & son fils. Aujourd'hui, n'augmentez pas mes peines, en me mettant dans la nécessité de refuser quelque chose à cette chere & respectable assemblée.

Mon Pere, lui a dit le Prélat, n'insistons plus sur ce point. Vous savez quelles explications j'ai eues avec le chevalier. Il est inébranlable. Si dans la suite, vous faites plus d'impression sur lui, nous vous devrons tout notre bonheur. Et s'adressant au marquis : à présent, monsieur, il est question d'apprendre au chevalier ce que vous avez dessein de faire pour ma sœur, outre les donations de ses deux grands-peres.

J'ai prévenu le marquis, qui se disposoit à répondre. Je vous demande en grace, monsieur, de ne pas prononcer un mot là-dessus. Tous vos projets de cette nature peuvent s'exécuter annuellement, comme la conduite que vous me verrez tenir avec votre fille, pourra m'en faire juger digne. Ne connois-je pas la générosité de toute cette noble famille ? Je veux dépendre de vous. J'ai assez de bien pour Clémentine& pour moi, ou je connois mal son cœur. Dans tout ce que vous me dites, ne considérez que votre propre satisfac-

tion, & de grace épargnez-moi les détails.

Que dira ma sœur Sforce ? s'est écrié le comte. Tout opposée qu'elle est à cette alliance, pourra-t-elle refuser son admiration à tant de noblesse ?

Quoi ! m'a dit le prélat, c'est sérieusement, chevalier, que vous ne voulez aucun détail ?

Très-sérieusement, & je le demande en grace.

Faisons tout ce qu'il desire, a-t-il repris. Monsieur (en me pressant la main), mon frere, mon ami, quel nom dois-je vous donner ? nous cédons à toutes vos volontés. Mais notre reconnoissance aura son tour. Elle s'acquittera, n'en doutez point. Avec quelle ardeur ce devoir sera rempli ! Mais hâtons-nous d'aller réjouir le cœur de Jeronimo, par le récit de tout ce qui s'est passé. Cette conférence auroit pu se tenir dans sa chambre, & tout le reste peut être réglé en sa présence.

Ce qui nous reste à faire, m'a dit le marquis, c'est d'obtenir la permission de sa sainteté. Elle ne l'a pas refusée dans les mêmes cas, c'est-à-dire, lorsque les fils ou les filles d'un mariage doivent être élevés dans la religion catholique.

Nous sommes tous passés dans l'appartement de Jeronimo ; mais je n'ai fait que

le traverser, en me rendant à la chambre de M. Lowther, pour leur laisser le tems de faire leurs récits. Jeronimo a marqué tant d'impatience de me voir, qu'on n'a pas tardé à me rappeller. Il m'a serré dans ses bras, comme son frere, avec mille félicitations sur son bonheur & le mien. Au milieu de ses caresses, je n'ai pu me défendre d'un peu de surprise, lorsque le prélat, qui ne croyoit pas que je pusse l'entendre, a dit à sa mere : ah! madame, le pauvre comte de Belvedere! Quelle sera son affliction! Mais il ira se consoler à Madrid avec quelque dame espagnole. Pauvre comte! a répondu la marquise: mais il seroit injuste de nous blâmer.

Demain je suis invité à prendre le chocolat avec Clémentine. On nous laissera peut-être seuls; ou du moins je ne m'attends à trouver avec elle que sa mere ou Camille.

Que ne donnerois-je pas, cher docteur Barlet, pour être assuré que la plus excellente fille d'Angleterre sera heureuse avec le comte de D... le seul de tous ses admirateurs, que je crois digne d'un si précieux trésor? Si miss Byron avoit à se plaindre de son sort, & par ma faute, le souvenir de toutes mes précautions ne seroit pas capable d'adoucir l'amertume de

mon cœur. Mais, après tout, d'où me viennent tous ces soupçons de tendresse? & ne dois-je pas les prendre pour des mouvemens d'une vaine présomption? Cependant, si le Ciel ordonne que ma destinée soit unie à celle de Clémentine, je serois extrêmement satisfait de pouvoir apprendre, avant qu'elle ait reçu mes vœux, que miss Byron, par complaisance pour les sollicitations de ses amis, ait accordé sa main au comte de D...

Il se présente une occasion pour faire partir mes trois lettres à la fois. Adieu, très-cher docteur. Dans nos plus grands sujets de plaisir, les soupirs du cœur nous rappellent nos foiblesses! Il n'est pas donné à la nature d'être plus parfaite. Adieu, cher ami.

Suite de la lettre de milady G... où les trois précédentes étoient renfermées.

Hé bien, chere sœur, que dites-vous de ces trois lettres? Je souhaiterois de m'être trouvée avec vous, lorsque vous les avez lues, pour mêler mes larmes avec les vôtres en faveur de notre aimable Henriette. Pourquoi mon frere s'est-il hâté d'écrire? Ne pouvoit-il pas attendre le résultat de son entrevue suivante avec Clémentine? Quelle peut avoir été l'occasion

de faire partir des lettres qu'il a dû croire capables de nous jeter dans une mortelle incertitude ? Malheur à cette occaſion qui eſt venue ſi officieuſement ſe préſenter ! Mais, tendre comme il eſt, peut-être s'eſt-il figuré qu'il étoit néceſſaire de nous préparer à ce qui doit ſuivre, de peur que notre émotion ne fût trop vive, ſi nous n'apprenions l'événement qu'après ſa concluſion. Nous, ma ſœur, aller faire notre cour dans un an à milady Clémentine Grandiſſon ? Ah ! la pauvre Henriette ! & nous le permettroit-elle ? Mais il n'en ſera rien ; non, non, c'eſt une choſe impoſſible. Mais, ſilence là-deſſus, & parlons des faits.

Lorſque ces lettres ſont venues de Londres, le docteur Barlet étoit à table avec nous. On achevoit de dîner. Il s'eſt levé, il eſt paſſé dans ſon appartement. Nous étions tous dans une extrême impatience. Après lui avoir laiſſé le tems de lire des dépêches d'un mille de long, ne le voyant point revenir, ſa lenteur m'a paru inſupportable. Notre chere Henriette a dit : je crains de mauvaiſes nouvelles. Eſpérons qu'il n'eſt rien arrivé de mal à ſir Charles, que Clémentine n'eſt pas retombée, que le bon Jeronimo.... J'appréhende pour lui.

Moi, j'ai pris le parti de monter à la

chambre du docteur. Je l'ai trouvé assis, le dos vers la porte, enseveli dans ses réflexions; & lorsqu'il s'est tourné, en m'entendant entrer, j'ai vu qu'il étoit vivement pénétré.

Cher docteur Barlet, au nom du ciel, comment se porte mon frere?

Ne vous alarmez pas, milady. Tout le monde se porte bien à Boulogne, ou commence à se bien porter. Mais, hélas! je m'afflige pour miss Byron.

Comment, comment? mon frere seroit-il marié? Il est impossible. Je ne le croirai jamais. Mon frere est-il marié?

Oh non, avant ces lettres. Mais tout est conclu. Chere, chere miss Byron! C'est à présent que votre grandeur d'ame sera mise à l'épreuve. Cependant Clémentine est une fille d'un rare mérite. Pour vous, milady, vous pouvez lire ces lettres, mais je ne crois pas qu'elles doivent être communiquées à miss Byron. Vous verrez à la fin de la derniere, quel est l'embarras du chevalier, entre son honneur & sa tendresse.

J'ai parcouru fort avidement les trois lettres. O docteur! lui ai-je dit en finissant, comment faire cette ouverture à madame Selby, à madame Sherley, à notre Henriette? Cependant différer de les rejoindre, lorsqu'elles savent que ces lettres

ſont de mon frere, ce ſeroit les alarmer trop. Deſcendons.

Prenez vous-même les lettres, milady. Vous avez de la tendreſſe de cœur. On peut ſe fier à votre prudence. Je vous ſuivrai dans quelques momens.

Excellent homme ! Je voyois les larmes qui s'avançoient juſqu'au bord de ſes paupieres.

Je ſuis deſcendue. J'ai rencontré mon mari au bas des degrés : comment ſe porte ſir Charles, madame ? O Milord ! tout eſt perdu. Mon frere, depuis le tems, eſt le mari de ſignora Clémentine.

Un coup de foudre ne l'auroit pas plus abattu. Le ciel nous en préſerve ! c'eſt tout ce qu'il a pu répondre. Il eſt devenu pâle comme la mort. Je l'aime pour la tendre affection qu'il porte à mon Henriette. Les lettres, lui ai-je dit en lui tordant la main, ne parlent point encore de la célébration ; mais tout le monde eſt d'accord ; & s'il n'eſt pas marié, il le ſera bientôt. Allez, milord ; dites à madame Selby que je ſouhaiterois de l'entretenir dans le jardin à fleurs.

Il m'a dit que miſs Byron étoit allée faire un tour dans le grand jardin avec ſa couſine Nancy ; que m'ayant vu monter chez le docteur, qui étoit ſi long-tems

à reparoître, elle avoit eu besoin de prendre l'air ; qu'il avoit laissé dans la salle à manger M. Selby, sa femme, Emilie & Lucie, pour venir au-devant de moi, & m'apprendre combien tout le monde étoit alarmé. En vérité, les larmes couloient le long de ses joues. Je lui ai tendu la main avec un regard d'amour. Il m'a plu dans ce moment. Je l'ai nommé mon cher milord. Je crois avoir entendu dire à notre chere amie, que la crainte dispose à la tendresse. Elle nous fait tourner les yeux autour de nous, pour trouver quelqu'un qui nous rassure.

J'ai trouvé les personnes que je viens de nommer prêtes à passer dans le jardin. Oh! chere madame Selby, ai-je dit en entrant, tout est réglé en Italie.

Ils sont tous demeurés muets, à l'exception d'Emilie, dont le chagrin s'est fait entendre. Elle étoit prête à s'évanouir. On a fait appeller sa femme de chambre. Emilie s'est retirée.

J'ai dit alors à M. & madame Selby ce que j'avois lu dans la derniere des trois lettres. Le chagrin du mari a vivement éclaté. Je n'entends point, a-t-il dit, quelle sorte d'honneur peut avoir obligé sir Charles de partir à la premiere invitation, après les traitemens qu'il avoit reçus de ces fiers Ita-

liens. Tout le monde auroit prévu que cela ne pouvoit se terminer autrement. Pauvre Henriette! Quel sort pour la fleur de l'univers! Méritoit-elle d'être ravalée au-dessous d'une précieuse d'Italie? Ma consolation, c'est qu'elle est supérieure à tous deux. Oui, madame, je le soutiens. Un homme, fût-il un roi, qui est capable de préférer une autre femme à notre Henriette, n'est pas digne d'elle.

Il s'est levé; il a fait plusieurs tours dans la salle, à grands pas & d'un air chagrin. Ensuite se remettant sur sa chaise: madame, a-t-il dit à sa femme, nous allons voir ce que cette dignité de votre sexe, pour laquelle vous avez si souvent plaidé, sera capable de produire dans la plus noble de toutes les ames. Mais, hélas! ce cher amour trouvera une extrême différence entre la théorie & la pratique.

Lucie pleuroit: sa douleur étoit muette: madame Selby s'est essuyé plusieurs fois les yeux. Chere milady, a-t-elle dit enfin, comment apprendrons-nous cette nouvelle à miss Byron? Il faut qu'elle la sache de vous. Elle aura recours à moi pour se consoler. Un peu de patience, M. Selby; vous ne ménagez point assez sir Charles Grandisson.

Je lui ai demandé aussi un peu de quar-

tier pour mon frere, en lui repréſentant qu'il méritoit plutôt d'être plaint; & je lui ai lu la concluſion de la troiſieme lettre. Mais rien ne pouvoit appaiſer M. Selby. Il a continué de blâmer ſir Charles. Après tout, chere ſœur, ces ſeigneurs de la création ſont plus violens, plus déraiſonnables, & par conſéquent plus ſots & plus pervers, plus enfants, s'il vous plaît, que nous autres femmes, lorſqu'ils voient manquer ce qu'ils deſirent beaucoup.

Pendant que nous cherchions le moyen de faire cette triſte ouverture à notre charmante amie, madame Sherley eſt arrivée au château. Nous lui avons communiqué auſſitôt le ſujet de notre chagrin. Sa grande ame n'a laiſſé voir aucune marque de ſurpriſe. Je n'y vois point, nous a-t-elle dit, d'aure remede que la patience. Notre chere fille s'y attendoit elle-même. Puis-je lire la lettre qui contient cette intéreſſante nouvelle? Je lui ai préſenté les trois lettres. Elle n'a fait que les parcourir. J'admire ſir Charles, a-t-elle repris. Quel auroit été notre bonheur, ſi le ciel avoit exaucé nos vœux! Mais vous vous ſouvenez, madame, Selby, que nous avons ſouvent plaint la vertueuſe Clémentine. Il paroît aſſez que la généreuſe attention de ſir Charles pour Henriette, coûte quelque choſe à ſa tran-

quillité. Où eſt donc ma chere fille ?

Je ſortois pour la chercher, & je l'ai rencontrée ſur les degrés de la terraſſe. Votre grand'maman, ma chere... Oui, m'a-t-elle dit; j'apprends qu'elle eſt arrivée, & je me hâtois de lui venir rendre mes devoirs.

Mais comment vous trouvez-vous, Henriette?

Aſſez bien depuis que j'ai pris l'air. J'ai fait demander des nouvelles au docteur Barlet, il m'a fait dire que ſir Charles eſt en bonne ſanté, & que tous ſes amis ſe portent mieux. Je ſuis plus tranquille.

Elle a couru vers ſa grand'mere, avec la joie qu'elle a toujours de la voir. Elle lui a demandé ſa bénédiction un genou à terre, comme elle n'y manque jamais.

Eh! quel heureux vent amene ma chere mere à ſa fille ?

Le jour eſt fort beau. J'ai cru que l'air & le plaiſir de voir mon Henriette, feroient bien à ma ſanté. J'apprends, mon amour, que vous avez des lettres d'Italie.

Ce n'eſt pas moi, madame, mais le docteur Barlet en a reçu; & je ne dois pas ſavoir apparemment ce qu'elles contiennent, car on ne me les a pas communiquées. C'eſt ſans doute quelque choſe qui ne feroit point agréable pour moi. Mais lorſque tout le

monde eſt en bonne ſanté, je ſuis capable de patience pour le reſte. Le tems nous apprendra tout.

Le docteur Barlet, qui a pour cette vieille dame autant d'admiration qu'elle en a pour lui, s'eſt hâté de lui venir rendre ſes reſpects. Elle m'a remis les lettres; & je les ai gliſſées dans les mains du docteur, ſans que miſs Byron s'en ſoit apperçue. On m'a dit, a repris cette chere fille, que mon Emilie s'eſt trouvée mal. Je ſors un inſtant pour le ſavoir d'elle-même. Non, mon amour, lui a dit ſa tante, en la retenant par la main, Emilie ſera tout-à-l'heure ici.

Cet empreſſement pour l'arrêter, lui a fait naître de nouveaux ſoupçons. Elle nous a regardés ſucceſſivement. Je vois, nous a-t-elle dit, dans les yeux de tout le monde, un air de compaſſion qui doit ſignifier quelque choſe. Si c'eſt ſur moi qu'elle tombe, je demande en grace que, par une tendreſſe mal entendue, je ne ſois pas la derniere qu'on ait la bonté d'en informer. Mais je devine........ avec un ſourire forcé.

Que devine mon Henriette? a dit ſa tante.

Le docteur, a-t-elle répondu, m'a fait aſſurer que ſir Charles ſe porre bien, & que ſes amis commencent heureuſement

à

à se rétablir : il ne m'est donc pas difficile de deviner, par le silence qu'on garde sur le fond des lettres, que sir Charles est, ou marié, ou fort proche de l'être. Que dites-vous, cher docteur ?

Il n'a fait aucune réponse ; mais ses yeux étoient mouillés. Miss Byron s'est tournée vers nous, & nous a tous vus avec notre mouchoir aux nôtres. Son oncle, quittant sa chaise, est demeuré debout près d'une fenêtre, le dos tourné vers nous.

Ce langage est assez clair, a repris l'incomparable Henriette ; & je vois que tout le monde s'afflige ici pour moi. Ma reconnoissance en est extrême, & je ne la crois pas moins juste, parce que l'homme est sir Charles Grandisson. Ainsi, cher docteur, a-t-elle continué, en mettant la main sur la sienne, il est actuellement marié. Dieu tout-puissant (en levant affectueusement les yeux vers le ciel), je vous demande son bonheur & celui de Clémentine. Hé bien, mes chers amis, que voyez-vous ici de contraire à mon attente ?

Sa tante l'a tendrement embrassée. Son oncle, courant à elle, l'a serrée entre ses bras. Sa grand'mere, qui étoit assise, a tenu les siens ouverts ; & la chere Henriette s'y est précipitée, en mettant un genou à terre. Mais, après avoir fait de

nouveaux remerciemens à l'assemblée, elle a demandé la permission de se retirer pour quelques momens. Sa tante l'a retenue par la main, en lui disant que sir Charles n'étoit pas encore marié, mais..... S'il doit l'être, a-t-elle interrompu, ne peut-on pas dire qu'il l'est déjà? Emilie est entrée au même moment. Elle avoit fait un effort pour se remettre de son trouble, & peut-être croyoit-elle avoir retrouvé toute sa présence d'esprit; mais, à la vue de sa chere miss Byron, son courage s'est évanoui. Elle a recommencé à pleurer, à sanglotter. Elle vouloit sortir, pour cacher ses larmes, lorsque miss Byron l'arrêtant & la prenant dans ses bras, l'a exhortée à s'armer de force, à faire des vœux, comme elle, pour le bonheur d'autrui, & même à s'en réjouir. Je ne m'en consolerai jamais, lui a répondu naïvement la petite fille, avec de nouveaux sanglots. C'est pour vous que je m'afflige. Je hais ces Italiennes. Je serois la plus heureuse créature du monde, si vous étiez milady Grandisson.

A présent que miss Byron sait le pire, ai-je dit au docteur, ne pouvons-nous pas lui communiquer les lettres? Je vous en prie, a interrompu madame Sherley; vous voyez que notre Henriette est un cœur

noble. Le docteur a répondu qu'il s'en rapportoit à notre jugement, & nous a remis les lettres. Moi, qui les ai lues, ai-je repris, je vais passer au jardin avec Lucie, Nancy, Emilie, & nous laisserons ensemble madame Sherley, madame Selby, & miss Byron. Le docteur, à qui j'ai proposé de me suivre, a pris le parti de remonter à sa chambre. Lucie a témoigné quelque desir de rester, & les yeux de Henriette ont paru le desirer aussi. Je suis sortie avec les deux autres, auxquelles j'ai expliqué toute la substance des lettres. Milord G.... est venu nous joindre, & n'a pas pris moins de part que nous à notre affliction; de sorte qu'il n'est resté autour de Henriette que des consolateurs, qui ont aidé à soutenir ses esprits; car sa grand'mere & sa tante avoient toujours applaudi à la préférence qu'elle donnoit à Clémentine, en faveur de sa maladie. Jamais il n'y eut dans une même famille trois femmes aussi nobles que madame Sherley, madame Selby & miss Byron. Mais M. Selby n'est pas satisfait que mon frere, aimant Henriette comme il est évident qu'il l'aime, ait pu se déterminer si facilement à partir pour l'Italie. Son chagrin vient de l'affection même qu'il porte à mon frere, & de celle qu'il a pour sa

niece. Mais il n'eſt pas beſoin de vous dire que, tout homme qu'il eſt, il n'a pas l'ame auſſi grande de moitié qu'aucune des trois femmes que j'ai nommées.

A notre retour, vous auriez été charmée de voir Henriette prendre Emilie à l'écart, pour la conſoler, & pour lui faire valoir les circonſtances qui ſemblent avoir entraîné mon frere. Elle a rendu enſuite le même office à ſon oncle. Que cette généreuſe fille a brillé aux yeux de tous les témoins!

Lorſqu'elle s'eſt trouvée ſeule avec moi, elle m'a parlé du dernier article de la troiſieme lettre, où elle eſt nommée avec l'apparence d'une ſi vive tendreſſe, dans des termes ſi dignes du plus poli des hommes, qui marque un reſpect extrême pour elle & pour ſon ſexe, & qui ſe reproche de la préſomption à lui-même, pour avoir oſé ſuppoſer que miſs Byron eſt à plaindre, & qu'elle a pour lui quelque partie de la tendreſſe qu'il a pour elle. Il eſt certain, m'a-t-elle dit, qu'il n'a pas vu, comme vous & votre ſœur, tout le fond d'eſtime que j'ai pour lui. Comment l'auroit-il vu? a-t-elle continué. Vous ſavez que nous étions rarement enſemble; & lui ayant tant d'obligation, il a pu n'attribuer mes égards qu'à la ſeule reconnoiſſance. Mais il eſt clair

qu'il m'aime ; ne le penſez-vous pas ? & peut-être m'auroit-il donné la préférence ſur toutes les autres femmes, s'il avoit pu ſe refuſer aux circonſtances. Que le ciel répande ſur lui toutes ſes bénédictions ! a-t-elle ajouté : c'eſt mon premier amour : jamais je n'en aurai d'autre. Ne blâmez pas cette déclaration, ma chere milady. Vous m'avez déjà condamnée une fois, en me traitant de romanciere : mais ſongez que l'homme eſt ſir Charles Grandiſſon.

Malgré toutes ces apparences de force, hélas ! chere ſœur, on s'apperçoit aiſément que les heures ſolitaires de cette aimable fille ſont un pénible fardeau pour elle. Elle a pris l'habitude de ſoupirer. Elle ſe leve avec les yeux enflés ; le ſommeil l'abandonne : l'appétit lui manque ; & tous ces ſymptômes ne lui ſont pas inconnus à elle-même : on en juge par l'effort qu'elle fait pour les cacher. Quoi ! Faut-il que Henriette Byron, avec une beauté incomparable, avec une ſanté ſi floriſſante, une humeur ſi égale, des paſſions ſi faciles à gouverner ; généreuſe, reconnoiſſante juſqu'à l'héroïſme ; ſupérieure à toute autre femme en franchiſe de cœur, en vraie délicateſſe ; d'un jugement & d'une maturité d'eſprit au-deſſus de ſon âge ; faut-il qu'elle

ſe voie ſacrifiée comme une victime innocente, ſur l'autel d'un amour ſans eſpérance ? Sa ſituation me perce le cœur. Je ne puis ſupporter ce triomphe de l'autre ſexe, quoique l'homme ſoit mon frere. Mais au fond, ce n'en eſt pas un pour lui. Il paroît au contraire que ſon cœur véritablement noble, ſouffre mortellement de ne pouvoir ſe donner tout entier à cette excellente fille.

M. Deane eſt arrivé ici ce matin. Il eſt homme de mérite. Dans un moment d'entretien, où il m'a parlé à cœur ouvert, j'ai ſu de lui que ſon deſſein a toujours été de faire miſs Byron ſa principale héritiere. Il m'a informée de ſon bien, qui eſt conſidérable. Je vois que la vraie politique eſt d'être bon. Jeunes & vieux, riches & pauvres, tout le monde eſt idolâtre de miſs Byron.

M. Deane eſt dans une inquiétude extrême pour ſa ſanté, qui décline viſiblement. Il la croit *en conſomption*. Mais nous ſommes convaincus, elle-même, & tous autant que nous ſommes, que le mal n'eſt pas du reſſort de la médecine. Elle a feint de la ſurpriſe, lorſqu'il s'eſt expliqué ſur ſes craintes, dans la vue, comme elle me l'a confeſſé, d'éviter les ſollicitations d'une

tendresse importune, qui voudroit l'engager à des consultations pour une maladie dont il n'y a que la patience & le tems qui puissent la guérir.

Que va devenir la signora Olivia, lorsqu'elle sera informée de ce qui se passe à Boulogne? Elle a ses émissaires, qui ne lui permettront pas de l'ignorer long-tems. Quels seront ses transports! Je suppose, qu'étant en correspondance avec elle, vous ne serez pas long-tems sans être troublée par ses invectives.

Tout le monde vous desire ici, vous & votre lord. Pour moi, je n'ai pas de plus vive impatience que de vous revoir tous deux, ou, si vous l'aimez mieux, de vous voir arriver pour me voir. Vous ne sauriez me prendre dans un tems plus avantageux pour moi. Pas le moindre démêlé avec mon mari. Vous n'entendriez de nous que tout ce qu'il vous plaît, milord..... mon cher amour, vous ne me demandez rien.... Vous me prévenez, milord, dans tous mes desirs. Je l'ai averti fort tendrement de quelques uns de ses foibles : il me remercie de l'instruction ; & sa résolution, dit-il, est d'être tout ce qu'il faut pour me plaire.

J'ai fait des découvertes en sa faveur. Je lui ai trouvé plus d'esprit, plus d'agré-

ment, plus de sens & de savoir que je ne lui en croyois, & que je ne lui en avois même soupçonné lorsque j'avois plus de raison de chercher toutes ces qualités dans son caractere. Il m'accorde une très-grande portion de jugement; & vous jugez bien qu'après de telles découvertes à son avantage, il ne peut faire autrement. En un mot, nous faisons des progrès si monstrueux dans notre commerce d'estime, que, pour peu qu'ils continuent, nous aurons peine à nous reconnoître pour le même homme & la même femme qui firent, il y a quelques mois, une si bizarre figure aux yeux des spectateurs dans l'église de Saint-Georges. Il faudra nous remarier, pour nous assurer l'un de l'autre; car soyez persuadée que nous ne voudrons jamais paroître aussi sots que nous le fûmes alors. Ce qui le releve beaucoup dans mes idées, c'est la bonne opinion que tout le monde semble avoir ici de lui. On le trouve homme de sens, homme de bon naturel, &, le croiriez-vous, fort bel homme? Tous les habitans de cette maison passent pour gens très-sensés, & d'une grande pénétration; je ne puis les contredire, sans me faire tort à moi-même.

Vous apprendrez avec joie qu'Emilie,

toujours attentive à copier son modele, sera une excellente femme, & une très-bonne mere de famille. Miss Byron est réellement la fille du monde qui entend le mieux l'économie domestique. A son arrivée, elle a repris la direction de cette famille, pour soulager sa tante Selby. C'étoit son office avant son voyage de Londres. Jusqu'à présent je me suis crue assez entendue sur cet article; mais elle m'a fermé pour jamais la bouche, & son administration est accompagnée de tant de dignité, & de douceur, qu'elle est adorée de toute la maison. Cependant j'ai peine à comprendre où elle trouve du tems pour cette multitude de soins; car nous ne nous appercevons jamais qu'elle nous manque. Mais avec peu d'amour pour le lit, beaucoup d'ordre, & de l'aisance sans précipitation, rien n'est difficile.

Votre lettre m'est remise à ce moment. J'avois prévu quelles seroient les agitations d'Olivia. Elle a reçu sans doute quelques informations de Boulogne; car pourquoi quitter sitôt l'Angleterre, lorsqu'elle avoit résolu d'y attendre le retour de mon frere? Malheureuse femme! Henriette a pitié d'elle. Mais quel est le malheureux dont Henriette n'ait pas pitié?

N. B. *On trouve ici plusieurs lettres plus agréables qu'utiles au soutien de l'intérêt ; l'une de la comtesse de D.... qui, ne perdant point de vue le mariage de son fils, s'efforce de combattre l'amour de miss Byron pour sir Charles, par des raisonnemens pris de la nature de cette passion, & des difficultés où elle n'ignore pas que sir Charles est engagé : les autres, de différentes personnes, & par des motifs tout différens de l'intérêt général. Milady G.... (auparavant miss Charlotte Grandisson) ayant enfin quitté le château de Selby, écrit aussi à miss Byron, qu'elle y a laissée avec Emilie, & lui dit mille choses badines. Miss Byron lui fait une réponse plus grave, qui se ressent de sa situation. Le plus grand éloge qu'on doive ici à l'auteur, regarde les caracteres, qui sont habilement soutenus. Mais tout étant accessoire à la situation de sir Charles, on y revient enfin par une lettre au docteur Barlet.*

LETTRE LXXVII.

Le chevalier GRANDISSON *au docteur* BARLET.

A Boulogne, 8 & 19 Juillet

JE me sens le cœur plus triste qu'il ne l'a jamais été. Quel nom donner au bonheur dont on ne peut jouir sans faire le malheur d'autrui. Le comte de Belvedere, informé de l'heureux changement de Clémentine, & que suivant toute apparence elle sera le prix des services d'un homme à qui toute la famille attribue son rétablissement, arriva hier au soir dans cette ville, & me fit avertir aussitôt du dessein qu'il avoit de me rendre aujourd'hui sa visite.

Ce matin j'ai reçu, par Camille, un message de Clémentine, qui me prie de remettre à l'après-midi l'entrevue dont nous étions convenus hier. J'ai demandé à Camille si elle en savoit la raison, & pourquoi cet ordre me venoit si matin? Elle m'a répondu qu'il n'étoit parti que de sa maîtresse, & qu'aucun autre n'y avoit eu la moindre part. La marquise, m'a-t-elle dit, l'informa hier au soir que tout étoit terminé; qu'elle

feroit maîtreſſe de ſon ſort, & que vous auriez la permiſſion de la voir ce matin, pour apprendre ſes intentions d'elle-même. Là-deſſus elle ſe jeta aux pieds de ſa mere avec les plus vives marques de reconnoiſſance pour l'affection & la bonté de ſa famille; & depuis ce moment elle a paru dans une diſpoſition tout-à-fait différente. Dans l'inſtant même elle devint grave, réſervée, mais ardente pour ſa plume, dont elle ſe ſervit tout le reſte du jour, pour mettre au net ce qu'elle avoit écrit ſur ſes tablettes. Demain, me diſoit-elle quelquefois, demain, Camille, ſera un grand jour. Que n'eſt-il déjà venu? Cependant je le redoute. Comment ſoutiendrai-je une converſation de cette importance? Que ferai-je pour être auſſi généreuſe, auſſi grande que le chevalier? Sa bonté m'enflamme d'émulation. Que le jour me tarde! & que n'eſt-il paſſé! Toute la ſoirée s'eſt reſſentie de cette chaleur. Je crois, a continué Camille, qu'elle a rédigé pluſieurs articles, que ſon deſſein eſt de vous faire ſigner: mais ſur quelques mots qui lui ſont échappés, j'oſe dire, monſieur, qu'ils ſont dignes de ſon ame généreuſe, & que vous y trouverez moins de dureté que de caprice.

J'eus beaucoup de peine, a pourſuivi la fidelle Camille, à lui perſuader, vers mi-

nuit, de prendre un peu de sommeil. Elle s'est levée dès quatre heures du matin, elle a repris sa plume ; & vers six heures, elle m'a chargée de la commission dont je m'acquitte. Je lui ai représenté que l'heure étoit peu convenable, & je l'ai pressée d'attendre que sa mere fût levée. Mais elle m'a priée de ne pas la contredire, & de songer que sa mere la laissoit maîtresse de ses volontés. Ainsi, monsieur, a conclu Camille, mon devoir est rempli. Je vois que les événemens du jour demandent des précautions ; mais vous n'avez pas besoin de conseil dans une conjoncture si délicate.

L'arrivée du comte de Belvedere ayant interrompu Camille, elle m'a quitté pour retourner à ses fonctions.

à dix heures.

Le comte, que j'ai reçu avec toutes les civilités possibles, n'y a répondu que par un air froid & mécontent. Surpris de ne pas lui trouver la politesse & l'amitié qu'il a toujours marquées pour moi, je lui en ai témoigné quelque chose ; il m'a demandé si je l'informerois fidélement des termes où j'étois avec la signora Clémentine ? Fidélement, sans doute, ai-je répondu, supposé que j'entre dans quelque expli-

cation : mais la disposition où je vous vois, ne me permet peut-être point de vous satisfaire là-dessus.

Je vous dispense d'une autre réponse, a-t-il repliqué. Vous me semblez sûr de vos avantages : mais Clémentine ne sera point à vous, pendant qu'il me restera un souffle de vie.

Après tant de révolutions, monsieur, après tant d'incidens & de scenes, que je n'ai pas cherché à faire naître, rien ne doit être capable de me surprendre ; mais si vous avez quelques prétentions à former, quelques demandes à faire sur ce point, ce n'est point à moi, c'est à la famille du marquis della Porretta qu'il faudroit vous adresser.

Croyez-vous, monsieur, que je ne sente point l'ironie de ce langage ? Sachez néanmoins, qu'à l'exception d'un seul, tous les cœurs de sa famille sont dans mes intérêts. D'ailleurs toutes les considérations sont pour moi ; & vous n'avez pour vous que la générosité de vos services, que je ne conteste point, ou peut-être les agrémens de votre figure & de vos manieres.

Ces qualités, monsieur, réelles ou non, ne doivent être reprochées qu'à ceux qui veulent s'en prévaloir. Mais permettez que je vous fasse une question : si vous n'aviez

pas d'autre obstacle que moi, auriez-vous quelque espérance à l'affection de Clémentine ?

Aussi long-tems qu'elle ne sera point mariée, il m'est permis d'espérer. Sans votre retour, je ne doute point qu'elle n'eût été à moi. Vous n'ignorez pas que sa maladie n'auroit point été capable de m'arrêter.

Je n'ai rien à me reprocher dans ma conduite. C'est, monsieur, le point essentiel pour moi, qui n'en dois compte à personne. Cependant, si vous en avez quelque doute, éclaircissez-vous. J'ai tant d'estime pour le comte de Belvedere, que je souhaite sincérement de mériter la sienne.

Apprenez-moi donc, chevalier, quelle est actuellement votre situation avec Clémentine, ce qui s'est conclu entre vous & la famille, & si Clémentine s'est déclarée pour vous ?

Elle ne s'est point encore ouverte avec moi. Je répete que l'estime du comte de Belvedere m'est précieuse ; & je m'expliquerai par conséquent avec plus de franchise qu'il ne doit se le promettre de l'humeur chagrine qui paroît le dominer dans cette visite. J'ai parole, cette après-midi pour un entretien avec Clémentine.

Tout eſt d'accord avec ſa famille & moi. Je me ſuis impoſé pour regle de prendre les mouvemens d'un eſprit ſi pur, quoique hors de ſon aſſiette naturelle, pour l'ordre de la Providence. Juſqu'à préſent les miens ont été purement paſſifs : l'honneur ne me permet plus de m'arrêter à ces bornes. Cette après-midi, monſieur....

Cette après-midi.... (d'une voix altérée). quoi ? cette après-midi....

Décidera de ma deſtinée par rapport à Clémentine.

Vous me déſeſpérez ! Si ſes parens ſont déterminés en votre faveur, c'eſt par néceſſité plutôt que par choix. Mais s'ils la laiſſent maîtreſſe d'elle-même, je ſuis perdu !

Suppoſé qu'elle ſe détermine pour moi ; c'eſt une raiſon, monſieur, qui ne laiſſe point de replique. Mais les circonſtances ne me paroîtront pas fort heureuſes, ſi c'eſt, comme vous le dites, ſans inclination du côté de la famille que j'obtiens l'honneur d'y être admis ; & moins encore, ſi ma bonne fortune entraîne le malheur d'un homme tel que vous.

Quoi ! chevalier, c'eſt aujourd'hui que vous devez voir Clémentine, pour terminer avec elle ? Cette après-midi ! Et vous devez changer de conduite ? mettre de

l'empressement dans vos soins ? la solliciter de se donner à vous ? Ma religion, l'honneur de mon pays..... Expliquons-nous, monsieur. Il faut convenir de quelque chose. Je vous le dis avec un mortel regret ; mais il le faut. Vous ne refuserez point de vous mesurer.... Le consentement n'est pas encore donné. Vous ne déroberez pas ce trésor à l'Italie. Faites-moi l'honneur de sortir à ce moment avec moi.

Malheureux comte ! Que je vous plains ! Vous connoissez mes principes. Il est dur, après la conduite que j'ai tenue, de se voir invité..... Faites-vous expliquer tous mes procédés, par le prélat, par le pere Marescotti, par le général même, qui a toujours été de vos amis, & qui étoit autrefois si peu des miens. Ce qui les a fait entrer dans des sentimens aussi contraires à leurs inclinations que vous le pensez, ne peut être sans force sur une ame aussi noble que celle du comte de Belvedere. Mais à quelque résolution que les éclaircissemens puissent vous porter, je vous déclare d'avance que je n'accepterai jamais votre rendez-vous, qu'à titre d'ami.

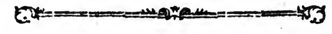
Il s'est tourné, avec une vive émotion. Il s'est promené dans ma chambre, comme un homme irrésolu. Enfin, se rapprochant

de moi, d'un air égaré : je vais de ce pas, m'a-t-il dit, voir le pere Marefcotti, le prélat, leur faire connoître mon défefpoir; & fi je perds l'efpérance.... O chevalier! Je vous le répete encore; Clémentine ne fera point à vous pendant ma vie. En fortant, il a regardé autour de lui, comme s'il eût craint d'être entendu de quelqu'autre que de moi, quoique nous n'euffions perfonne proche de nous; & fe baiffant vers moi, il vaut mieux, a-t-il ajouté, mourir de votre main, que de..... Il n'a point achevé; & fans me laiffer le tems de répondre, il m'a quitté fi brufquement, qu'il avoit difparu lorfque je fuis arrivé à la porte. Comme il étoit venu à pied, un valet, qu'il avoit à fa fuite, a dit aux miens, que madame de Sforce l'étoit allé voir à Parme, & que depuis cette vifite, on avoit remarqué dans fon humeur, un changement qui alarmoit toute fa maifon.

Apprenez-moi, cher docteur, comment les téméraires vivent fi tranquilles, lorfqu'avec tant de précautions pour éviter l'embarrras, & tant d'éloignement pour toute forte d'offenfe, à peine fuis-je parvenu à me dégager d'une difficulté, que je retombe dans une autre. De quoi les femmes ne font-elles pas capables, lorf-

qu'elles entreprennent de mettre la division entre des amis ? Madame de Sforce a l'humeur hautaine, intrigante. Il n'est pas de son intérêt que Clémentine soit jamais mariée. Cependant le comte de Belvedere est d'un naturel si froid, si éloigné de la violence, que, n'ignorant point les vues de cette dame, j'admire par quels artifices elle a pu susciter une flamme si vive dans une ame si paisible.

Le tems me presse pour me rendre au palais della Porretta. Je ne suis pas tranquille sur le récit de Camille. Ne marque-t-il point, dans sa maîtresse, une imagination trop échauffée pour une occasion de cette importance ? & ne dois-je pas craindre qu'elle ne soit rien moins que rétablie ?



LETTRE LXXVIII.

Le chevalier GRANDISSON au même.

Même jour, au soir.

JE voudrois recueillir mes esprits, mon cher & respectable docteur, pour vous faire un détail, que vous trouverez fort surprenant. Clémentine est la plus noble

fille qui soit au monde. Qu'arrivera-t-il enfin.... Mais, j'ai besoin d'un cœur plus tranquille, & d'une main plus ferme, pour être en état de continuer.

Je me trouve un peu moins agité. Mes premieres lignes demeureront, pour vous faire juger quelle étoit l'émotion de mon ame, lorsqu'en arrivant, j'ai tenté d'écrire mille choses qui venoient de se passer sous mes yeux.

Camille m'attendoit dans la premiere salle, avec ordre de me conduire chez la marquise. J'y ai trouvé avec elle le marquis & le prélat. O chevalier! m'a-t-elle dit, nous avons été fort troublés par une visite du comte de Belvedere. Qu'il est à plaindre! Il nous a dit qu'il vous avoit vu chez vous.

Il est vrai, madame. Alors j'ai raconté, à la priere du prélat, tout ce qui s'étoit passé entre nous, excepté ses derniers mots, par lesquels j'ai cru devoir entendre qu'il aimoit mieux mourir de la main d'autrui que de la sienne.

Ils ont témoigné la part qu'ils prenoient à sa peine, & leur inquiétude pour moi; mais je ne me suis point apperçu que cet incident eût altéré leurs dispositions en ma faveur. Ils avoient déclaré au comte que

le rétablissement de leur fille paroissant dépendre de la parfaite satisfaction de ses desirs, ils étoient résolus de n'y plus apporter la moindre opposition. La visite de ce malheureux ami, m'a dit la marquise, & ses emportemens, qui m'ont fait d'autant plus de pitié, que je le crois menacé de la maladie de ma fille, m'ont empêchée de voir Clémentine depuis deux heures. J'allois passer chez elle, lorsque vous êtes arrivé: mais Camille ira pour moi.

Ce matin, a continué la marquise, dans l'entretien que j'ai eu avec elle, elle s'est excusée de vous avoir envoyé Camille pour vous prier de remettre votre visite à l'après-midi. Elle n'étoit pas préparée, m'a-t-elle dit, à vous recevoir. Je lui ai demandé de quels préparatifs elle avoit besoin pour voir un homme que nous estimions tous, & qui lui avoit toujours marqué tant de respect? Elle m'a répondu, que devant vous voir dans un jour sous lequel il ne lui avoit pas encore été permis de vous regarder, elle avoit quantité de choses à vous dire, & qu'elle craignoit de ne pouvoir se les rappeller; qu'elle en avoit écrit une partie, mais qu'elle n'étoit pas encore contente d'elle-même; que vous étiez grand; qu'elle vouloit s'efforcer de ne l'être pas moins; que la liberté que nous lui accordions, aug-

mentoit son embarras, & qu'elle avoit déjà souhaité vingt fois d'être à la fin du jour.

Je lui ai proposé, a poursuivi la marquise, de prendre plus de tems; un mois, une semaine. Non, non, m'a-t-elle dit; je serai prête à le voir tantôt. Qu'il vienne. Je me sens la tête assez bien. Qui sait si je ne serai pas plus mal demain, ou dans une semaine?

Camille est rentrée. On lui a demandé dans quel état elle avoit laissé sa maîtresse. Elle nous a dit qu'elle l'avoit trouvé fort pensive, mais l'esprit vif & agité; qu'elle paroissoit remplie de la visite qui s'approchoit, & que depuis une demi-heure, elle avoit demandé trois fois si le chevalier étoit arrivé; qu'elle relisoit souvent ce qu'elle avoit écrit; qu'elle le mettoit sur sa table & le reprenoit; que se levant quelquefois, elle se promenoit un moment dans sa chambre, tantôt avec un air de dignité, tantôt la tête penchée; que pendant la derniere heure elle avoit plusieurs fois pleuré; que dans d'autres momens elle soupiroit: qu'elle n'étoit pas contente de son habillement; qu'elle avoit voulu d'abord être en noir, puis en couleur; qu'ensuite elle avoit demandé une robe bleue & argent, & qu'elle s'étoit déterminée enfin pour un satin blanc tout uni. Elle paroît un ange dans cette parure, a conclu Camille; mais qu'il seroit à

souhaiter que ses yeux & ses mouvemens fussent un peu plus composés!

Je prévois de la difficulté pour vous, m'a dit le prélat. Toutes ces agitations marquent encore quelque désordre. Cependant, si proche d'une entrevue qui doit finir par une déclaration en votre faveur, elles font juger combien son cœur est intéressé à cet événement: puisse-t-il faire votre bonheur & le sien!

Je ne crains rien pour le bonheur de ma fille, a dit la marquise, dans tout ce qui dépendra du chevalier. Je suis sûre de sa tendresse pour elle.

Il me semble, a dit le marquis, que nous pourrions lui laisser la liberté de mener sa femme en Angleterre, pendant les premiers six mois, à condition de nous la ramener pour les six autres. Ce changement pourroit faire prendre un nouveau cours à ses idées. La vue continuelle des mêmes lieux & des mêmes personnes, est capable d'attrister son cœur. J'ajoute que son absence serviroit à fortifier ce pauvre comte de Belvedere.

Le prélat a loué cette idée. La marquise n'a pas fait d'autre objection, que celle de sa tendresse. On a conclu que le choix en seroit abandonné aussi à Clémentine. Camille, a dit le marquis, il est tems d'aver-

tir ma fille que le chevalier attend qu'elle demande à le voir. Vous y consentez ? m'a-t-il dit civilement.

Camille n'est pas revenue aussitôt : à son retour, elle nous a fait une nouvelle peinture des agitations de sa maîtresse, qu'elle a terminée, en priant la marquise de monter à son appartement. Si c'étoit votre premiere entrevue, m'a dit le prélat, je ne serois pas surpris de ce désordre : mais il faut avouer que le mal se montre sous une étrange variété de formes.

La marquise est montée avec Camille, & m'a fait avertir presqu'aussitôt de la suivre. Elle est venue au-devant de moi, jusqu'à la porte du cabinet ; & sortant, elle m'a dit en peu de mots : je crois qu'elle sera plus satisfaite que je vous laisse seul avec elle. Je ne m'éloignerai point. Camille me tiendra compagnie dans la chambre voisine.

En entrant dans la chambre, j'ai trouvé Clémentine à sa toilette, mais abymée dans ses méditations, & la tête appuyée sur sa main. A ma vue, un charmant vermillon s'est répandu sur ses joues. Elle s'est levée, elle m'a fait une profonde révérence, elle s'est avancée de quelques pas vers moi ; mais elle paroissoit tremblante, & ses regards étoient incertains.

Je me suis approché d'elle. J'ai pris respectueusement sa main des deux miennes, & je l'ai pressée de mes levres. Ah ! chevalier, m'a-t-elle dit, en détournant un peu le visage, mais sans retirer sa main. Elle n'a rien ajouté; & comme retenue par l'embarras de s'expliquer, elle a poussé un soupir.

Je l'ai conduite à sa chaise. Elle s'est assise, en continuant de trembler. Que je remercie le ciel, ai-je dit, en penchant la tête sur ses deux mains, que je tenois dans les miennes, de me faire voir cet heureux changement dans une santé si chere ! puisse-t-il achever son ouvrage!

Heureux vous-même, m'a-t-elle répondu ; heureux du pouvoir qui vous est donné d'obliger, comme vous l'avez su faire ! mais, comment..... comment pourrai-je..... O monsieur ! vous savez les mouvemens qui n'ont pas cessé de déchirer mon cœur, depuis que...... j'oublie depuis quand...... O chevalier ! le pouvoir me manque ...... Elle s'est arrêtée. Elle a pleuré. Elle a comme perdu la force de parler.

Il est en votre pouvoir, mademoiselle, de rendre heureux ce même homme à qui vous attribuez des obligations dont vous êtes déjà plus qu'acquittée.

Je me suis assis près d'elle, au signe qu'elle m'en a fait.

Parlez, monsieur. Il se passe de grands mouvemens dans mon ame. Dites-moi, dites-moi tout ce que vous avez à me dire. Mon cœur (en y portant la main) est serré dans sa prison; je crois sentir qu'il manque d'espace. Cependant le pouvoir de s'expliquer lui est refusé. Parlez, & je vous écouterai en silence.

Toute votre famille, mademoiselle, est réunie dans le même sentiment. Il m'est permis de vous ouvrir mon cœur. Je me promets d'être entendu avec bonté. Le pere Marescotti me favorise de son amitié. Les conditions sont celles que j'ai offertes en partant pour l'Angleterre.

Elle a penché la tête, & son attention sembloit redoubler.

De deux années l'une, je serai heureux avec ma Clémentime, en Angleterre.....

Votre Clémentine, monsieur! Ah chevalier! (Elle a tourné la tête en rougissant) Votre Clémentine, monsieur! a-t-elle répété; & j'ai cru voir un air de joie sur son visage. Cependant une larme s'est dérobée de ses yeux.

Oui, mademoiselle, on m'accorde l'espérance de vous voir à moi. Vous aurez votre directeur avec vous: le pere Marescotti

consent à vous accompagner pour cette fonction. Sa piété, son zele, mes propres égards pour ceux dont les principes sont différens des miens, mon honneur engagé solemnellement à la famille qui me confie son plus cher trésor, seront votre sûreté....

Ah monsieur! a-t-elle interrompu; vous ne serez donc pas catholique?

Vous avez consenti, mademoiselle, avant mon départ pour l'Angleterre, que je suivisse le mouvement de ma conscience.

Est-il donc vrai? a-t-elle dit, avec un soupir.

Votre pere, mademoiselle, vous informera lui-même de tous les autres articles dont on est convenu, pour votre parfaite satisfaction.

Ses yeux étoient gros de larmes. Elle paroissoit incertaine. Deux ou trois efforts qu'elle a faits pour parler, n'ont produit qu'un son confus. Enfin, s'appuyant sur mon bras, elle s'est avancée en tremblant vers le cabinet; elle y est entrée. Laissez-moi, laissez-moi, m'a-t-elle dit: & m'ayant mis un papier dans la main, elle a tiré la porte sur elle. Le cœur percé de ses sanglots, que je pouvois entendre, je suis passé dans la chambre voisine, d'où sa mere & Camille avoient entendu une partie de notre court entretien. La marquise est

entrée dans le cabinet ; mais revenant aussitôt : graces au ciel, m'a-t-elle dit, elle jouit de toute sa raison, quoiqu'elle paroisse fort affligée. Elle m'a suppliée de l'abandonner à elle-même. Si vous pouvez lui pardonner, dit-elle, son cœur sera soulagé. Elle vous a donné un papier qu'elle vous prie de lire. Elle attendra que vous la fassiez appeller, si vous pouvez, a-t-elle ajouté, souffrir, après l'avoir lu, une créature indigne de votre bonté. Quel étrange mystere, a repris la marquise, cet écrit peut-il donc renfermer ?

J'étois aussi surpris qu'elle. Je n'avois pas encore ouvert le papier, & j'ai offert de le lire en sa présence : mais elle a souhaité de ne le voir qu'avec le marquis, s'il convenoit qu'ils en prissent tous deux connaissance. Elle est sortie avec précipitation, & Camille a passé dans l'autre chambre, pour y attendre les ordres de sa maîtresse. Je suis demeuré seul. Voici l'étonnante piece que j'ai lue (1).

« O vous, qui êtes ce qu'il y a de plus » cher à mon cœur, pardon mille fois... de » quoi dirai-je ? Est-ce du dessein que j'ai » de faire une grande action, si j'en ai la

(1) Il n'est pas besoin de faire observer qu'elle se ressent de la maladie de Clémentine, qui est causée par l'amour & la religion ; ni d'avertir que c'est en quoi consiste ici l'art de l'auteur.

» force ? L'exemple me vient de vous, qui » êtes à mes yeux le plus grand des hommes. Mon devoir parle d'un côté ; mon » cœur y résiste, & me tente d'une foiblesse. C'est toi, Dieu puissant ! que je » prie de me soutenir dans ce grand combat. Ne permets pas qu'il renverse ma » raison, comme il l'a déjà fait ; cette foible raison, qui ne commence qu'à renaître ! O Dieu ! fortifie-moi : l'effort est » extrême ; il est digne de la perfection à » laquelle Clémentine a toujours aspiré.

» Mon précepteur ! Mon frere ! Mon » ami ! O le plus cher & le meilleur des » hommes ! Ne pense plus à moi. Je suis indigne de toi. C'est ton ame, qui a charmé » Clémentine. Lorsque j'ai remarqué les » graces de ta figure, j'ai retenu mes yeux, » j'ai mis un frein à mon imagination : & » comment ? en tournant mes réflexions » sur les graces supérieures de ton ame. » Mais cette ame, ai-je dit, n'est-elle pas » faite pour une autre vie ? L'obstination, » la perversité de cette ame si chere, permet-elle à la mienne de se lier à elle ? » L'aimerai-je, jusqu'à souhaiter à peine » d'être séparée d'elle dans son sort futur ? » O le plus aimable de tous les hommes ! » comment puis-je m'assurer que si j'étois à » toi, la force de l'amour, la douceur des

» manieres, les complaisances de la bonté, » ne m'entraînassent point après toi ? Moi, » qui regardois autrefois un hérétique com- » me le pire de tous les êtres, je me sens » déjà changée, par une séduction irrésisti- » ble, jusqu'à prendre, en ta faveur, une » meilleure opinion de ce que j'ai détesté. » De quelle force seroient les avis du plus » pieux directeur, lorsque tes caresses & tes » douces persuasions s'emploieroient à » pervertir un cœur tout à toi ? Je sais que » l'espérance de te convaincre toi-même » me donneroit la force de disputer avec » toi : mais ne te connois-je pas des talens » fort supérieurs aux miens ? Et quel seroit » mon embarras, entre le sentiment de » mon devoir & la foiblesse de ma raison ? » Alors un directeur ne manqueroit point » de s'alarmer pour moi. Mon sexe n'aime » pas les soupçons dont il se croit offensé ; » ils produisent le mécontentement & l'a- » version : & ton amour, ta bonté, em- » portant bientôt la balance, ma perte ne » seroit-elle pas certaine ?

» Et que m'ont fait mon pere, ma mere, » mes freres, pour m'inspirer l'envie de les » quitter, & pour me faire préférer à ma » patrie, un pays que je haïssois il n'y a pas » long-tems, aussi bien que sa religion ? Le » changement même qui a fait disparoître

» cette haine, n'eſt-il pas une autre preuve
» de ma foibleſſe & de ton pouvoir? Oh le
» plus aimable des hommes! O toi que
» mon ame adore! ne cherche point à me
» perdre par ton amour. Si je me donnois
» à toi, un devoir trop cher me feroit
» oublier ce que je dois à Dieu, & me pré-
» cipiteroit dans des malheurs qui ne re-
» garderoient pas ſeulement l'avenir; car
» ma perverſion, dans un tems, n'empê-
» cheroit pas qu'il ne me revînt des doutes;
» & tes moindres abſences me rendroient
» doublement malheureuſe. L'indifférence
» eſt-elle poſſible ſur un ſujet de cette im-
» portance? Ne m'as-tu pas fait voir toi-
» même, qu'elle ne l'eſt pas pour toi? &
» ton exemple ne ſert-il pas à m'inſtruire?
» Une fauſſe religion aura-t-elle plus de
» force que la vraie religion du ciel? O toi
» le plus aimable des hommes! ne cherche
» point à me perdre par ton amour.

» Mais, eſt-il vrai que tu m'aimes? Ou
» n'ai-je l'obligation de tes ſoins qu'à ta
» générosité, à ta compaſſion, à ta nobleſſe
» pour une malheureuſe fille qui, ſe propo-
» ſant d'être auſſi grande que toi, n'a pu
» ſoutenir l'effort? Le ciel m'eſt témoin
» des combats que j'ai livrés à mon cœur,
» & de tout ce que j'ai tenté pour me vain-
» cre moi-même. Permets, généreux hom-

» me, que je parvienne à cette victoire. Il » est en ton pouvoir de me tenir enchaî- » née ou de me rendre libre. Tu m'aimes, » je le sais. C'est la gloire de Clémentine, » de penser que tu l'aimes. Mais elle n'est » pas digne de toi. Cependant laisse avouer » à ton cœur que tu aimes son ame, son » ame immortelle, & sa paix future. C'est » le seul témoignage qu'elle demande de » ton amour, comme elle s'est efforcée de » te témoigner le sien. Tu es la grandeur » même; tu es capable de l'effort qu'elle n'a » pu soutenir. Fais le bonheur de quelque » autre femme! Mais je ne pourrois suppor- » ter que ce fût une Italienne. Si c'en de- » voit être une, ce ne seroit pas Florence, » mais Boulogne, qui te l'offriroit.

» O chevalier Grandisson! comment » vous présenter cet écrit, qui m'a coûté » tant de larmes, tant d'étude, que j'ai » changé, revu, transcrit tant de fois, & » que je mets encore une fois au net, dans » l'intention de vous le faire lire? Je doute » réellement que je le puisse, & je ne le » ferai point sans avoir essayé mes forces » dans une conversation particuliere avec » vous.

» Vous, mon pere, ma mere, mes fre- » res, & vous, mon cher & pieux directeur, » vous m'avez aidée par votre généreuse



» indulgence, à remporter sur moi-même
» une partie de la victoire. Vous avez fait
» céder votre jugement au mien. Vous
» m'avez dit que je serois heureuse, si je
» pouvois l'être par le choix de mon cœur.
» Mais ne vois-je point que je n'en ai l'obli-
» gation qu'à votre complaisance ? Cesse-
» rai-je jamais de me rappeller les raisons
» que vous avez opposées tant de fois à cette
» alliance avec le plus noble des hommes,
» toutes fondées sur la différence de ma re-
» ligion, & sur l'opiniâtreté qui l'attache à
» la sienne ? Ce souvenir me permettra-t-il
» jamais d'être heureuse ? Ah ! chere & res-
» pectable famille, laissez-moi la liberté
» d'embrasser le seul parti qui me convien-
» ne, celui de m'enfermer dans un cloître.
» Qu'il me soit permis de consacrer au ciel
» le reste d'une vie dont je ne craindrai
» plus que la durée soit trop longue, occu-
» pée à prier pour vous, & pour la conver-
» sion de l'homme qui sera toujours cher
» à mon ame ! Qu'est-ce donc que cette
» petite portion du monde qui m'appartient
» par la disposition de mes grands-peres ?
» Et de quel poids est-elle dans la balance
» de mon salut éternel ? Qu'il me soit per-
» mis de tirer une noble vengeance des
» cruautés de Daurana ! Je lui abandonne
» un bien que je méprise, & dont je me

» prive volontairement pour un ſort plus
» heureux. Toute ma famille n'eſt-elle pas
» riche & noble ? Quelle plus glorieuſe voie
» pour me venger ?

» O toi qui poſſèdes mon ame ! laiſſe-
» moi faire l'eſſai de la tienne, & mettre ton
» amour à l'épreuve, par tes efforts pour
» ſoutenir & fortifier une réſolution qu'il
» ſera toujours en ton pouvoir, je le con-
» feſſe, de me faire violer ou remplir. Dieu
» connoît ſeul ce que tous ces combats
» m'ont coûté, & ce qu'ils me coûteront
» encore. Mais avec une ſanté affoiblie,
» avec un cerveau bleſſé, puis-je me pro-
» mettre une longue vie ? Et ne tâcherai-je
» point d'en rendre la fin plus heureuſe ?
» Permets que je ſois grande, *mon cheva-*
» *lier*. Cependant avec quelle douce com-
» plaiſance je te donne un nom ſi cher ! tu
» peux tout faire de la malheureuſe Clé-
» mentine.

» Mais, ô mes chers parens ! que ferons-
» nous pour cet excellent homme, à qui
» nous avons tant d'obligations ! Comment
» reconnoître ſa bonté pour deux de vos
» enfans ? Ses bienfaits ſont un peſant far-
» deau ſur mon cœur. Cependant qui ne
» connoît pas ſa grandeur d'ame ? Qui ne
» ſait pas que pour lui, la ſeule joie de bien
» faire eſt une parfaite récompenſe ? Hon-

» neur de la race humaine, es-tu capable
» de me pardonner? Mais je sais que tu le
» peux. Tu as les mêmes notions que moi
» de la vanité des biens du monde, & de
» la durée de ceux d'une autre vie. Comment
» aurois-je la présomption de m'imaginer
» qu'en te donnant ma main, un être
» affoibli, blessé, pût servir à ton bonheur?
» Encore une fois, si j'ai le courage,
» la force de te donner cet écrit, rends-moi
» capable, par ton grand exemple, d'achever
» noblement ma victoire, & ne me
» réduis point à prendre avantage de la
» générosité de ma famille. Mais, après
» tout, que le choix en appartienne à toi
» seul; car je ne puis soutenir l'idée de
» manquer de reconnoissance pour un homme
» à qui je me dois tout entiere; & qu'il
» dépende de toi de joindre le nom qu'il te
» plaît à celui de

CLÉMENTINE.»

Jamais il n'y eut d'étonnement comparable au mien. Pendant quelques momens, j'ai oublié que l'ange attendoit, à quatre pas de moi, le résultat de mes contemplations; & passant dans la chambre où étoit Camille, je me suis jeté sur un sofa, sans faire attention à cette femme. Je ne me possédois point. Cependant le plus vif de

mes ſentimens étoit mon admiration pour les divines qualités de Clémentine. J'ai voulu relire ſon écrit; mais il étoit gravé dans mon ame, & mes yeux n'y diſtinguoient rien.

Elle a ſonné. Camille a couru. J'ai treſſailli lorſqu'elle a paſſé devant moi. Je me ſuis levé, mais je me ſentois tremblant, & j'ai été forcé de m'aſſeoir encore pour raſſurer mes jambes. Le retour de Camille m'a fait ſortir de cette eſpece de ſtupidité qui m'avoit ſaiſi. Il eſt certain que de ma vie je n'avois été ſi peu préſent à moi-même. Une fille ſi ſupérieure à tout ſon ſexe, & même à tout ce que j'ai lu du nôtre! O monſieur! m'a dit Camille, ma maîtreſſe craint votre reſſentiment. Elle appréhende de vous revoir; cependant elle le deſire. Hâtez-vous; elle eſt menacée de s'évanouir. Qu'elle vous aime! Qu'elle craint de vous déplaire! Camille me tenoit tous ces diſcours en me conduiſant, & je me les rappelle ce ſoir, car toutes mes facultés étoient alors trop engagées pour y faire attention.

Je ſuis entré. L'admirable Clémentine eſt venue au-devant de moi d'un pas chancelant, & m'a dit, en baiſſant les yeux: pardon, monſieur, pardon, ſi vous ne voulez pas que je meure du chagrin de vous

avoir offenſé. Elle m'a paru ſi foible, que j'ai tendu les deux bras pour la ſoutenir : vous pardonner, mademoiſelle ? inimitable fille ! gloire de votre ſexe, pouvez-vous me pardonner vous-même, d'avoir élevé mes eſpérances juſqu'à vous ! Ses forces l'abandonnant tout-à-fait, elle eſt tombée dans mes bras. Camille lui tenoit des ſels, & ſi proche d'elle, que j'en ai ſenti l'utilité, dans le beſoin que j'avois du même ſecours. Suis-je pardonnée ? m'a-t-elle dit, en reprenant un peu ſes eſprits ; dites que je le ſuis. Pardonnée, mademoiſelle ? Ah ! vous n'avez rien fait qui ait beſoin de pardon. J'adore votre grandeur d'ame. Déclarez vos volontés ſur moi, & tout mon bonheur ſera de les ſuivre.

Je l'ai conduite à ſa chaiſe, j'ai mis ſans réflexion un genou à terre devant elle, & tenant ſes deux mains dans les miennes, je ſuis demeuré dans cette poſture, à la regarder avec des yeux qui n'exprimoient pas les mouvemens de mon cœur, s'ils n'étoient pas ardens de tendreſſe & de reſpect.

Camille avoit couru chez la marquiſe, pour lui rendre compte de cette étrange ſcene. Le marquis, le prélat, le comte, & le pere Marc ſcotti, qui attendoient le ſuccès de ma viſite, ont été ſurpris de ce qu'ils

ont entendu, mais ils en imaginoient peu la cause. La marquise s'empressant de revenir avec Camille, m'a trouvé dans la même attitude, c'est-à-dire, à genoux, les deux mains de sa fille dans les miennes. Cher chevalier, m'a-t-elle dit, modérez le transport de votre reconnoissance, par ménagement pour la santé de ma fille. Sensible comme elle est, je vois à ses yeux qu'il y a quelque danger..... Je me suis levé, j'ai quitté les mains de sa fille, & saisissant une des siennes: O madame! ai-je répondu en l'interrompant, glorifiez-vous de votre fille. Vous l'avez aimée, vous l'avez admirée; mais aujourd'hui faites-en votre gloire. C'est un ange! Permettez, mademoiselle, ai-je dit à Clémentine, que je remette ce papier à la marquise; & sans attendre son consentement, j'ai présenté l'écrit à sa mere: vous le lirez, madame, vous le ferez lire au marquis, au prélat, au pere Marescotti; mais que ce soit avec compassion pour moi, & vous m'apprendrez ensuite ce que j'ai à dire, ce que j'ai à faire. Je m'abandonne à votre direction, à celle de votre famille, & à la vôtre, chere Clémentine.

Vous me pardonnez donc, chevalier! Avec cette assurance, je vous promets d'être plus tranquille. La bonté du ciel

achevera de me rétablir. Ma direction, chevalier, c'est que vous aimiez mon ame, comme le principal objet de mon amour a toujours été la vôtre.

Sa mere tenant le papier, & n'osant l'ouvrir, lui a demandé ce qu'il pouvoit donc contenir d'une si haute importance.... Pardon, madame, a répondu Clémentine, si vous n'êtes pas la premiere à qui je l'ai communiqué. Comment l'aurois-je pu, lorsque j'ignorois encore si j'aurois la force de le maintenir, ou même de le faire sortir de mes mains? Mais à présent (en mettant la main sur mon bras) laissez-moi pour quelques momens, chevalier. Je me sens la tête un peu foible. Madame, ayez la bonté de pardonner. Nous nous sommes retirés pour la laisser avec Camille, & nous lui avons entendu pousser de profonds soupirs.

La marquise m'a dit en marchant: je n'y comprends rien. Vous ne vous expliquez pas non plus. Que contient donc ce papier?

Je n'étois pas en état de lui répondre. En passant dans un vestibule qui sert de communication à son appartement, je me suis baissé sur sa main, & le même passage ayant un escalier dérobé, j'ai pris cette voie pour descendre au jardin, où j'espé-

rois que l'air réveilleroit un peu mes esprits.

Je n'y avois pas été long-tems, lorsque M. Lowther est venu à moi. Le seigneur Jeronimo, m'a-t-il dit, est fort agité par la lecture d'un écrit qu'on lui a mis entre les mains. Il demande sur le champ à vous parler.

J'ai trouvé Jeronimo dans son fauteuil. Dès qu'il m'a vu paroître avec un air pensif, dont je ne pouvois encore me défendre : ô cher Grandisson ! que mon cœur est alarmé pour vous ! Je ne puis supporter qu'un homme de votre caractere soit exposé à la pétulance d'une fille dont le cerveau...

Arrêtez, très-cher jeune Jeronimo. Que la qualité d'ami ne vous fasse pas oublier celle de frere. Clémentine est l'honneur de son sexe. Il est vrai que je n'étois pas préparé à ce coup : mais je respecte une si grande ame. Avez-vous lu son écrit ?

Oui, & je ne reviens pas de mon étonnement.

Le marquis, le comte, le prélat & le pere Marescotti sont entrés. Le prélat a commencé par m'embrasser. Ensuite m'ayant protesté, au nom de toute la famille, que personne n'avoit eu la moindre connoissance des intentions de sa sœur ; tout le monde, a-t-il ajouté, s'attendoit

au contraire, qu'elle recevroit vos offres avec tranſport. Mais elle n'en ſera pas moins à vous, chevalier. Nous ſommes engagés d'honneur avec vous. Ne voyez dans cet incident, qu'un excès de délicateſſe mal entendue, qui opere dans une imagination échauffée. Elle vous laiſſe après tout le pouvoir de lui faire prendre le nom qu'il vous plaira.

Ah meſſieurs ! ai-je répondu, vous ne conſidérez pas la force de ſes argumens. Sur une jeune perſonne à qui ſa religion, ſa famille & ſa patrie ſont ſi cheres, ils doivent être d'un grand poids. Cependant, meſſieurs, réglez ma conduite. Et la marquiſe ayant paru au même moment : ayez la bonté, madame, de me preſcrire ce que j'ai à faire : je ſuis à vous ſans réſerve. Permettez que je me retire. Vous tiendrez conſeil, & vous m'apprendrez comment vous aurez diſpoſé de moi.

Je ſuis ſorti, & je ſuis retourné au jardin.

Camille eſt venue à moi. O monſieur ! quels événemens ! Ma maîtreſſe a pris une réſolution qu'elle ne ſera jamais capable de ſoutenir. Elle m'a donné ordre d'obſerver vos yeux, vos démarches, votre humeur. Elle ne ſauroit vivre, dit-elle, s'il vous reſte quelque reſſentiment. Je vous vois dans une grande agitation d'eſprit : lui en rendrai-je compte ?

Assurez-la, chere Camille, que je suis soumis à toutes ses volontés; que son repos m'est plus précieux que ma propre vie; que je ne suis pas capable de ressentiment, & que je l'admire plus que je ne puis l'exprimer.

Camille m'ayant quitté, j'ai bientôt vu paroître le pere Marescotti, qui m'a prié de rejoindre la famille dans l'appartement de Jeronimo. Nous y sommes retournés ensemble. Le pere s'est contenté de me dire, en marchant, que le ciel connoissoit seul ce qui étoit le plus avantageux aux hommes; que pour lui, dans une occasion si extraordinaire, il ne pouvoit qu'admirer & adorer en silence.

Tout le monde s'étant assis, le prélat m'a tenu ce discours: mon cher chevalier, nous déclarons tous que vous vous êtes acquis des droits immortels sur notre reconnoissance. Il est confirmé que ma sœur ne sera qu'à vous. Nous sommes tous du même avis sur ce point. Ma mere se charge de lui parler en votre faveur.

Je sens toute l'étendue de cette bonté.

Mais si Clémentine persiste, qu'aurai-je à dire, lorsqu'elle me pressera solemnellement de la soutenir dans sa résolution, & de ne pas la mettre dans la nécessité de prendre avantage de la générosité de sa famille?

Ne doutez pas, chevalier, a repliqué le prélat, qu'elle ne se laisse aisément persuader. Elle vous aime. Ne reconnoît-elle pas dans cet écrit, « qu'il est en votre pouvoir » de lui faire violer ou remplir sa résolu- » tion, & de joindre à son nom celui que » vous souhaiterez ? » Nous sommes tous convaincus qu'elle ne soutiendra point son entreprise. Vous voyez qu'elle a recours à vous, pour en obtenir la force. En un mot, permettez que je sois le premier qui vous embrasse sous le nom de frere.

Il a pris ma main, & m'a fait l'honneur de m'embrasser. Rien de si noble, lui ai-je dit. Je m'abandonne à votre conduite. Jeronimo m'a tendu affectueusement les bras, & m'a salué sous le même titre. Le marquis, le comte, m'ont pris successivement la main, & la marquise m'offrant la sienne, je l'ai pressée de mes levres. Je suis sorti aussitôt pour retourner droit à mon logement, le cœur, ô docteur Barlet, plus pénétré que je ne le puis dire, d'un délai si étrange & si peu prévu.



LETTRE LXXIX.

Le chevalier GRANDISSON au même.

Lundi, 10 & 21 Juillet.

IL n'avoit pas été question de repos la la nuit précédente. A peine avois-je pris une heure de sommeil dans mon fauteuil. Le matin je fis demander par un billet, avec la plus tendre inquiétude, des nouvelles de toute la famille, particuliérement de Clémentine & de Jeronimo. On répondit que Clémentine avoit passé une mauvaise nuit; qu'on jugeoit à propos de la laisser tranquille pendant tout le jour, à moins qu'elle ne marquât beaucoup d'empressement pour me voir, & qu'alors on me feroit avertir.

J'étois moi-même très-indisposé. Cependant j'avois peine à me dispenser d'aller voir du moins Jeronimo; & je m'y serois déterminé, si mon indisposition n'avoit été assez forte pour m'arrêter. Il me sembla qu'il y auroit de l'affectation à me montrer dans l'état où j'étois, & qu'on pourroit me soupçonner de vouloir exciter la compassion; bassesse qui n'est pas de mon caractere. Je comptois d'ailleurs de recevoir une invitation. N'ayant entendu parler de rien

jusqu'après midi, je renouvellai mes informations par un billet. Elles ne me procurerent qu'une ligne de Jeronimo, par laquelle il me marquoit l'espérance de me voir le lendemain.

Je n'ai pas eu cette nuit plus de repos que la derniere. Mon impatience m'a conduit plutôt qu'à l'ordinaire au palais della Porretta.

Le seigneur Jeronimo m'a reçu avec de grands témoignages de joie. « Il se flattoit, » m'a-t-il dit, que je n'avois pas pris mal » l'espece d'oubli où l'on m'avoit laissé le » jour précédent; elle n'en avoit eu que » l'apparence : & pour me parler avec » franchise, on avoit pensé que pour sa » sœur & pour moi, un jour de repos ne » seroit pas inutile; mais sur-tout pour sa » sœur, à qui l'on n'avoit pas eu peu de » peine à faire entendre raison là-dessus. » J'apprends, a-t-il continué, qu'elle vous » demande aujourd'hui avec beaucoup » d'impatience. Elle vous croit fâché. Elle » suppose que vous ne voulez plus la voir. » A peine nous eûtes-vous quitté, samedi » au soir, qu'elle vous fit demander par » Camille. Pour moi, a-t-il ajouté, je suis » emporté si loin de moi-même, par le tour » extraordinaire que je vois prendre à son » imagination, que j'en perds quelquefois » jusqu'au sentiment de mon mal. »

Il m'a demandé ensuite, si je pouvois pardonner à sa sœur; & se plaignant de ce sexe, il a prétendu qu'une femme ne commence à savoir ce qu'elle desire, que lorsqu'elle trouve de l'obstacle à ses volontés. Mais elle n'en sera pas moins à vous, cher Grandisson, m'a-t-il dit; & s'il plaît au ciel de la rétablir, vous serez heureusement dédommagé.

Le prélat & le pere Marescotti sont entrés pour faire leur visite du matin à Jeronimo. Le marquis & le comte ont paru après eux. La marquise les a suivis. Clémentine, m'a-t-elle dit, fut si peu tranquille samedi au soir, en apprenant que vous étiez parti sans prendre congé d'elle, & continua hier de l'être si peu pendant tout le jour, que je n'ai pas jugé à propos de commencer avec elle un entretien sérieux. Mais je suis charmée de vous voir.

Au même moment, quelqu'un frappant à la porte; entrez, Camille, a dit la marquise. Ce n'est pas Camille, c'est moi, a répondu Clémentine, en ouvrant elle-même, & s'avançant vers la compagnie. On m'a dit que le chevalier..... mais je le vois. Accordez-moi, monsieur, un instant d'entretien (en marchant vers une fenêtre, à l'extrémité de la chambre.)

Je l'ai suivie. Ses yeux étoient humides

de larmes. Elle m'a regardé fixement ; ensuite, elle a tourné le visage, sans m'avoir dit un mot. J'ai pris sa main : d'où vient cette émotion, mademoiselle ? Je me flatte de ne vous avoir pas offensée.

O chevalier ! il m'est impossible de supporter le mépris, sur-tout de votre part ; quoique je l'aie peut-être mérité. Votre mépris est pour moi un reproche d'ingratitude ; & c'est ce que mon cœur ne peut soutenir.

Du mépris, mademoiselle ! moi qui vous révere comme la premiere personne du monde ! A la vérité, vous avez rempli mon cœur d'amertume : mais la cause même de cette amertume augmente pour vous mon admiration.

Ne me tenez pas ce tendre langage. Votre générosité fait mon tourment. Je crois que vous devez être fâché ; que vous devez me traiter mal ; sans quoi, puis-je espérer de garder ma résolution ?

Votre résolution, mademoiselle ! Votre résolution !

Oui, monsieur ; ma résolution. Vous afflige-t-elle ?

Peut-elle ne pas m'affliger ? Que penseriez-vous....

Silence, cher chevalier. Je crains qu'elle ne vous afflige : mais ne m'en dites rien.

Je ne me pardonnerois pas de vous avoir affligé.

Lorſque votre famille entiere m'honore de ſon conſentement, mademoiſelle...

C'eſt, monſieur, par compaſſion pour moi.

Ma chere fille, lui a dit le marquis, en s'approchant de nous, tel étoit notre premier motif; mais à préſent une alliance avec le chevalier, pour rendre juſtice à ſon mérite, eſt devenue notre choix.

J'ai remercié ce généreux ſeigneur, par une profonde révérence. Au même moment, Clémentine s'eſt miſe à genoux devant ſon pere, elle a pris ſa main, elle l'a baiſée; & lui demandant pardon du trouble qu'elle avoit cauſé dans la famille, elle lui a promis, pour le reſte de ſes jours, autant de ſoumiſſion que de reconnoiſſance. Tout le monde a pris cette action pour un changement qui a fait concevoir les plus douces eſpérances. La marquiſe, relevant tendrement ſa fille, s'eſt écartée de quelques pas avec elle. Nous avons entendu leurs diſcours, quoiqu'elles affectaſſent de baiſſer la voix.

Hier, ma fille, vous fûtes tout le jour dans un abattement qui ne permit pas de vous entretenir; ſans quoi, je vous aurois appris avec combien d'ardeur nous deſirons

desirons tous l'alliance du chevalier Grandisson. Nous ne connoissons pas d'autre voie pour nous acquitter avec lui.

Permettez-moi, madame, de vous expliquer mes véritables sentimens. Si je me croyois capable de faire le bonheur du Chevalier ; si je ne regardois pas l'alliance que vous proposez, comme un châtiment pour lui, plutôt qu'une récompense ; si je pouvois y trouver mon propre bonheur sans danger pour mon salut ; enfin, si je pouvois espérer qu'elle fît le vôtre & celui de mon pere, la moindre de toutes ces espérances me feroit accepter votre proposition. Mais je sens, madame, que le bras du ciel s'est appesanti sur moi. Ma tête n'est point encore telle qu'elle devroit être. Avant que de prendre ma résolution, j'ai tout considéré, autant du moins qu'une foible raison me l'a permis. Je me suis mise dans la situation d'une autre qui, se trouvant dans les mêmes circonstances, feroit venue prendre mon conseil. Une alliance avec le chevalier m'a paru impossible, parce qu'il n'y a nulle apparence qu'il s'accorde jamais avec moi sur le plus important des articles. J'ai imploré le secours du ciel, parce que je me défiois de moi-même; j'ai changé plusieurs fois ce que j'avois écrit : mais tout ce qui est sorti de ma plu-

me s'eſt rapporté à la même concluſion. Comme rien n'étoit ſi contraire à mes propres deſirs, j'ai pris cette conſtance d'idées pour une réponſe du ciel à ma priere. Cependant j'ai douté encore de moi. Mais je n'ai pas voulu vous conſulter, Madame, parce que vous vous feriez déclarée pour le chevalier: j'aurois craint de répondre mal à l'inſpiration divine, par laquelle j'étois réſolue de me gouverner. J'ai déguiſé mes combats à Camille même, qui ne me quittoit pas un moment. J'ai recommencé à ſolliciter la pitié du ciel pour une malheureuſe fille attachée de cœur à ſon devoir, mais troublée dans ſes opérations d'eſprit. La lumiere m'eſt venue. J'ai mis au net toutes mes penſées. Ce n'eſt pas tout d'un coup, néanmoins, que je me ſuis déterminée à les communiquer au chevalier. Je ne me fiois pas encore à mon cœur; & j'ai douté ſi j'aurois jamais la force de lui donner mon écrit. Enfin, j'en ai pris la réſolution. Mais lorſqu'il a paru, le courage m'a manqué. Il a dû remarquer l'excès de ma peine. Je ſuis ſûre d'avoir excité ſa compaſſion. Si je puis lui remettre ſeulement mon papier, diſois-je, les difficultés ſont vaincues : je ſuis ſûre, preſque ſûre, que voyant mes ſcrupules & la droiture de mes intentions, il aura la généroſité d'aider

lui-même à mes efforts. Je lui ai donné mon écrit. A présent, madame, je suis réellement persuadée que si je puis m'en tenir à ce qu'il contient, & me garantir du reproche d'ingratitude, j'aurai l'esprit plus tranquille. Cher & généreux Grandisson (en se tournant vers moi), lisez encore une fois mon papier : alors si vous ne voulez pas, ou si vous ne pouvez me laisser libre, j'obéis à ma famille, & je sers autant qu'il m'est possible à votre bonheur. En finissant, elle a levé les mains & les yeux vers le ciel : grand Dieu ! a-t-elle ajouté, je te remercie de cet instant de raison.

Quelqu'opinion que la noble enthousiaste eût de la sérénité de son esprit, j'ai cru lui remarquer trop d'agitation, & l'air de ses yeux m'a fait craindre une rechûte. Le combat de sa raison & de son amour n'avoit pu manquer de causer quelque désordre. Je me suis approché d'elle. Admirable Clémentine ! lui ai-je dit avec transport, soyez libre ! Quelle que puisse être ma destinée, soyez pour moi tout ce que vous voulez être. Si je vous vois heureuse, je m'efforcerai, s'il est possible, de le devenir.

Cher Grandisson, m'a dit le prélat, en me saisissant la main, que je vous admire ! Où prenez-vous cette merveilleuse grandeur ?

Eh ! comment un ſi grand exemple ne m'inſpireroit-il pas de l'émulation ? Il n'eſt point entré d'intérêt dans les vues qui m'ont ramené en Italie. Je me ſuis cru lié par les anciennes conditions; mais dans mes idées Clémentine & ſa famille ont toujours été libres. J'ai conçu des eſpérances, lorſqu'on m'a fait l'honneur de les approuver; je rentre aujourd'hui, quoiqu'avec un profond regret, dans ma premiere ſituation. Si Clémentine perſiſte dans ſes idées, je ferai mes efforts pour m'y ſoumettre. Si ſes diſpoſitions changent, je me tiendrai prêt à recevoir ſa main, comme le plus grand bonheur auquel je puiſſe aſpirer.

La marquiſe, prenant à la fois la main de ſa fille & la mienne, a fait de tendres plaintes au ciel, de la difficulté d'unir deux cœurs qui avoient tant de reſſemblance. Ne me retenez point, maman, lui a dit Clémentine, en retirant aſſez vivement ſa main. Laiſſez-moi remonter à ma chambre, pour y demander au ciel qu'il conſerve ma force, après la peine qu'il m'en a coûté pour l'obtenir. Adieu, adieu, chevalier. Je vais prier pour vous, comme pour moi-même.

L'ange eſt ſortie. Elle a rencontré ſa femme de chambre. Chere Camille ! lui a t-elle dit, de quel danger me vois-je échap-

pée ? Ma main & celle du chevalier ont été plus d'une minute dans celle de ma mere ! Que devenoit ma résolution ? car ma mere pouvoit les joindre, & j'étois au chevalier.

Jeronimo, en silence, mais les larmes aux yeux, avoit été témoin de cette scene entre sa sœur & moi. Il m'a serré dans ses bras. Le plus cher des hommes ! eh ! pourrez-vous attendre avec patience le résultat du caprice de cette chere fille ?

Je le puis, & je m'y engage.

Je lui parlerai moi-même, a-t-il dit, & je me promets beaucoup de sa tendresse pour moi.

Oui ; nous lui parlerons tous, a dit le marquis.

Il faut la presser, a dit le comte ; de peur que son repentir ne vienne trop tard.

Mais il me semble, a dit le pere Marescotti, que le chevalier ne doit pas souhaiter lui-même qu'elle soit trop pressée. Elle se retranche sur son salut : raison bien puissante, qui demande beaucoup de ménagement. Je doute néanmoins qu'elle soutienne sa résolution. Si son courage la rend capable de cet effort, elle mérite les honneurs de la sainteté.

Le pere a voulu relire l'écrit qui lui avoit déjà causé de l'admiration. Je l'avois

dans ma poche. Jeronimo s'est opposé à cette proposition ; mais le prélat l'approuvant, l'écrit a été relu. Tout le monde en a paru aussi touché que la premiere fois. Cependant on s'est accordé à douter qu'elle pût demeurer ferme dans ses idées, & l'on m'a fait là-dessus quantité de complimens.

Mais si la gloire continue de se joindre à ses motifs, & si leurs instances ne sont pas extrêmement vives en ma faveur, je suis porté à croire qu'avec tant de grandeur d'ame, elle obtiendra sur elle-même une parfaite victoire. Vous savez mieux que moi, cher docteur, que la véritable piété l'emporte sur tous les intérêts temporels. D'ailleurs, le pere Marescotti ne fera-t-il pas renaître son influence sur un esprit qu'il est accoutumé à gouverner? N'est-ce pas même son devoir, avec autant de zele qu'il en a pour sa religion? & le prélat, qui n'y est pas moins attaché, ne secondera-t-il point le directeur?

Mais quelles épreuves, cher ami, pour un cœur livré à cette incertitude! Ne sont-elles pas propres à nous convaincre de la vanité de toutes les espérances humaines? Dieu connoît seul si le succès de nos desirs mérite le nom de récompense ou de punition : mais je sais que si Clémentine, après m'avoir donné son cœur & sa main, trou-

voit, dans ses doutes de religion, quelque obstacle à vivre heureuse avec moi, je serois moi-même extrêmement misérable, sur-tout, si j'avois contribué à la déterminer en ma faveur, contre les mouvemens de sa conscience.

Même jour.

L'agitation de mon esprit m'avoit forcé de quitter ma plume. Mais, avant que de sortir, nous avons continué long-tems de raisonner sur les circonstances : ils jugeoient tous, comme je vous l'ai dit, qu'elle ne persisteroit pas dans sa nouvelle résolution. L'opinion du marquis & de la marquise étoit de l'abandonner entiérement au travail de son esprit. Le comte a proposé, pour fortifier leur sentiment, de la laisser donc dans son cabinet, sans que personne entreprît de combattre ou de favoriser ses vues. Jeronimo a desiré qu'avant l'exécution de ce projet, il lui fût permis d'avoir avec sa sœur une conversation particuliere.

On m'a demandé quelle etoit mon opinion. J'ai répondu, que plusieurs traits de cet ecrit étoient d'une nature qui ne me permettoit pas de refuser mon approbation à ce qu'on proposoit; mais que si j'observois néanmoins, dans mes entretiens avec

elle, qu'elle fût diſpoſée à changer de réſolution, & qu'elle n'eût beſoin que d'être encouragée, pour ſe déclarer en ma faveur, on devoit m'accorder, pour mon propre honneur en qualité d'homme, & par égard pour ſa délicateſſe en qualité de femme, la liberté de faire éclater mon attachement par quelque déclaration qui prévînt la ſienne, & par des inſtances même convenables à mon ſexe.

La marquiſe s'eſt baiſſée vers moi, avec un ſourrire de reconnoiſſance & d'approbation. Le pere Mareſcotti a paru héſiter, comme s'il eût préparé quelque objection; mais le marquis lui a fermé la bouche, en diſant qu'on pouvoit ſe repoſer ſur mon honneur & ma délicateſſe. J'en juge de même, a dit le comte : on ſait que le chevalier eſt capable de ſe mettre dans la ſituation d'autrui, & d'oublier ſes intérêts, lorſqu'il eſt queſtion de prendre un parti ſage. Il eſt vrai, a interrompu Jeronimo, mais faiſons-lui connoître qu'il n'eſt pas le ſeul au monde qui penſe avec cette nobleſſe. Le prélat s'eſt hâté de répondre : d'accord, cher Jeronimo; mais ſouvenez-vous que la religion eſt un intérêt ſupérieur à tous les autres. Ma ſœur, qui ne fait que ſuivre l'exemple du chevalier, ſera-t-elle découragée dans un effort ſi

noble ? Je ſuis pour la propoſition qui réduit les choſes à l'égalité.

Pour moi, ſi la noble enthouſiaſte perſiſte à croire que ſa réſolution vient d'un mouvement du ciel, & qu'elle en a l'obligation à ſes prieres, je m'efforcerai de lui marquer, quoi qu'il m'en coûte, & contre mes intérêts, que je ſuis capable de répondre à l'opinion qu'elle a de moi, lorſqu'elle demande mon ſecours pour ſe ſoutenir.

Ils m'ont forcé de demeurer à dîner, Clémentine s'eſt excuſée de paroître à table, mais elle m'a fait prier de ne pas ſortir ſans la voir.

Camille m'a conduit à ſa chambre. Je l'ai trouvée tout en larmes. Elle craignoit, m'a-t-elle dit, que je n'euſſe peine à lui pardonner, mais elle étoit ſûre que j'aurois cette généroſité ſi je pouvois juger des combats qui ſe paſſoient dans ſon cœur. Je n'ai rien épargné pour rendre le calme à ſon eſprit ; je l'ai aſſurée que je me conduirois par ſes volontés ; que ſon écrit ſeroit mon étude conſtante, & ſa conſcience la regle de mes deſirs. Mais dans les agitations dont j'appercevois une partie, malgré l'effort qu'elle faiſoit pour ſe vaincre, elle m'a demandé enfin la liberté de demeurer ſeule, après

m'avoir fait promettre de la revoir le jour suivant. Ses yeux, qui commençoient à s'égarer, m'ont fait sortir aussitôt, pour cacher ma propre émotion. Mais, en me retirant avec cette promptitude, j'ai surpris le pere Marescotti qui étoit venu prêter l'oreille, comme je l'ai reconnu à sa confusion & même à quelques excuses qu'il m'a faites en hésitant, aux discours que j'avois tenus à sa fille spirituelle. Quelle pitié, qu'un zele mal entendu puisse rendre un honnête homme capable d'une bassesse !

Point d'apologies, mon cher pere, lui ai-je dit de l'air le plus doux & le plus civil. Si vous doutez de mon honneur, je crois vous avoir obligation de la méthode que vous prenez pour m'éprouver. Il m'a demandé mille fois pardon, en me confessant qu'il avoit regardé comme impossible qu'un jeune homme, dont on ne pouvoit mettre l'amour en doute pour une des plus aimables filles du monde, se renfermât dans les bornes qu'on lui avoit prescrites, & ne fît pas usage du pouvoir qu'on lui connoissoit sur ses affections. Je l'ai conduit à l'appartement de Jeronimo, après l'avoir prié de croire que cette petite aventure étoit oubliée, & de ne me rien faire perdre à son estime. Combien de fois,

cher docteur ai-je éprouvé la haine irréconciliable d'un homme à qui j'avois pardonné une bassesse ? Mais c'est ce que j'appréhende peu du pere Marescotti. Il est capable d'une généreuse confusion. A peine a-t-il osé lever la tête pendant tout le tems que j'ai continué de passer avec lui.

En arrivant chez moi, j'y ai trouvé le comte de Belvedere, qui avoit passé près d'une heure à m'attendre. Mes gens lui avoient dit que celle de mon retour étoit incertaine ; mais il avoit déclaré qu'il étoit résolu de me voir, à quelque heure que je pusse revenir. Son propre valet m'a prié de veiller à ma sûreté, en m'apprenant que depuis la visite qu'il m'avoit rendue, il n'avoit pas été tranquille un moment ; qu'il avoit répété mille fois, que la vie étoit un fardeau pour lui ; & qu'en sortant de sa maison, il avoit pris dans ses poches deux pistolets. Soyez sans crainte, ai-je dit à cet homme. Votre maître est homme d'honneur. Pour le monde entier, je ne voudrois pas lui faire le moindre mal, & je me flatte de n'en avoir pas à craindre de lui.

Je me suis hâté de monter. C'est vous ; monsieur ? Pourquoi ne m'avoir pas fait avertir (en lui prenant tendrement les deux

mains, & par une double raison) que votre dessein étoit de me faire cet honneur? ou du moins, pourquoi ne pas me faire dire que vous étiez ici?

Vous faire dire.... Vous arracher de votre Clémentine? Non (d'un air mélancolique). Mais apprenez-moi ce que vous avez conclu. Mon ame est impatiente de le savoir. Répondez-moi en homme d'honneur.

Il n'y a rien de conclu, monsieur. Rien ne peut l'être avant que les intentions de Clémentine soient entiérement connues.

S'il n'y a point d'autre obstacle.....

Il n'est pas léger. Je vous assure que Clémentine sait ce qu'elle vaut. Elle veut mettre un juste prix au don de sa main. Dans ses plus grandes absences, elle a toujours conservé un vif sentiment de cette délicatesse qui distingue une femme d'honneur; & maintenant on la voit éclater dans son langage & dans ses actions, avec un nouveau lustre. Elle fera d'autant plus de difficultés, que sa famille en fait moins. On ne précipitera rien: & si vous en pouvez tirer quelque avantage pour votre repos, car vous ne paroissez pas tranquille, je vous informerai de tout ce qui pourra survenir.

Vous m'assurez donc qu'on n'a rien con-

clu. Et me promettez-vous ces informations ?

Je vous les promets.

Sur votre honneur ?

Sur mon honneur.

Hé bien, il me reste donc quelques jours de plus à languir dans cette malheureuse vie.

Monsieur !... que signifie ce langage?

Vous l'allez voir (en retirant ses deux mains des miennes, & tirant deux pistolets de sa poche). J'étois venu dans la résolution de vous offrir le choix d'une de ces armes, si l'affaire eût été conclue, comme j'avois raison de le craindre. Je ne suis point un assassin, & jamais il ne m'est arrivé d'en employer. Je n'aurois pas souhaité non plus de priver Clémentine du mari dont elle auroit fait choix. Mon seul desir étoit que la main qu'elle doit unir à la sienne, me délivrât d'une odieuse vie. Quoiqu'elle ait refusé d'être ma femme, je ne veux ni ne puis vivre pour la voir celle d'un autre.

Quel oubli de vous-même, monsieur! Mais je vois que votre esprit est troublé. autrement le Comte de Belvedere ne tiendroit pas ce discours.

Comme il n'est pas impossible, mon cher docteur, quoiqu'il y ait à présent peu

d'apparence, que Clémentine change de résolution, je ne pouvois instruire le comte de notre situation réelle, parce que l'espérance qu'il en auroit conçue, n'auroit fait qu'augmenter son désespoir, si le succès avoit été différent. Je me suis contenté de raisonner avec lui sur ses étranges intentions, & de lui renouveller ma promesse. Il étoit si tranquille en me quittant, qu'il m'a remercié de mes avis. Son valet & les miens ont paru fort surpris de nous voir descendre en bonne intelligence, & même avec un air d'amitié. J'oubliois de vous dire qu'en traversant mon antichambre, le comte a laissé sur une table ses deux pistolets. L'ouvrage en est curieux, m'a-t-il dit, acceptez-les. Où serois-je à présent, & dans quelles difficultés seriez-vous engagé, vous, étranger & protestant........ Je ne les considérois pas; car toute ma malice devoit tourner contre moi-même.

Je finis cette relation du jour; mais elle ne partira que demain, lorsque je saurai ce que le cours du tems aura produit. Cher ami! quel supplice que l'incertitude! Peut-être me croirois-je plus obligé à la patience, si mon embarras & mes chagrins m'étoient venus par ma faute.

N. B. *Les visites de plusieurs jours pro-*

duisent de nouvelles scenes, & par conséquent de nouvelles lettres, qui représentent Clémentine toujours attachée à sa résolution, quoique mortellement combattue par son amour. La religion du chevalier est mise à de nouvelles épreuves. De part & d'autre, on ne voit que de la noblesse & d'autres sujets d'admiration. Mais comme la santé de Clémentine se fortifie de jour en jour, sans que sa résolution s'affoiblisse, le prélat & le pere Marescotti, qui commencent à se promettre un égal succès de ces deux côtés, cedent au second avec beaucoup d'adresse, & semblent se refroidir un peu pour le chevalier. Il s'en apperçoit. Il ne dissimule pas au docteur Barlet que son orgueil en est blessé. Cependant, fidele à ses principes, il est le premier qui propose à la famille d'essayer par l'absence, si la raison & le courage de Clémentine sont capables de se soutenir. Il lui fait goûter lui-même le projet de son éloignement, sous des prétextes qu'elle approuve. Mais elle souhaite un commerce de lettres avec lui jusqu'à son retour, & la marquise y consent. Il part pour un mois, dans le dessein de l'employer à visiter plusieurs villes d'Italie.

LETTRE LXXX.

Milady G....... à miss BYRON.

(En lui envoyant les lettres de sir Charles.)

Londres, 7 d'Aout.

BON Dieu, ma chere, quelles lettres je vous envoie! Je ne perds pas un moment. Le docteur Barlet, qui les a reçues il y a deux heures, a souhaité qu'elles vous fussent envoyées par un exprès. Je les ai lues avec ma sœur, qui est ici depuis quelques jours. Que vous dirons-nous? Parlez vous-même, chere Henriette. Plus d'incertitude que jamais! Chere fille! Dites, dites-nous ce que vous en pensez. Si j'entrois dans le moindre détail, j'appréhenderois de ne pas finir. Adieu, mon amour.

LETTRE LXXXI.

Miss BYRON, à milady G.....

Au Château de Selby, 11 d'Août.

VOUS dire, ma chere milady, ce que je pense des lettres que vous avez la bonté de m'envoyer par un exprès, il m'est plus aisé

de vous apprendre ce qu'en difent ici mes amis. Ils croient y trouver un fujet de félicitation pour moi. Mais puis-je me féliciter moi-même ? Puis-je recevoir leurs félicitations ? Une Clémentine ! Un ange, plus digne mille fois de fir Charles Grandiffon, qu'Henriette Byron ne peut jamais l'être ! Qu'elle eft grande, & que je fuis petite, à mes yeux ! Elle ne peut manquer d'être à lui. Elle fera fa femme. Elle doit l'être. Elle changera de réfolution. Votre frere fi conftant dans fes foins ! Elle, fi vivement preffée par l'amour ! Elle ! . . . Qui fe flattera jamais d'obtenir place dans le cœur de fir Charles après elle ? Mon orgueil, ma chere, eft abfolument évanoui. Moi ! Que toute autre femme doit lui paroître abjecte, lorfqu'il penfe à fa Clémentine ! Et puis, qui pourroit fe contenter de la moitié d'un cœur ? La moitié, c'eft trop dire, s'il rend juftice à ce prodige de femme. Ma confolation, lorfque je l'ai regardé comme perdu pour moi, a toujours été de le voir à une femme d'un mérite fi fupérieur.

Mais qui feroit capable de refufer de la compaffion à ce glorieux homme ? O ma chere ! je me perds dans un tel fujet. Je ne fais que vous dire. S'il fallait vous rapporter ce que j'ai penfé, quelles ont été mes émotions en lifant tantôt fa généreufe pitié

pour le comte de Belvedere, tantôt ses nobles & respectueux discours à la premiere de toutes les femmes, les agitations de cette incomparable Clémentine, avant que de lui livrer son écrit...... cet écrit qui surpasse tout ce que j'ai jamais lu de notre sexe, si conforme néanmoins à la conduite qu'elle avoit tenue lorsqu'un combat sans exemple, entre sa religion & son amour, lui avoit coûté sa raison ; sa délicatesse, sa fermeté dans les principes de sa foi, en un mot, tous les grands traits de l'un, de l'autre, dans les différens jours sous lesquels ils paroissent tous deux ; s'il falloit vous dire tout ce qui s'est passé dans mon cœur, un volume seroit bien éloigné de suffire, & je ne sais quelle mesure pourroit contenir mes larmes. Il suffit de vous avouer que pendant deux jours & deux nuits, je n'ai pas eu la force de me lever, & que ce n'est pas sans difficulté que j'ai obtenu la permission de vous écrire, & que les médecins parlent de me tenir confinée dans ma chambre pendant toute une semaine. Sir Charles se plaint amérement de l'incertitude ; c'est en effet un cruel tourment.

Vous observerez que dans toutes ces lettres, il ne me nomme qu'une fois. Et pourquoi pensez-vous que je fais cette remarque ? Ce n'est pas pour me plaindre, je

vous assure; c'est pour louer, au contraire, sa politesse & son attention; car pourroit-on l'excuser de s'être souvenu plus souvent de la pauvre Angloise qu'il a sauvée, ou de penser à quelque autre femme que sa noble Italienne, pendant que son ame est agitée par des mouvemens si vifs, à l'occasion des grands objets qu'il a sous les yeux?

Mais vous voyez, chere Charlotte, que cet excellent homme n'est pas toujours en bonne santé, & qu'il est peut-être fort mal à présent. En serions-nous surprises? Un si grand objet en vue, tant d'obstacles surmontés, une nouvelle difficulté, insurmontable en apparence, née de sa Clémentine même, & par des motifs qui augmentent pour elle son estime & son admiration! La douleur peut rendre une femme éloquente; mais un homme, quoique déchiré en pieces, doit à peine se plaindre. Que j'ai de pitié des tourmens d'un cœur viril!

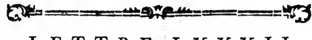
Si la noble Italienne demeure ferme dans sa résolution, lorsqu'il reviendra près d'elle, après un mois d'absence, voici mes conjectures sur l'avenir. Il renoncera au mariage. Doit-il jamais y penser, s'il ne se sent point capable d'aimer une autre femme autant que sa Clementine? & qui peut jamais mériter autant d'amour? Ne savons-nous pas de lui-même, aussi bien

que du docteur Barlet, que toutes les peines de sa vie sont venues de notre sexe ? A la vérité, les plus grandes peines des hommes & des femmes leur viennent ordinairement les uns des autres. Et les siennes sont même venues de plusieurs bonnes femmes; car je me figure que la signora Olivia n'est pas volontairement mauvaise. Pourquoi voudrions-nous qu'un homme de son caractere s'exposât aux caprices, à la pétulance de notre sexe, qui sait à peine, comme le seigneur Jeronimo le disoit à son ami, quels sont ses desirs lorsqu'ils dépendent de lui.

Mais malade, ou en bonne santé, vous voyez que la vivacité ne manque point à sir Charles. Son grand cœur sait se réjouir du bonheur d'autrui. Je veux avoir de la joie dans le cœur, me disoit-il un jour. Ne doit-il pas en ressentir de la santé renaissante de son cher Jeronimo, & du rétablissement de l'admirable Clémentine, & du bonheur que ces grands événemens répandent dans une illustre famille ? Je veux faire, après-lui-même, l'énumération des plaisirs qu'il trouve dans la félicité de plusieurs personnes qui lui en ont l'obligation. N'est-il pas charmé de celle de milord & de milady W..... ? de celle de son Belcher, & du pere & de la mere de son Belcher ?

de celle de milady Mansfield & de sa famille ? de la vôtre, chere milady, & de celle de votre milord ? Mais vous me trouvez, sans doute, fort étrange dans cette lettre. Je voudrois être gaie, s'il m'étoit possible, parce que tous mes amis souhaitent que je le sois. En relisant ce que je viens d'écrire, je crains que vous ne m'ayiez appris à penser d'une maniere un peu bizarre. Parlez de bonne foi, Charlotte : ce qui vient de sortir de ma plume n'est-il pas dans votre caractere plus que dans le mien ?

Une ligne encore, une seule ligne, ma chere, ma bonne tante Selby ! Ils ne veulent pas que j'écrive, Charlotte, tandis que j'ai mille choses de plus à dire sur ces importantes lettres ; sans quoi, je n'aurois pas fini de si mauvaise grace.



LETTRE LXXXII.

Le chevalier GRANDISSON (*) à CLEMENTINE della PORRETTA.

Florence, 18 Juillet.

JE commence, chere & admirable Clémentine, le précieux commerce que

(*) On ne peut se dispenser de donner deux lettres de ce commerce.

vous me permettez, avec un vif ſentiment d'une ſi grande faveur. Cependant ne puis-je pas dire qu'elle eſt douloureuſe pour moi ? Jamais homme fut-il dans les mêmes circonſtances ? Il m'eſt permis de vous admirer, de me croire honoré de votre eſtime, & même d'un ſentiment plus flatteur encore, tandis qu'il m'eſt défendu, par l'honneur, de ſolliciter un bien qui m'étoit autrefois deſtiné, & dont on ne peut m'accuſer de m'être rendu indigne. Suis-je différent de ce que vous m'avez cru dans mes manieres ou dans mes principes ? Ai-je jamais tenté de combattre vos goûts pour votre religion & votre patrie ? Non, mademoiſelle. Vous connoiſſant un invincible attachement à votre foi, je me ſuis contenté de vous déclarer la mienne : j'aurois cru reconnoître mal la protection que j'ai trouvée ici, dans le pouvoir civil & eccléſiaſtique, & manquer aux loix de l'hoſpitalité, ſi j'avois entrepris de dérober à ſa religion la fille d'une illuſtre famille, qui n'y eſt pas moins attachée. Comment cette conduite vous a-t-elle permis de douter du libre exercice de vos ſentimens, ſi vous aviez.... Mais loin toutes ſortes de plaintes ! j'étoufferai dans mon cœur celles qu'il voudroit dicter à ma plume. Ne vous ai-je pas dit que je veux être tout ce que vous

voulez que je sois? Quelque peine qu'il m'en coûte, quelque impossible que fût l'effort s'il ne m'étoit pas ordonné par la conscience, je me soumets à vos dispositions. Si vous persévérez, chere & respectable, comme vous me le serez toujours, je me résigne à toutes vos volontés.

Un cœur qui perd ce qu'il pouvoit espérer de plus heureux, & que la religion soutient seule contre le désespoir, cherche au moins, dans son affliction, le bien qui touche de plus près à celui qu'il a perdu. M'est-il permis, mademoiselle, quel que puisse être le succès du plus grand événement, de me flatter qu'un commerce, entrepris sous de si légitimes auspices, ne sera jamais interrompu? qu'une amitié si pure subsistera éternellement? que l'homme dont le bonheur s'est évanoui sera regardé comme un fils, comme un frere, dans une famille qui ne doit jamais cesser de lui être chere? J'en ai l'espérance.... Je demande à cette aimable famille la continuation de son estime; pourquoi ne dirois-je point de son affection?, mais aussi long-tems seulement que mon propre cœur, impartial pour moi-même, plein de zele pour la gloire & le bonheur de toute votre illustre maison, me fera sentir qu'il le mérite; aussi long-tems que ma conduite forcera tout le monde

d'approuver mes prétentions. Il ne peut arriver de ma part, comme il n'arrivera jamais de la vôtre, qu'un homme à qui le bonheur de la plus étroite alliance étoit promis par la faveur de toute votre famille, y ſoit regardé comme un étranger.

Jamais, mademoiſelle, le cœur d'un homme n'a pu ſe vanter d'une paſſion plus déſintéreſſée que la mienne, pour un objet dont l'ame lui ait été plus chere encore que les charmes de la perſonne ; ni d'une plus ſincere affection pour toute ſa famille. Mon malheur a voulu que ces deux ſentimens fuſſent mis à des épreuves qui n'en peuvent laiſſer aucun doute. Juſqu'à la derniere heure de ma vie, vous me ſerez chere, mademoiſelle, vous & tous les vôtres.

Adieu, gloire & modele de votre ſexe! Dans les circonſtances où je ſuis, que puis-je de plus ? Adieu, incomparable Clémentine ! Que tous les biens du ciel & de la terre tombent ſans meſure & ſans fin, ſur vous & ſur votre chere famille ! C'eſt le vœu de votre, &c.

GRANDISSON.



LETTRE

LETTRE LXXXIII.

CLÉMENTINE DELLA PORRETTA, au chevalier GRANDISSON.

Boulogne, 5 Août.

DE plusieurs raisons, monsieur, qui m'ont fait souhaiter un commerce de lettres avec vous, l'espérance de vous écrire avec plus de liberté que je ne puis vous parler, est une des plus fortes. Aussi serai-je très-libre & très-sincere dans mes lettres. Je veux supposer que j'écris à mon frere, à mon meilleur ami. Auquel de mes freres écrirois-je en effet si librement? A l'imitation du ciel, vous ne demandez que le cœur. Le mien ne vous sera pas moins ouvert, que si vous en pouviez pénétrer, comme lui, tous les détours.

Je commence par vous remercier, monsieur, des tendres & généreux égards par lesquels vous avez ouvert notre commerce. Vous touchez avec tant de ménagement le malheureux état de ma santé, sans le nommer.... O monsieur! vous êtes le plus délicat des hommes. Avec quelle tendresse n'avez-vous pas toujours parlé de mon

attachement à la religion de mes peres ? Sûrement, monsieur, vous êtes le plus pieux des protestans, & vous m'avez convaincue, vous, madame Bemont, que les protestans peuvent avoir aussi leur piété. Je ne me serois jamais crue capable de parler aussi favorablement de votre religion, que vous m'y forcez tous deux, par la connoissance que j'ai de votre bonté. O Monsieur! à quoi ne m'auriez-vous pas engagée par votre amour, par vos complaisances, par votre langage irrésistible, si j'avois été à vous, & vivant dans une nation protestante, au milieu de vos amis, qui professent la même religion, tous aimables peut-être, & d'excellent caractere ? Je vous craignois, chevalier. Mais ne réveillons point ces dangereuses idées. Vous êtes invincible : & je me flatte que si j'avois été à vous, rien n'auroit été capable de me vaincre.

Il n'y a qu'une juste considération de la briéveté de cette vie, & de l'éternelle durée de l'autre, qui ait eu la force de m'armer contre mon cœur. Cher Grandisson! quel bonheur auroit été le mien, si ma main avoit pu suivre le penchant de ce cœur, sans mettre mon sort futur en danger! Comment sortir de ces douces réflexions ? Prêtez-moi, prêtez-moi

votre secours, & rétablissez-moi dans cette paisible situation où vous m'avez trouvée. Que mon exemple tienne lieu d'expérience aux jeunes personnes de mon sexe & de mon âge! Qu'elles apprennent à ne pas s'occuper, avec plaisir, des grandes qualités d'un homme qu'elles ont souvent l'occasion d'entretenir. Hélas! je reviens au sujet que je voulois quitter. Mais puisqu'il m'est impossible de retenir mon imagination & ma plume, je veux leur laisser un libre cours.

Dites-moi donc, mon frere! mon ami! le plus fidele & le plus désintéressé des amis! dites-moi ce que je dois faire, quelle méthode je dois prendre, pour vous devenir indifférente à tout autre titre. Que faire, pour ne voir plus en vous que mon frere & mon ami? Ne pouvez-vous me l'apprendre? Est-ce le pouvoir, est-ce la volonté qui vous manque? Est-ce votre amour pour Clémentine qui vous empêche de lui rendre ce service? Je vais vous dicter les termes : dites que vous êtes l'ami de son ame. Si vous ne pouvez être toujours catholique, soyez-le dans vos conseils; alors, cette affection pour son ame vous donnera la force de dire : persévere, Clémentine, & je ne te reprocherai pas d'être ingrate.

O chevalier ! je ne crains rien tant que le reproche d'ingratitude, de la part de ceux que j'aime. Ne l'ai-je pas mérité ? Etes-vous bien persuadé que je ne le mérite point ? Vous me l'avez dit. Si ce n'étoit pas un pur compliment, pourquoi ne me dites-vous pas comment je puis être reconnoissante ? Etes-vous le seul au monde qui veuille & qui puisse lier par des bienfaits, sans desirer qu'on s'acquitte avec lui ? Quel service n'avez-vous pas rendu à la jeunesse inconsidérée de mon frere, dès les premiers tems de votre liaison ? Malheureux jeune homme ! & quel retour vous a-t-il fait éprouver ? Aujourd'hui, sa générosité le porte à s'en accuser lui-même. Il nous a raconté quelle héroïque patience vous eûtes avec lui. Qu'il doit vous aimer ! Après une longue interruption, votre bravoure lui sauva la vie. Cependant vous n'avez pas trouvé, dans quelques personnes de notre famille, toute la reconnoissance que vous étiez en droit d'en attendre. Ce souvenir nous coûte de mortels regrets. Vous fûtes obligé de quitter notre Italie. Cependant, rappellé par votre ami, dont on commençoit à croire les blessures incurables, vous vous êtes hâté de revenir ; vous êtes revenu pour sa sœur blessée à la tête, blessée au cœur ;

vous êtes revenu pour son pere, sa mere, ses freres, blessés jusqu'au fond de l'ame, par les souffrances de leur fils & de leur fille. Et d'où vous êtes-vous hâté de revenir? de votre pays natal, en vous séparant de votre propre famille, & de mille personnes cheres, qui font gloire d'être aimées de vous & de vous aimer. Vous êtes revenu sur les ailes de l'amitié. L'éloignement & d'autres obstacles n'ont pas eu le pouvoir de vous arrêter. Vous vous êtes fait accompagner du génie de la santé, sous la forme d'un habile opérateur. Vous avez recueilli tout l'art des médecins de votre patrie, pour le succès de votre noble entreprise. Il a répondu à vos généreux desirs. Nous nous voyons, toute une famille se voit, se regarde, avec cette délicieuse complaisance qui faisoit notre bonheur commun avant les désastres qui ont fait notre affliction.

A présent, quelle sera notre reconnoissance? quel retour vous offrirons-nous pour tant de bienfaits? Vous êtes déjà récompensé, dites-vous, par le succès de vos glorieux services. N'ai-je pas à vous reprocher de l'orgueil, en portant envie à votre bonheur! Je sais qu'il n'est pas au pouvoir d'une femme de vous récompenser. Tout ce que feroit une femme, pour un homme

tel que vous, pourroit-il prendre un autre nom que celui de son devoir? & si Clémentine pouvoit être à vous, voudriez-vous que votre amour, votre bonté, vos complaisances pour elle, lui coûtassent son bonheur éternel? Non, répondez-vous: vous lui laisseriez un libre & plein exercice de sa religion. Mais, si vous croyez votre femme dans l'erreur, pouvez vous promettre, vous sentez-vous capable, vous, le chevalier Grandisson, de ne faire jamais aucun effort pour l'en délivrer? Vous à qui la qualité de mari imposera le devoir de guider sa conscience, de fortifier son esprit, pourriez-vous croire votre religion vraie, la sienne fausse, & souffrir qu'elle persévere dans l'erreur? Elle-même, sur le même principe, dont elle croira l'obligation plus rigoureuse encore, pourra-t-elle éviter avec vous les discussions; & la supériorité de votre jugement ne mettra-t-elle pas sa foi dans un grand danger? De quel poids les argumens de mon directeur seront-ils contre les vôtres, fortifiés par votre amour & par le charme de vos manieres? Et quelle seroit l'affliction de mes parens, en apprenant que Clémentine seroit devenue indifférente pour eux, pour sa patrie, & plus qu'indifférente pour sa religion?

Parlez, cher Grandisson, mon ami, mon

frere ; ces grandes considérations seroient-elles sans force à vos yeux ? Non, il est impossible. L'évêque de Nocera m'a dit (ne lui en faites pas un reproche) qu'en parlant de vos offres, vous aviez déclaré au général & à lui, que vous n'auriez pas tant fait pour la premiere princesse du monde. Peut-être la compassion y avoit-elle autant de part que l'amour. Malheureuse Clémentine! Cependant, s'il n'y avoit pas eu de plus grand obstacle, j'aurois accepté votre compassion, parce que vous êtes bon, noble, & que la pitié d'un grand cœur, comme celle du ciel, n'est point une insulte. Mon pere, ma mere, les plus indulgens des peres & des meres, mon oncle, mes freres, & tous mes amis se sont-ils conduits avec moi par un autre sentiment ? & sans ce motif, la différence de la religion & du pays n'auroit-elle pas mis un obstacle invincible à leur consentement ? Il l'auroit mis, chevalier, n'en doutez pas. Avouez donc que, connoissant votre motif & le leur, sachant que me reposer trop sur mes propres forces, c'est tenter le ciel, je n'ai pas de meilleur parti à prendre, que de me confirmer dans ma résolution. O vous, autrefois mon précepteur ! soyez encore ce que vous avez été pour moi. Vous ne m'avez jamais donné

de leçon dont nous puissions rougir l'un ou l'autre. Servez, comme je vous en ai supplié dans mon écrit, à fortifier une ame foible. Je reconnois qu'il m'en a coûté d'affreux combats : à ce moment même, je suis.... au-dessus.... ou peut-être au-dessous de moi. J'ignore où je suis, car ma lettre n'est pas telle que je me l'étois proposé. Elle est trop remplie de vous. Je voulois qu'elle fût courte, & qu'elle ne contînt que des remercimens pour tous les bienfaits que vous avez répandus sur ma famille, avec des instances pour obtenir de vous, comme un nouveau remede au trouble de mon esprit, le moyen même de ne pas languir dans une impuissante reconnoissance.

Cette lettre m'étonne par sa longueur. Pardonnez à ma tête, qui s'égare encore; & croyez-moi avec autant de zele pour votre gloire que pour la mienne, votre, &c.

CLÉMENTINE DELLA PORRETTA.

N. B. *Les autres lettres de ce commerce roulent sur les mêmes idées & les mêmes sentimens. Le chevalier est rappellé à Boulogne, mais avec plus de tranquillité de la part de Clémentine, & des espérances plus confirmées du côté de sa famille.*

LETTRE LXXXIV.

Le chevalier GRANDISSON *au docteur* BARLET.

Boulogne, 17 Août.

JE fuis de retour ici depuis hier au foir; mais avant le récit de ma réception, je dois vous apprendre que la fignora Olivia eft arrivée à Florence, lorfque je me difpofois à quitter cette ville. Avec quelque diligence que j'aie preffé mon départ, je n'ai pu me difpenfer de lui rendre une vifite qu'elle m'a fait demander. N'attendez pas les circonftances de fes emportemens, fur-tout lorfqu'elle a fu que je retournois à Boulogne. Je l'ai laiffée dans cette fureur. Une entreprife fort extraordinaire, dont j'ai eu peine à me garantir le jour fuivant, m'a paru venir de la même fource. Cependant je fuis parti fans faire la moindre recherche & la moindre plainte.

Je ne dois pas oublier non plus, que j'ai rendu au comte de Belvedere la vifite que je lui avois promife. Le général à Naples,

& le comte à Parme, m'ont reçu avec les plus grandes civilités; tous deux, vous n'en doutez pas, par le même motif. Le Général & sa femme, se rendant à Boulogne, m'ont accompagné pendant une partie du chemin vers Florence. Ils alloient se réjouir avec leurs amis d'Urbin & de Boulogne, de la résolution de leur sœur, & la féliciter de son courage, comme le Général l'avoit déja fait par une lettre qu'il m'a montrée. Les complimens & les éloges y étoient prodigués pour moi. On peut s'expliquer avec politesse sur un homme qui ne cause plus de crainte ni d'envie. Il auroit voulu me charger de présens: mais je me suis dispensé de les accepter, de maniere, néanmoins, qu'il n'a pu s'offenser de mon refus.

Hier en arrivant, je me rendis au palais della Porretta; & j'entrai d'abord chez le Seigneur Jéronimo, avec lequel j'avois entretenu un commerce de lettres pendant mon absence. Il me reçut avec des transports de joie; & la mienne ne fut pas moins vive, de trouver sa guérison fort avancée. L'appétit lui est revenu. Son sommeil est fort paisible. Il demeure levé pendant une partie du jour. Enfin, sa santé & celle de sa sœur font régner la joie dans leur famille. Mais il me fit entendre qu'il manquoit à son

bonheur de pouvoir me nommer son frere ; & s'enflammant sur ce point, il me supplia au nom du Ciel, en me pressant la main & la mouillant même de ses larmes, de conduire cette affaire à sa conclusion. Le marquis, la marquise, le prélat & le pere Marescotti vinrent me remercier, & m'applaudir de ma correspondance avec leur chere Clémentine. Le prélat & le pere me protesterent que pendant toute leur vie j'aurois part à leurs prieres, & qu'ils supplieroient le Ciel de m'accorder une Clémentine, meilleure & plus charmante, s'il étoit possible, que celle dont les idées cessoient de répondre à leur attente. Le Général & sa femme étoient arrivés depuis deux jours, mais ils étoient sortis pour quelques visites.

Tandis que chacun répétoit ses applaudissemens, & que je les recevois presque en silence ; car mon rôle étoit embarrassant dans une situation si critique, Camille vint dire à la marquise, que Clémentine étoit impatiente de voir son ami. Je vous introduirai, me dit cette tendre mere. Elle se leva. Je la suivis.

Sa fille, en m'appercevant, vint à moi, les bras ouverts, me nomma son quatrieme frere, & me fit de vifs remercimens de mes lettres. Comme elle m'avoit pressé dans

une de ses réponses, d'employer mon crédit auprès de sa famille, pour lui faire obtenir la permission d'entrer dans un cloître, & que j'avois fortement combattu cette idée, elle se plaignit de la résistance que je faisois à ses desirs. Vous savez, madame, dit-elle à sa mere, que c'est un ancien goût que je n'ai jamais perdu; & se tournant vers moi: ô chevalier, vos objections ne m'ont pas convaincue.

Non, mademoiselle, je le vois bien: car si Clémentine étoit convaincue, elle suivroit à toute sorte de prix le mouvement de sa conviction.

O Monsieur! vous êtes dangereux, je m'en apperçois. Si certain événement étoit devenu réel, j'étois perdue N'êtes-vous pas convaincu, monsieur, que dans mes principes j'étois absolument perdue? Si vous l'êtes, j'espere que vous agirez aussi suivant votre conviction.

Il me semble, cher docteur, que me connoissant si bien, elle pouvoit s'épargner cette réflexion badine. Elle a même souri en la prononçant. Remarquez qu'elle est déjà capable d'enjouement, dans une occasion si grave. Peut-être a-t-elle voulu prendre un air qu'elle me voyoit affecter moi-même. Mais enfin je commence à croire, quelqu'éloignée qu'elle soit à pré-

fent de se l'imaginer, qu'il n'est pas impossible qu'avec le tems elle ne se laisse amener au sentiment de son devoir, lorsqu'il lui sera représenté par des avocats aussi puissans qu'elle en a dans sa famille. Quoi qu'il puisse arriver, si c'est pour son bonheur & celui de tous les siens, je ne puis être tout-à-fait sans joie.

J'espere, lui dis-je, que vos desirs pour la retraite seront du moins suspendus. Elle convint de la force de quelques-uns de mes raisonnemens; mais je crus appercevoir qu'elle n'abandonnoit pas entiérement l'espérance d'obtenir le consentement de sa famille.

Le général & le comte, qui étoient revenus dans l'intervalle, se hâterent de me venir faire leurs complimens. Qu'ils mirent tous deux de profusion! A la priere de la marquise, on repassa dans l'appartement de Jéronimo, où le marquis, le prélat & le pere Marescotti étoient encore. Chacun recommençant à s'étendre sur l'obligation qu'ils avoient à mes services, & faisant des vœux pour mon bonheur; je leur dis qu'il dépendoit d'eux de me faire un plaisir inexprimable. Ils me presserent, tous d'une voix, de m'expliquer: c'est, répondis-je, de permettre que j'engage mon tendre ami, le seigneur Jéronimo, à m'accompagner

en Angleterre. M. Lowther se croiroit heureux de pouvoir lui continuer ses soins à Londres, plutôt qu'ici, quoiqu'il soit résolu, si ma demande n'est point accordée, de ne le pas quitter, jusqu'à parfaite guérison.

Ils se regarderent l'un l'autre, d'un air de joie & de surprise. Jéronimo versa quelques larmes. Je ne puis, je ne puis soutenir, dit-il, ce poids d'obligation. Chevalier, nous ne pouvons rien faire pour vous ; & vous n'avez procuré ma guérison, que pour vous donner le pouvoir de me tuer vous-même. Les yeux de Clémentine étoient humides ; elle sortit avec quelque précipitation. O chevalier ! m'a dit la marquise, le cœur de ma fille est trop sensible, pour son repos, aux impressions de la reconnoissance. Je crains pour sa vie, si vous ne la faites pas repentir de sa résolution.

Ce que je demande, repliquai-je, n'est une faveur que pour moi. Je me flatte que le seigneur Jéronimo ne partiroit pas sans quelques uns de ses amis. Nos bains sont restauratifs. Je ne manquerois pas de l'y conduire moi-même. La différence du climat peut lui devenir avantageuse. Que j'aie l'honneur, messieurs, ajoutai-je, en promenant les yeux autour de moi, de vous recevoir tous en Angleterre. Ce sera vous ac-

quitter pleinement des obligations que vous relevez avec tant de bonté.

Ils continuoient de se regarder en silence. Plût au ciel, repris-je, que vous-même, monsieur, & vous, madame, (en m'adressant au pere & à la mere) vous fussiez disposés à me faire cette faveur. Vous y pensiez autrefois dans une heureuse supposition. J'engagerai mes deux sœurs & leurs maris à vous accompagner avec moi dans votre retour jusqu'à Boulogne. Mes sœurs embrasseroient avec joie l'occasion de voir l'Italie, & d'acquérir l'amitié de l'incomparable Clémentine, dont elles réverent déjà le caractere.

Leur silence continuoit; mais personne ne sembloit désapprouver mes instances: cet honneur, messieurs, cette grace, madame, seroit d'un autre avantage pour moi. Après les espérances que vous m'aviez données, retourner seul dans ma patrie, c'est y rentrer en homme qui fuit, & qui revient maltraité. Mon orgueil n'y est pas moins intéressé que ma satisfaction. Je vous offre un logement à la ville & à la campagne. Je n'ai rien dont je ne vous abandonne la disposition. Personne n'aime son pays plus que moi; mais il me deviendra plus cher encore, si vous en tirez quelque utilité pour votre amusement, ou votre santé. Obligez-

moi, messieurs, obligez-moi, madame, ne fût-ce que pour trouver l'Italie plus agréable à votre retour. Nos étés sont moins chauds. Le commerce nous donne en abondance tous les fruits qui croissent ici en automne, & nos hivers ne sont pas si froids que les vôtres. Obligez-moi seulement pour l'hiver prochain; & vous consulterez votre inclination, pour demeurer plus longtems.

Très-cher ami, s'écria Jéronimo, j'accepte votre invitation, aussitôt qu'on me croira capable d'entreprendre le voyage. Le voyage! interrompis-je; un vaisseau vous assure les mêmes commodités que votre chambre. Il vous portera jusqu'au milieu de Londres: vous ne vous appercevrez qu'aux progrès de votre santé, que vous avez quitté votre appartement.

En vérité, leur a dit le général, ma sœur craignoit avec raison de n'être pas longtems catholique, en devenant la femme de cet étrange homme. Je vous conseillerois de l'en croire. Vous l'aimez. Vous avez essuyé beaucoup de chagrins & de fatigues. Allez passer l'hiver avec lui. On vante beaucoup les bains de Bath, & vous ne sauriez vous en trouver mal. Nous nous chargerons, ma femme & moi, du bonheur de Clémentine pendant votre absence.

Prenez Grandiſſon au mot. Ramenez-le avec vous, lui, ſes sœurs & leurs maris. Mais, chevalier, quel tems choiſiſſez-vous pour votre départ ?

Je lui dis que le plutôt ſeroit le mieux, parce que la ſaiſon ne pouvoit être plus favorable. Je répétai que cette réſolution me combleroit de joie, & que c'étoit l'unique moyen de s'acquitter de ce qu'ils nommoient leurs obligations. Je leur promis de revenir avec eux. La ſanté de Clémentine, ajoutai-je, ſera confirmée alors ; & celle du ſeigneur Jeronimo parfaitement rétablie. Avec quelle ſatisfaction ne ſe reverront-ils pas l'un & l'autre ?

On ne me demande que juſqu'au lendemain pour tenir conſeil, & pour me donner une explication poſitive.

M. Lowther & ſes collegues, qui ont été conſultés ce matin, jugent que le ſeigneur Jeronimo pourroit être tranſporté en litiere, juſqu'au port le plus voiſin, & s'y embarquer pour l'Angleterre ; mais que le plus ſûr eſt d'attendre au printems, parce qu'alors les nouvelles chairs ſeront tout-à-fait raffermies. On promet que Jeronimo, les deux fils du comte, & quelques autres perſonnes de la famille, entreprendront alors le voyage. Dans l'intervalle, le prélat & le pere Mareſcotti, ſe chargent d'entre-

tenir un commerce de lettres avec moi, & de m'informer de tous les événemens.

Clémentine a pris le chocolat avec nous. On ne lui a point caché la nouvelle résolution. Elle a fort approuvé la visite qu'on me promet pour l'année prochaine. Fâcheuses circonstances, m'a-t-elle dit à l'oreille, qui ne permettent pas le même voyage à celle qui le feroit le plus volontiers, & qui ne seroit pas la plus mal reçue. Je verrois avec plaisir le pays où le chevalier Grandisson est né.

Et moi, j'ai pensé à la bizarrerie de l'usage, qui n'auroit pas permis à Clémentine de me tenir un langage de cette nature, si elle n'eût été absolument déterminée à ne plus voir en moi qu'un frere. Combien de ressources, mon cher docteur, les ames délicates n'ont-elles pas pour exprimer un refus ?

Etant demeuré seul avec Jeronimo, il m'a parlé dans des termes fort tendres, du changement qui paroissoit sur mon visage, depuis que sa sœur sembloit s'affermir dans ses idées. Si le cœur ne souffroit pas, m'a-t-il dit, je suis bien sûr qu'on n'en verroit point ces marques au-dehors. Cher ami ! lui ai-je répondu, qu'y trouvez-vous de surprenant ? Lorsque je suis revenu en Italie, quelque opinion que j'eusse de votre

sœur, je ne la croyois pas aussi grande qu'elle s'est montrée depuis. Je l'ai toujours admirée; mais à présent je vais plus loin que l'admiration. Voir évanouir mes espérances, après les avoir vu si bien établies! je serois plus qu'homme, si je n'en étois pas vivement touché.

Vous devez l'être, sans doute, & j'entre cordialement dans vos peines; mais, cher Grandisson, c'est Dieu seul qu'elle préfere à vous. Elle souffre plus que vous ne pouvez souffrir. Elle n'a, m'a-t-elle dit, qu'un motif de consolation; c'est l'espérance de ne pas vivre long-tems. Chere fille! Elle se flatte qu'elle doit le retour de sa raison aux ardentes prieres qu'elle adressoit au ciel, dans ses intervalles lucides, & dont l'unique objet étoit la consolation de ses parens; après quoi, elle ne formeroit pas d'autres vœux, que pour une meilleure vie. Mais, chevalier, si votre cœur est dans une situation si violente....

N'en doutez pas, cher ami. Je ne suis pas un homme insensible. Cependant, quand on réussiroit aujourd'hui à faire descendre Clémentine du point de grandeur où elle s'est élevée; quelque satisfaction que mes desirs y pussent trouver, je n'en jugerois pas moins, que si sa conscience en étoit blessée, ce seroit une diminution

pour sa gloire. Et me seroit-il possible, comme elle l'a fort bien observé dans une de ses lettres, de voir une épouse chérie, malheureuse par ses scrupules, sans m'efforcer de rendre la paix à son cœur, en les écartant ? Et pourrois-je espérer quelque succès, sans lui faire une peinture avantageuse de la religion que je professe ? Et ne seroit-ce pas m'exposer au reproche d'avoir violé les articles ? O mon cher Jeronimo ! les choses doivent demeurer telles qu'elles sont ; à moins qu'elle ne puisse penser mieux de ma religion, ou moins favorablement de la sienne.

Il est revenu à me parler des obligations de sa famille. Je lui ai déclaré que ce langage étoit le seul chagrin qu'il pût me causer. De grace, lui ai-je dit, qu'il n'en soit plus question. Tout le monde n'est pas excité par l'occasion, comme j'ai eu le bonheur de l'être. Mon ami porteroit-il envie à mon bonheur ?

Le plus ardent de mes vœux, cher docteur, seroit à présent d'imaginer quelque chose que je pusse accepter pour satisfaire des cœurs si reconnoissans. Je souffre de me voir placé, par eux-mêmes, dans un jour qui doit les faire souffrir. Que puis-je faire, suivant mes notions d'amitié, pour soulager leur reconnoissance ?

Il craignoit, a-t-il repris, que je ne pensasse bientôt à les quitter. Je lui ai dit, que ne doutant plus de la persévérance de Clémentine, & du consentement qu'elle donneroit à mon retour dans ma patrie, je devois souhaiter pour moi-même, comme pour elle, qu'il me fût permis de hâter mon départ ; d'autant plus que M. Lowther consentoit volontiers à demeurer après moi.

La marquise est entrée. Clémentine, m'a-t-elle dit, appréhende que vous ne nous quittiez bientôt. Elle est à se promener au jardin, avec son pere & ses freres. J'ose vous répondre qu'ils seroient charmés de votre compagnie.

J'ai laissé Jeronimo & sa mere ensemble. Le marquis, me voyant approcher, a dit à sa fille quelques mots que je n'ai pas entendus. Ensuite, après m'avoir fait un compliment fort civil, il a pris un prétexte pour entretenir particuliérement ses deux fils, & je suis demeuré seul avec elle.

N'y a-t-il pas de la cruauté, m'a-t-elle dit d'abord, non-seulement à m'avoir refusé votre secours pour un dessein que j'ai fort à cœur, mais à fortifier contre moi les raisons de mes parens. Quelques uns ont fait grand usage de ce que vous m'avez écrit. O chevalier ! vous avez gagné le cœur du général ; mais vous n'avez pas

contribué à soulager celui de sa sœur. Non, non, je ne me rétablirai jamais, si l'on me refuse l'entrée du cloître.

Souvenez-vous, mademoiselle, que le parfait rétablissement de votre santé dépend, après Dieu, de la tranquillité de votre esprit. Ne vous abandonnez pas, je vous en conjure, à des idées qui le troublent. Quelle fille, quelle sœur peut compter sur l'affection de sa famille, si vous ne le pouvez pas ? Vous avez vu combien leur bonheur dépend de votre santé. Doutez-vous, dans le monde, de la force de cette vertu, dont vous avez déjà donné, dirai-je à mes dépens, une si glorieuse preuve, que le malheureux qui en souffre est forcé lui-même d'y applaudir ?

O chevalier ! ne dites pas à vos dépens, si vous souhaitez que je sois tranquille.

J'ai besoin, mademoiselle, d'un effort extrême, pour me faire violence dans ces occasions; mais, permettez-moi deux mots de plus sur le même sujet. Vous avez exigé de moi une des plus grandes preuves de désintéressement, dont il y ait jamais eu d'exemple : je vous conjure, chere Clémentine, pour vous-même, pour l'honneur de votre devoir, &, si vous le permettez, par bonté pour moi, d'écarter à présent ce desir favori qui domine votre cœur.

Elle eſt demeurée quelques momens à réfléchir ; & reprenant à la fin : je vois bien, monſieur, que je ne dois attendre de vous aucune faveur ſur ce point. Paſſons dans l'allée voiſine, où nous ne pourrons être entendus.... J'ai, monſieur, une autre priere à vous faire. Elle n'eſt pas nouvelle. J'en ai déjà touché quelque choſe dans une de mes lettres. Ce n'eſt point une priere qui me ſoit venue à l'eſprit ſans délibération.

Et quelle eſt cette demande, mademoiſelle ?

Comment l'expliquer ? Cependant je le ferai. Si vous voulez bannir de mon cœur... Elle s'eſt arrêtée encore une fois, & j'ai cru que dans ce moment elle ne retrouvoit pas ſes idées.

Si vous voulez me rendre tranquille....

Mademoiſelle !

Il faut vous marier !.... C'eſt alors, monſieur, qu'il ne me reſtera aucun doute de la fermeté de ma réſolution. Mais écoutez-moi juſqu'à la fin : il faut vous marier avec une Angloiſe. Que ce ne ſoit pas une Italienne. Olivia ne feroit pas ſcrupule de changer de religion pour vous. Mais n'épouſez point Olivia. Je m'imagine que vous ne ſeriez pas heureux avec elle. Croyez-vous que vous puſſiez l'être ?

Je lui ai marqué, par une révérence, que je penſois comme elle.

Non, non, vous ne le feriez pas. Ne faites point un choix qui puiſſe déshonorer Clémentine. J'ai le cœur fier. Qu'il ne ſoit pas dit qu'un homme à qui Clémentine a pu appartenir, ſe ſoit avili par ſon mariage... Si vous vous mariez, monſieur, il me ſera peut-être permis d'être du nombre de ceux qui vous ont promis une viſite en Angleterre. Ma belle-ſœur ſouhaitoit à ce moment d'en être auſſi. Son mari ne lui refuſe rien. Elle l'engagera facilement à l'accompagner. Vous n'aurez pas de peine à perſuader à madame Bemont de faire encore une fois le voyage de ſon pays. Vous reviendrez en Italie avec nous, vous, votre femme, & peut-être vos ſœurs avec leurs maris. Nous ne compoſerons ainſi qu'une famille. Si mes autres demandes ſont refuſées, il faut m'accorder celle-ci. Elle dépend de vous. Et ne ſouhaitez-vous pas de me voir tranquille?

Admirable Clémentine! le monde n'a rien de ſi grand que vous. Vous êtes capable de tout ce qu'il y a de noble. C'eſt cette grandeur même, qui m'attache à vous....

Laiſſez, laiſſez ce langage, chevalier. Il me touche plus que je ne le deſire. Je crains qu'il n'y ait de l'affectation à me reprocher dans

dans le mien... mais je répete qu'il faut vous marier. Je ne ferai pas tranquille, aussi long temps que vous ne serez pas marié.... lorsque je ne vois pas la moindre apparence... Mais n'y pensons plus. Combien de temps vous aurons-nous encore avec nous?

S'il ne me reste aucune espérance, Mademoiselle...

Ah, Chevalier !(en détournant le visage de moi) n'employez pas ces expressions.

Le plutôt sera le mieux..... Mais vos ordres....

Je vous rends graces, Monsieur, (en m'interrompant); mais ne vous ai-je pas dit que j'ai de l'orgueil, Chevalier? Ah! Monsieur, vous l'avez découvert il y a long-temps. L'orgueil fait plus pour une femme, que la raison. Asseyons-nous un moment, & j'acheverai de vous faire connoître mon orgueil. Elle s'est placée sur un banc voisin,& me faisant asseoir près d'elle: Je vais parler à ces arbres, m'a-t-elle dit, en se tournant vers les Myrthes qui nous couvroient. « Le Chevalier Grandisson » sera-t-il informé de toute ta foiblesse, » Clémentine? Sa compassion le ramenera-» t-elle de son pays pour te fortifier? Après » avoir pris, par le secours du Ciel, une » résolution digne de ton caractere, dou-» teras-tu si tu es capable d'y persister,

» & lui donneras-tu lieu de croire que tu
» en doutes ? Consentira-t-il encore à d'of-
» ficieuses absences, pour faire l'essai de ta
» force ? & succomberas-tu dans l'épreuve ?
» non, Clémentine ».

Ensuite se tournant vers moi, mais les yeux baissés ; je renouvelle, Monsieur, tous mes remerciemens pour la généreuse compassion dont vous m'avez donné tant de preuves. Ma triste situation m'y donnoit peut-être quelque droit. J'y reconnois la main du Ciel, qui a peut-être voulu punir mon orgueil, & je m'y soumets. Je reconnois même, sans honte, l'obligation que j'ai à votre pitié, & j'en conserverai un tendre souvenir jusqu'au dernier instant de ma vie. Je souhaite que vous vous souveniez de moi avec la même tendresse. Ma vie ne peut être longue : ainsi, pour céder à vos desirs & à ceux d'une chere famile, je suspendrai les vues que j'avois pour le Cloître. Il me reste l'espérance de vous voir en Angleterre, dans l'heureux état dont j'ai parlé ; sur-tout, ensuite à Boulogne. Je vous croirai de ma famille. Je me croirai de la vôtre. Dans ces suppositions, dans ces espérances, j'ai la force de consentir à votre départ. Si je vis, c'est une absence de peu de mois. N'ai-je pas soutenu assez bien la derniere ? Je vous laisse donc, Monsieur, le choix que vous m'avez offert,

Nommez vous-même le jour. Votre sœur Clémentine vous rend à vos sœurs & aux siennes. O Monsieur ! (en levant les yeux sur moi, & remarquant sur mon visage une émotion que je m'efforçois de cacher) que votre cœur est tendre ! qu'il est sensible à la pitié ! . . . Mais nommez-moi votre jour. Ce banc, dans l'éloignement où vous serez bientôt sera consacré au souvenir de votre tendresse. Je le visiterai tous les jours. L'ardeur de l'Eté, le froid de l'Hiver, ne m'y feront pas manquer.

Le mieux, admirable Clémentine ! le plus sûr pour l'un & l'autre, ou du moins pour moi, c'est que le temps ne soit pas remis bien-loin. Permettez que ce soit lundi.

Dimanche au soir, après avoir passé tout le jour à implorer le Ciel pour la santé, pour le bonheur de ma chere Clémentine, de mon cher Jeronimo, & de toute leur Famille, je viendrai le soir, si vous m'en accordez la permission. . . je viendrai. . . . il ne m'a pas été possible d'achever. Elle ne m'a répondu que par un déluge de larmes. Sa tête s'est panchée sur mon épaule. L'agitation de ses sentimens soulevoit son sein. Oh Chevalier ! il le faut donc ! Que le Ciel nous fortifie tous deux !

La Marquise, qui venoit alors à nous, s'est apperçûe, à quelque distance, de l'émotion de sa fille; & craignant qu'elle ne s'évanouît, elle s'est précipitée vers elle, elle l'a prise dans ses bras. Ma fille! ma Clémentine! d'où viennent ces larmes. Regardez-moi, mon amour.

Ah Madame! le jour, le jour est fixé! lundi prochain... le Chevalier quittera Boulogne.

Quoi, Chevalier? vous vous quitteriez si-tôt? ma chere, nous obtiendrons de lui....

Je me suis levé, sans prononcer un mot, & je suis entré dans une allée qui traversoit. J'étois pénétré jusqu'au fond. O Docteur Barlet! Tant de bonté! Pourquoi suis-je si sensible, & si souvent exposé à des épreuves qui demandent plus de force!

Le Général, le Prélat, & le Pere Marescotti sont venus me joindre. Je leur ai fait le récit de ce qui s'étoit passé entre Clémentine & moi. Le Marquis, qui étoit allé vers sa fille, m'a joint promptement, après avoir entendu ce qu'elle avoit eu la force de lui raconter aussi. Comment pouvez-vous penser, m'a-t-il dit, à partir si brusquement? Vous ne quitterez pas si-tôt.

Non, si Clémentine l'ordonne. Mais si je ne suis pas retenu par ses ordres, le plus

prompt départ est le plus avantageux pour moi. Je ne puis soutenir tant de bontés. C'est la plus divine de toutes les femmes.

Vous ne manquerez point, m'a dit le Général, d'entretenir un commerce de lettres avec ma sœur. Personne ici ne s'y opposera. Comme elle vous a déjà témoigné qu'elle souhaite de vous voir marié, ne pouvons-nous pas espérer que vous vous emploierez aussi à lui inspirer le même dessein pour elle-même ? Le mariage de l'un ou l'autre produira l'effet qu'elle se propose par le vôtre.

Bon Dieu ! ai-je pensé, me croient-ils donc absolument dégagé de toutes les passions humaines ? J'ai fait une continuelle guerre, vous le savez, cher Docteur, aux plus rebelles des miennes ; mais sans souhaiter jamais de vaincre ces tendres sensibilités, qui sont la gloire de notre nature.

C'est demander trop, a dit la jeune Marquise, qui étoit venue nous joindre avec sa belle-mere. Comment pouvez-vous attendre cette démarche du Chevalier ?

Vous ne savez pas, Madame, a dit le Prélat, en secondant la proposition de son frere, de quoi le Chevalier Grandisson est capable, pour le bonheur d'une famille entiere.

Le Pere Marescotti, aussi insensible, quoi-

que plein de bonté, a remarqué que Clémentine ayant pris sa résolution par un mouvement du Ciel, ce monde & toutes *ses pompes*, n'étoient pour elle qu'une considération subalterne, & qu'au péril de sa vie, elle demeureroit ferme dans ses idées : que devant renoncer par conséquent à toute espérance, je pouvois....

Non, a interrompu le Marquis, je ne lui demanderai point un service de cette nature. Et s'adressant à moi ; oh ! si le grand obstacle pouvoit être surmonté ! Mon cher Grandisson (en prenant ma main) ne peut... Mais je n'ose plus l'en presser. S'il le pouvoit, mes propres enfans ne me seroient pas plus chers que lui.

Vous m'honorez beaucoup, Monsieur ; vous engagez ma plus vive reconnoissance. Ce n'est pas sans difficulté que je suis capable de soutenir, lorsque je suis avec elle, l'engagement que j'ai pris de ne la pas presser d'être à moi. Je l'ai exhortée, comme vous l'avez vu, à se conformer aux desirs de sa famille ; & je conçois tout ce qu'ils renferment. Il y a beaucoup d'apparence, que si l'un se déterminoit au mariage, l'autre en seroit plus tranquille ; & j'aimerois mieux suivre l'exemple que le donner. Vous verrez ce que mon départ aura produit : mais elle ne doit pas être trop pressée. Ce seroit s'exposer à voir renaître son

empressement pour le Cloître ; le point d'honneur se joindroit peut-être à sa piété ; & si l'on n'accordoit rien à ses desirs, elle pourroit retomber dans toutes ses disgraces.

Ils s'accordent à suivre mon opinion ; c'est-à-dire à prendre le parti de la patience, en attendant un heureux effet de l'avenir. Je les ai quittés, pour retourner chez Jeronimo, à qui j'ai communiqué l'état des choses, & le jour marqué pour mon départ. Avec quelque tendresse que je lui aie fait cette déclaration, son chagrin m'a paru si vif, que sentant croître beaucoup le mien, j'ai été forcé de quitter sa chambre avec précipitation, & de retourner droit à mon logement, pour y reprendre un peu mes esprits.

Ainsi, mon cher Docteur, le jour est absolument fixé ; & j'espere qu'on ne m'engagera point à le changer. Madame Bemont me dispensera j'en suis sûr, de retourner à Florence. Olivia ne doit rien exiger. Je leur écrirai à toutes deux. Mon dessein est de prendre par Modene, Parme & Plaisance. Madame Sforce m'a fait demander une entrevue. Je me flatte qu'elle prendra la peine de se rendre à Pavie ; sans quoi, je ne ferai pas difficulté d'aller à Milan. Je lui ai promis une visite avant mon départ d'Italie. Mais, quoiqu'elle me

l'ait demandée dans un temps où l'alliance ne paroiſſoit pas éloignée, je ſuppoſe qu'aujourd'hui elle ne peut avoir d'autre motif que la civilité. Tout ce que je deſire, ſi je la vois, c'eſt que ſa cruelle fille ne ſoit pas préſente.

(N.) *Le Chevalier quitte Boulogne & l'Italie. On paſſe ſur ſes derniers adieux. En chemin il voit à Parme le Comte de Belvedere, qu'il laiſſe avec d'heureuſes eſpérances; à Milan, Madame de Sforce, dont il emporte une fort mauvaiſe opinion,* &c. *Il écrit à Madame Bemont, & ſur-tout à la Signora Olivia. Cette derniere Lettre, qui eſt pleine de vertu & de nobleſſe, lui attire une réponſe aſſez curieuſe, mais qui a peu de rapport au fond de l'intérêt. Au milieu de ſes fureurs, Olivia laiſſe entrevoir que les ſages avis de l'homme qu'elle aime commencent à faire impreſſion ſur ſon cœur. Le Chevalier paſſe à Paris, où il trouve ſon couſin Everard Grandiſſon, qui s'étant à demi ruiné par le jeu & par d'autres excès, a beſoin de ſon ſecours, autant que de ſes conſeils. Il jette dans l'ame de ce jeune libertin, les fondemens d'une ſolide converſion. Enfin, l'impatience de trouver de la conſolation, pour le trouble de ſon cœur, dans les entretiens de ſon cher docteur, le fait partir pour Londres.*

Fin du ſixieme Volume.